

Investi[R] • s'engager en architecte ?

travaux du séminaire et atelier de projet
domaine d'études de master ALT 2018
école nationale supérieure d'architecture de Lyon



LES JEUNES NE DOIVENT
PAS ÊTRE CONSIDÉRÉS
COMME DU BÉTAIL

Cet ouvrage est publié par les **Presses architecturales de Lyon** 20, rue René
Leynaud, 69001 Lyon France - *architecturalpress.org*

pour le domaine d'études de master ALT - Architecture, stratégies et
pratiques émergentes - de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de
Lyon.

Responsables de la publication : Gilles Desevedavy et Sandra Fiori

Coordination de l'ouvrage :

Sandra Fiori et « L'équipe investie » (Sophie Anteunis, Florine Catella, Livia
Delaporte, Yohann Hubert, Felix Lacoïn, Antonin Monnier)

Conception graphique et réalisation :

« L'équipe investie » (Sophie Anteunis, Florine Catella, Livia Delaporte,
Yohann Hubert, Felix Lacoïn, Antonin Monnier)

Photomontage de couverture :

Clémence Gazonneau, avec l'autorisation de Bsaz et Fred Ballet.

Les textes et illustrations n'engagent que leurs auteurs respectifs.

Dépôt légal avril 2019

ISBN 978-2-490820-02-3

EAN 9782490820023

Investi[**R**] • s'engager en architecte ?

travaux du séminaire et atelier de projet
domaine d'études de master ALT 2018
école nationale supérieure d'architecture de Lyon



ÉCOLE
NATIONALE SUPÉRIEURE
ARCHITECTURE
LYON



Presses Architecturales
de Lyon

SOMMAIRE

Introduction		5
S'engager en architecte		
FIAC		10
T.RIOU + F.ARCHAMBEAUD		
L'art de la dépense		16
Yohann HUBERT		
“Déclin urbain”, alternatives pour [panser -penser] la ville		26
H. DAGUILLON + T. TRONVILLE		
Dévoiler l'hyperobjet		44
Thomas RIOU		
Régime de création & engagement		62
Eglantine BIGOT-DOLL		
Sans moi		68
Sébastien LOIZON		
L'architecture est une chose trop sérieuse pour qu'on l'abandonne aux seuls techniciens		72
Clémence GAZONNEAU		
Eloge du One of One		84
A.HOTTIER + A. GROS		
S'engager par la pratique		90
Félix LACOIN		
La scie circulaire et la chapelle		104
Jean-Louis BOUCHARD		
Débrancher la machine à parler		110
Quentin PERRIN		
Liberté, ce cadeau empoisonné ...		112
Héloïse BONNAT		
Architecte sans armure		126
Samantha MORELLO		
L'architecture de la participation		138
S.ANTEUNIS + A.BROYET + F.ARCHAMBEAUD + F.LACOIN		
Courir et construire		146
Igor BOUGNOT		
L'accueil des exilé·e·s : une question architecturale ? oui !		150
Florine CATELLA		
Commémorer ?		156

L.DELAPORTE + E.TRINCAL		
C'est à toi		164
Julien MARIE		
La révolution c'est comme le sida... ça n'arrive qu'aux autres		168
C.LEVEQUE + E.MAGNIN		
Lettre à une mer d'étoiles		178
Dan NGUYEN-VIET		
Architecture-narration		184
Antonin Monnier		
L'intense et l'infime		194
Charles-Henri RAMBAUD		
Pour une architecture de plaisirs thermaux		200
A.DABE + P.RAMETTE		
Conception climatique, matière d'engagement		208
Anaëlle QUILLET		
L'architecte et l'écologie normée		214
Aymeric BROYET		
Architecturicité		220
Gilles DESEVEDAVY		
Mis-e-s en choc !		236
Florent OTTELO		

PRATIQUE DU MÉTIER 

ACTUALITÉ 

CONCEPTION - CRÉATION 

ÉCOLOGIE 

ÊTRE AU MONDE 

PÉDAGOGIE 

INTRODUCTION

Passer à l'action, faire et fabriquer à tout prix, concevoir avec les autres, se former en collectif, donner du sens à son métier, « changer la vie »...

Quel est donc ce fond d'investissements qui anime les étudiants ALT et les implique, en architectes, dans le cours du monde ? Quelles formes ces investissements prennent-ils ? Quel sens leur est donné ? Existe-t-il vraiment des effets d'époque ou de génération, des filiations ou des généalogies ?

La publication ALT 2018 voudrait laisser place à l'expression de projets, de réflexions, de recherches et de formes d'action individuelles ou collectives, qui engagent (dans) la pratique de l'architecture et mettent en perspective l'ambivalence des engagements protéiformes de l'époque. Elle s'appuie sur les deux séminaires ALT de cette année : le séminaire d'automne (S7-S9), qui s'intéressait aux formes d'articulation entre recherche et pratique, et au sens donné au passage à l'acte et au « faire » ; le séminaire de printemps (S8-S10) qui, sur le sujet architecture et politique, s'interrogera sur « l'engagement en architecte », en mettant en regard des exemples historiques d'engagement radical avec des formes formes actuelles et plus ordinaires.»

Introduction

S'engager en architecte

S'engage-t-on en architecture comme on s'engage dans l'armée ou comme on s'engage dans les ordres ? Le jeu de mots est facile, un peu idiot même, mais pas si éloigné du « sport de combat » mené par un Ricciotti¹ affûté par les années de pratique, ou d'un imaginaire de la vocation précoce avec laquelle les « pas encore étudiant-e-e-s » tentent de convaincre leurs examinateurs au moment du concours d'entrée en école d'architecture.

De fait, le métier d'architecte, qui rémunère si mal beaucoup de ceux-celles qui l'exercent, reste teinté d'accents romantiques. Passion, abnégation, ténacité, résistance, endurance... font partie des qualités implicitement attendues et parfois enseignées avec rudesse dans nos écoles, comme l'entraînement à un sport de haut niveau.

S'engager dans des études d'architecture revient souvent à s'y donner sans compter mais relève moins de la vocation que certain-e-s aîné-e-s voudraient continuer de le croire.

La génération actuelle ne s'engage pas forcément en architecture « à la vie à la mort », n'en fait pas nécessairement un mode d'existence. Pour autant, l'engagement fait partie de ses préoccupations ou du moins de ses interrogations. Passer à l'action, faire et fabriquer à tout prix, concevoir avec les autres, se former en collectif, donner du sens à son métier, « changer la vie »... Ces dernières années, de plus en plus de sujets de mémoire et de projets de fin d'études témoignent à l'ENSAL d'un intérêt pour le politique au sens le plus large - ce qui relève de la cité, de la chose publique. Dans ce cadre et au-delà d'un engagement qui serait « militant », ces productions apparaissent comme un lieu de réflexion étudiante privilégié sur la posture de futur-e architecte.

C'est motivé par l'hypothèse de cette préoccupation générationnelle que le présent recueil pose frontalement, mais de manière ouverte, une question dont le sujet n'a pas d'évidence : s'engager en architecte ?

Certain-e-s trouveront le terme d'engagement asséchant, transparent, dénué de toute ambiguïté ou bien trop connoté, trop engagé justement. D'autres y liront une notion a priori « valise », dans une époque d'aplatissement des valeurs où tout s'affiche comme engagement. Nous avons alors choisi comme titre général

1 Rudy RICCIOTTI, L'architecture est un sport de combat, Textuel, Collection « Conversations pour demain » 2013, 112p.

Investi[**R**], plus volontairement polysémique et joyeusement un peu ironique.

Quel fond d'investissements pour ALT ?

Investi[**R**] est une publication du domaine d'études de master ALT (Architecture, stratégies et pratiques émergentes) de l'ENSAL.

La particularité de ce domaine d'étude n'est pas d'être centré sur un thème ou une échelle de projet ; plus encore que le contemporain, ALT assume l'air du temps, le « en train de se faire », pour s'en faire à la fois l'écho et la critique. Sous cette météo, ALT cultive la multiplicité bienveillante et cherche à faire éclore des parcours, des postures, des pratiques et des projets architecturaux singuliers.

Cette multiplicité de singularités forme un collectif hétérogène voire dissonant, mais dont les visions simultanées esquissent le portrait d'étudiant-e-s enfants des crises, du développement durable, du pavillonnaire, du numérique, des réseaux sociaux, du penser global et de l'agir local ...

Quel est alors le fond d'investissements qui anime les étudiants de ALT et les implique, en architectes, dans le cours du monde ? Quelles formes ces investissements prennent-ils ? Avec quelles et quelles valeurs ? Quelles sont les tensions qui les traversent ?

Une publication collective

Le projet de ce recueil est né au sein de l'atelier de projet de master 2², dans la suite d'une participation, sur le thème « génération de 2017 à 2037 »³, à la 1ère biennale d'architecture de Lyon en juin 2017.

Vite arrêtée, l'idée d'une publication collective pour l'année 2017-2018 est passée au fil des mois d'un projet de fanzine à celui d'un ouvrage. A mi-chemin entre autonomie académique et sollicitation pédagogique, il a été porté par plusieurs étudiant-e-s de ALT réuni-e-s dans l'association HALTe au feu, tout en étant inscrit dans l'enseignement de séminaire de printemps du domaine d'études, dont le thème pour 2017-2019 est « architecture et politique »⁴.

De la ligne éditoriale à la maquette graphique en passant par le choix des contributions et de leurs formats, ses différentes étapes ont été conçues et définies collectivement entre étudiant-e-s membres de l'association et enseignant-e-s co-responsables du domaine d'études.

2 Responsable : Gilles Desevedavy

3 voir le site de la biennale :
<http://www.biennalearchitecturelyon.com/projet/generation-de-2017-a-2037/>

4 Responsables : Sandra Fiori et Corine Védrine

Un appel à contributions auprès des membres de ALT (étudiant-e-s de master 1 et 2, enseignant-e-s) a été diffusé en février 2018, en même temps que démarrait le séminaire de printemps. Ce séminaire a été organisé autour de conférences-rencontres avec des personnalités invitées⁵ qui, par leur propre expérience et/ou leurs travaux de recherche, permettaient de mettre en regard des exemples historiques d'engagement radical avec des formes actuelles et/ou plus ordinaires ; parallèlement, la production demandée⁶ consistait justement en la rédaction d'un article de réponse à la question « s'engager en architecte ? » à même de figurer dans Invest[IR].

Une vingtaine d'étudiant-e-s de l'atelier de projet de master 2, une quinzaine d'étudiant.e.s du séminaire, deux jeunes diplômés et trois enseignant-e-s du domaine d'études ont soumis une contribution répondant à l'un des trois formats proposés :

- des articles longs proches de l'article scientifique ;
- des articles du type essai ou tribune, plus brefs, attendus dans un style vif et dans un registre moins argumentatif ;
- des contributions graphiques.

Pour la plupart issues de projets de fin d'études ou de mémoires de master (certaines relevant d'une « mention recherche »), l'ensemble des contributions sélectionnées témoigne de réflexions personnelles ou de recherches souvent mûries au cours du cursus, mais aussi d'essais plus fougueux.

En cela, le présent recueil s'inscrit dans le projet éditorial des Presses Architecturales de Lyon, créées par un collectif d'enseignant-e-s de l'ENSAL afin de diffuser et rendre visibles des productions d'enseignant-e-s ou d'étudiant-e-s situés aux interstices des cadres existants, qu'il s'agisse des traditionnels « annuels » pédagogiques ou des éditions scientifiques.

Ce recueil, sans prétendre aux exigences strictes de la production scientifique, concrétise donc un espace de réflexion et de débat. De cette photographie de groupe ni exhaustive ni forcément représentative, nous avons gardé la liberté de ton, certaines maladresses formelles, et le caractère patchwork.

Les mots-clés de ce recueil

En ce sens, plutôt que d'agencer les contributions par thème, nous avons choisi d'alterner les formats et d'associer à chacune un ou plusieurs items pour permettre à chaque lecteur·rice de choisir son mode de consultation : linéaire, bûtiné...

5 Caroline Maniaque, Anna Coste, Pierre Rotival, Sérgio Ferro, João Marcos de Almeida Lopes, Léa Longeot, Nicolas Ferro, Luc Bousquet

6 Le séminaire, commun aux deux années, réunissait 18 étudiants en master 1 et 33 en master 2.

Actualité relève d'articles dont les sujets émaillent l'actualité en 2018 : l'anniversaire de mai 68, la politique d'accueil des migrants, la ZAD de Notre-Dame des Landes ou aussi en filigrane le féminisme et les questions de genre. Ces contributions se saisissent du caractère paradigmatique de ces sujets et des représentations radicales auxquels ils donnent lieu pour s'interroger sur les moyens d'agir - en architecte. Avec pour perspective le partage d'un monde commun, leurs auteur-ric-e-s y développent des prises de position individuelles qui mettent en débat l'idée d'une conscience générationnelle et expriment leur besoin de mise en perspective historique.

Conception - création réunit des contributions qui rendent compte, sur un mode graphique, narratif ou plus théorique, de démarches et de processus de projet architectural. Deux points leur sont communs : d'un côté la part de création y relève d'un engagement assumé, notamment vis-à-vis d'un « esprit procédural » (Félix Lacoïn) ; de l'autre s'y exprime un rapport réflexif aux outils, qui puise selon les auteur-ric-e-s dans des cultures ou des sensibilités différentes, proprement architecturales ou numérique, littéraire ... Plusieurs articles rejoignent d'autres thèmes dans leur critique de l'expertise, de la norme ou du générique, et témoignent d'un retour d'intérêt pour l'artisanat, en même temps que d'un besoin d'empirisme et de part de non maîtrise assumée, qui s'exprime sous les termes du « bricolage », de « l'ingéniosité », du geste, voire du « sauvage ».

Écologie est un item qui aurait pu figurer sous la rubrique « actualité » mais dont la récurrence donne à cette entrée une visibilité particulière ; plusieurs articles, issus de PFE et de doubles cursus ingénieur-e-s-architectes (ou l'inverse), fondent leur engagement sur la critique d'une approche environnementale normative aujourd'hui dominante et cherchent à réintroduire de l'architecture dans cette approche, à réinventer des langages formels en concevant pour l'énergie, avec le climat ; d'autres articles, plus théoriques et faisant appel à une critique anti-capitaliste de l'épuisement des ressources, expriment la recherche d'un engagement plus directement politique auquel pourrait répondre leur future pratique.

Etre au monde : sous cette expression, nous avons réuni des contributions qui relèvent de l'introspection. Sombres ou bonhommes, lucides et parfois avec auto-dérision, ces contributions utilisent des langages formels variés (poème, théâtre...) ; expériences individuelles mises à nu, elles évoquent des modes d'existence intimement liés au quotidien (quasi dévorant) d'étudiant-e en architecture pour exprimer doutes, compromis et tensions entre convictions personnelles et capacité de mobilisation concrète et collective. En ce sens s'y exprime davantage la fragilité actuelle des modes d'engagement traditionnels que leur

remise en cause définitive.

Pédagogie regroupe quelques articles traitant de situations pédagogiques, du point de vue étudiant et enseignant. On y lit la recherche ou le désir de manières d'apprendre ou d'enseigner dans lesquelles l'engagement est une affaire essentiellement sensible, parfois physique, se jouant dans les relations humaines, l'expérimentation et le faire.

Pratique du métier : ce mot-clé caractérise des articles qui traitent moins directement des conditions d'«exercice de la profession» que de la construction de postures architecturales par / en lien avec la pratique. Si plusieurs expriment la conscience d'une responsabilité de l'architecte et évoquent « l'architecture comme expression de la culture » en référence à la loi de janvier 1977, leur perspective n'apparaît pas strictement disciplinaire. Les enjeux liés à la marginalisation de l'architecte maître-sse d'œuvre sur le marché de la construction y sont abordés, sans détachement mais avec une certaine distance. Résistance ici n'est pas synonyme de repli. S'il est difficile d'affirmer à la lecture des auteur-ric-e-s qu'il existe « un mal-être tendanciel chez les étudiant-e-s en architecture par rapport à la profession héritée » (hypothèse empruntée à l'article de Félix Lacoïn), tout au moins le rapport à l'œuvre et à l'autonomie de l'architecture se reconfigurent-ils. Pour s'inventer et s'approprier des manières d'être architecte et de faire de l'architecture, l'engagement se conçoit comme un moyen de prendre place dans la société, les références se construisent en réseau et le regard se porte sur « comment font les autres ». Largement transversal, le thème de la pratique du métier rejoint alors celui de l'écologie sur la remise en cause de l'expert, et celui de la conception dans le besoin de côtoyer ou de pratiquer d'autres domaines : l'agriculture, l'économie, les arts ...

Au moment de s'investir en tant qu'architecte (éventuellement en devenir), il est temps de se demander comment font les autres : c'est ainsi qu'est né ce panorama critique et subjectif des positionnements affichés par des agences contemporaines. Ce travail considérable, mené via une méthode de lecture aussi subjective qu'originale, est magnifié par un schéma qui permet de se focaliser sur une agence ou bien de rassembler, de dissocier ou d'opposer certaines postures via une ou plusieurs entrée(s) particulière(s) choisie(s) parmi les sept proposées par les auteurs de cet « article » que l'on ne saurait réduire à cela.

FIAC

Fonds d'Investissement pour Architecture Contemporaine

C'est à partir de ce lieu commun de se construire contre (ou avec, pour les moins négatifs), qu'est venue l'idée d'un recueil d'architectures contemporaines qui soient suffisamment affirmées pour pouvoir être qualifiées d'investies. Car en tant que futur pratiquant (ou exécutant...), et en parallèle de l'influence de ressorts personnels que peuvent être un parcours ou une passion, l'engagement ne se construit-il pas aussi en regardant comment font les autres ? Ce recueil est lui-même construit contre ; en l'occurrence contre l'essai *Ya Bien Entrado el Siglo XXI ¿ Las Arquitecturas del Post-Capitalismo ?*¹, publié par Alejandro Zaera-Polo dans la revue *El Croquis*, en ce qu'il propose une lecture de l'architecture contemporaine qui ne se réfère pas seulement à des enjeux disciplinaires. Dans un ouvrage de Jacques Lucan datant de 2015², il est question de complexité structurelle, de tentation archaïque ou de perception haptique, mais pas du changement de nature de la commande architecturale, ni d'une époque qui remet vite l'expert -héritage aussi absurde qu'inévitable- au rang de bureaucrate, d'artiste ou de technocrate déconnecté, ni même du flux d'injonctions et de contradictions politiques qui touche tout un chacun. C'est au contraire de tous ces aspects qui façonnent l'engagement dont parle Zaera-Polo : comment une ou un architecte, dans les années 2010, peut se positionner, investir un sujet ou un outil pour s'affirmer, ou du moins s'adapter à la société telle qu'elle est ou telle qu'espérée. Voilà le point commun de tous les exemples inventoriés : une affirmation de l'architecture par l'investissement.

Il y a un flou dans ce titre d'Investir que nous reprenons à notre compte pour esquisser sept voies d'investissement d'une pratique architecturale : on peut s'investir en personne autant qu'investir un sujet. 200 agences, toutes fondées après 1990 et reprises en partie de l'article d'*El Croquis*, sont analysées "au parfum" et rassemblées en un schéma sibyllin, qui relève autant de l'index incomplet à explorer et s'approprier que du code génétique pour des pratiques à venir. Si l'on suit l'architecte Philippe Madec³, le -able a désormais remplacé des

1 Alejandro ZAERA-POLO, « Ya Bien Entrado el Siglo XXI ¿Las Arquitecturas del Post-Capitalismo ? », *El Croquis*, n°187, déc. 2016, p.252-p.287.

2 Jacques LUCAN, Précisions sur un état présent de l'architecture : Architectures et théories, XIXe-XXe siècles, Italie, PPUR, Collection « Essais » 2015, 260p.

3 Philippe MADEC, Les ailes du futur / Pragmatisme et prospective, disponible sur : www.philippe-madec.eu/telecharger-les-ailes-du-futur-pragmatisme-et-prospective.pdf, consulté le 07/05/2018, 4p.

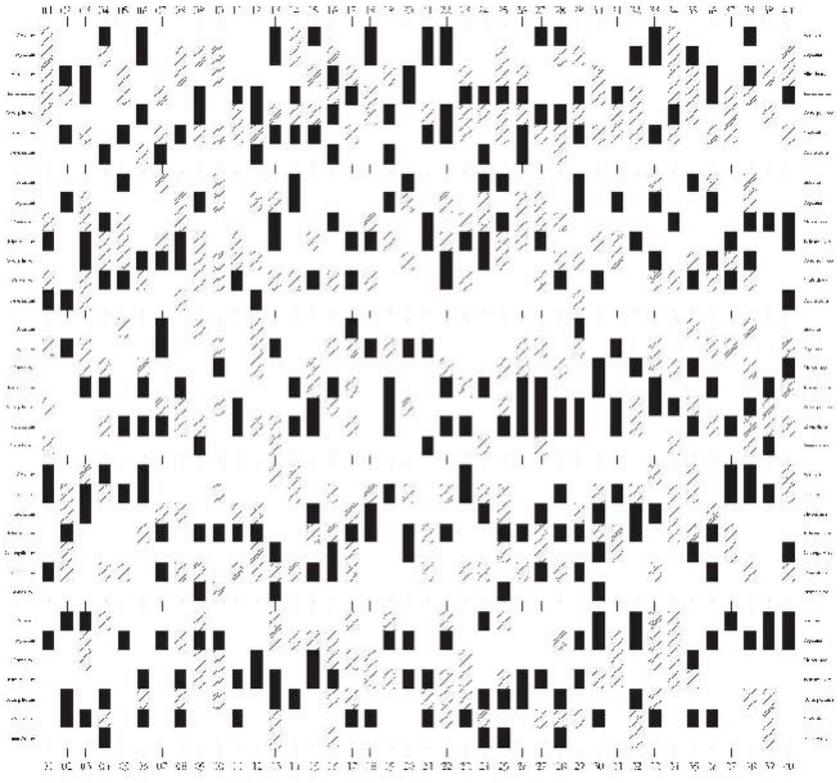


Fig. 2 : Fond d'investissement pour architectures contemporaines, Foucault Archangeaud, Thomas Riou, 2018

-ismes qui fleuraient trop le dogmatisme et la psychorigidité. Sauf que force est de constater la manière dont le durable a été vidé de son sens. Au contraire, les -ismes apparaissent comme des positions historiquement éprouvées dont les différentes nuances qui les composent entraînent une redéfinition permanente. Peut-être que les réponses aux injonctions du -able se trouvent finalement dans ces -ismes, dont nous avons tenté de cerner les débats, et dont le croisement observé dans les pratiques contemporaines remplace l'idée de systèmes purs et hermétiques par celui de grands questionnements au service d'une lecture et d'une possible action.

Activisme(s)

Pour opposer une résistance au système libéral de la construction, le dépassement du rôle classique de l'architecte en tant que maître d'oeuvre sur commande semble revenu sur le devant de la scène. Dans son volet pratique, cet activisme prend la forme de ces collectifs qui font du projet un support d'autonomisation des citoyens. Mais c'est aussi comme intellectuel que l'architecte peut étendre le champ de sa pratique : l'activisme esthétique évoqué par Bruno Latour ou une recherche qui ne cache pas sa visée politique sont d'autres formes plus théoriques et élitistes d'initiatives.

Populisme(s)

Le populisme peut être vu comme le prolongement du post-modernisme, autant dans son volet éthique qu'esthétique. Dans le souci de produire du sens auprès du public ou de parler en son nom, il oscillerait entre les discours schématiques épurés où les projets sont présentés comme une caricature du processus de conception, l'esthétique sans aspérité partant des archétypes de l'architecture, l'optimisme politique et les réflexions sur la place de l'architecte en tant qu'expert, comme autant de manières de chercher une légitimité à une profession qui fait partie de ces spécialistes de l'invérifiable.

Historicisme(s)

Après le m'as-tu-vu et l'architecture générée par ordinateur de la starchitecture, la référence historique permettrait de retrouver un argument de résistance contre la superficialité des demandes du marché. Si cet engagement peut être vu comme le désir de revenir à un activisme d'avant-garde, il est désormais pessimiste et détaché de ses arguments classiques (un progrès par le développement technique ou l'activisme politique), sauf s'il explore la discipline à la recherche d'expérimentations annonçant des thématiques actuelles dépassant la seule architecture (anthropocène, autonomie...), et non de fondamentaux.

Existentialisme(s)

Alors que la critique reprend le pas sur le pragmatisme, la capacité de l'archi-

ecture à contrer les crises politique, sociale, environnementale et culturelle est mise en doute. Face aux certitudes ou à l'assurance de la classe dirigeante d'un système qui la dépasse, et devant l'impossibilité de l'héroïsme, qu'opposer ? L'existentialisme prendrait la forme d'une esquivé, par le retrait dans la manière architecturale ou dans le dessin pour le dessin. Et même quand le propos est politiquement engagé, l'architecture bâtie est devenue si compromettante que l'architecture de papier, désespérée ou ironique, fait son retour.

Cosmopolitisme(s)

La notion de milieu, que l'on peut amener par le cosmopolitisme de Bruno Latour et d'Isabelle Stengers, s'envisagerait aussi bien comme réponse à l'effet d'entonnoir des réponses institutionnelles à la crise environnementale qu'aux excès formalistes de la starchitecture. Le bâtiment devient alors un milieu plutôt qu'une forme, caractérisé par ses capacités ou son climat, ou un élément en interaction avec le milieu extérieur jusqu'à l'adoption d'une approche quasi géographique pour atteindre une architecture située. Les réponses oscillent entre théorie et réduction esthétique, tendant parfois vers un générique sans aspérité.

Matérialisme(s)

Si les années 1990 ont marqué un retour à la matière contre le spectaculaire, le matériau semble désormais aussi perçu comme un élément que l'architecte peut s'approprier pour rééquilibrer le rapport de force avec l'industrie de la construction dans le projet. Contre sa marginalisation et l'uniformisation perçue des modes de construction, l'architecte viendrait remettre en question la séparation habituelle avec le constructeur, ferait du matériau un objet politique par une approche géographique, ou encore l'utiliserait comme élément de négociation des arbitrages financiers dans un approche économique.

Paramétrisme(s)

Le paramétrisme est devenu le symbole des dérives de l'architecture libérale d'avant 2008. Pour autant, l'idée d'intégrer dans le projet une part déductive est loin d'avoir disparu. D'un côté, le paramétrisme garde son rôle d'outil, se simplifie et aboutit à des projets facilement énonçables. De l'autre, l'utilisation des outils de pointe se transforme en refuge artistique ou académique, faute de débouchés dans le marché. Le rapport à l'intelligence artificielle évolue, puisque l'esthétique semble supplanter le théorique, et que ses domaines d'application s'étendent de l'architecture aux sciences de l'environnement.

La contribution qui suit est issue d'un projet de fin d'étude dans lequel l'auteur a investi l'ensemble des éléments ayant fait partie de sa formation d'architecte : art du dessin et de la maquette, sens de la construction, culture architecturale, aspects conceptuel et intellectuel, réflexion sociale, etc. Cet ensemble tout à fait classique de compétences est ici mis au service d'un projet qui questionne, à travers le prisme de la dépense, et de par son foisonnement narratif, sa radicalité et son originalité, d'une part les conceptions habituelles du projet d'architecture, et d'autre part notre société, ses rituels et sa relation à l'environnement, qu'il soit naturel ou bâti. Les références au folklore et aux rituels du Moyen-Age autant qu'à des civilisations radicalement autres vis-à-vis de notre propre tradition mettent ainsi en place un univers qui questionne nos schèmes de représentation et la structure de notre propre espace commun. Ce vaste travail, à la fois intellectuel et concret, est ainsi appelé à se poursuivre au delà du temps contraint du projet de fin d'étude.



Fig. 3 : *Le défilé du jour du dépassement, reproduction, encre sur Canson 240g, Johann Hubert, 2018*

L'ART DE LA DÉPENSE

Par son échelle, des arts l'architecture est celui de la dépense¹ par excellence. Cette dépense est nécessairement sociale, c'est autour d'elle que se fait culture et que se fait société. Nous cherchons pour quelles croyances nos ancêtres érigeaient des monuments somptuaires. Il existe des explications mythologiques, mais peu importe l'objectif après tout, si l'on considère que la réalisation de ces œuvres a nécessité la collaboration de centaines de personnes sur de vastes territoires, elles ont fait société.

La dépense est un archaïsme architectural, au sens de l'archaïsme comme commencement et commandement mais aussi de l'archaïsme comme constante anthropologique. L'archaïsme n'est pas ce qui est passé et révolu, mais bien ce qui subsiste, ce qui ordonne encore le présent. Pourtant la dépense est un impensé de la modernité. Nous cherchons toujours à la réduire. Son *ethos* s'oppose à l'*ethos* économique et technique qui préfère l'investissement. En architecture l'*arkhé* et la *tékhné*, l'archaïque et le technique, se livrent une bataille sans fin.

L'investissement est l'exact opposé de la dépense, celui-ci attend quelque chose en retour: un profit. Ainsi l'investissement est le moteur de la croissance capitaliste. Ce qui prend l'apparence de la dépense, souvent sous forme architecturale, peut se révéler en réalité un investissement du pouvoir pour renforcer son hégémonie. Ainsi de grandes œuvres ne sont pas celles du commun, mais celles de personnages de pouvoir, elles portent par ailleurs leurs noms (Centre George Pompidou, bibliothèque François Mitterrand, quai Branly Jacques Chirac. À quand le musée Confluences Gérard Collomb?)

Toute acte de Culture est composé d'une part «utile», économique, technique et d'une part dépensière, futile, superflue, la «part maudite» pour George Bataille. Cependant toute dépense n'est pas acte de culture (gaspillage). Le sens de la «part maudite» est extérieur à la survie de l'espèce, elle donne un sens à l'existence, à la vie. Elle peut prendre de nombreuses formes, dont on pourra dire qu'elles font culture. Le luxe, le deuil, les arts ou l'érotisme, la construction de monuments somptuaires. Mais si d'aventure nous refusions la dépense, celle-ci adviendrait quand même, car il y a des limites à ne pas dépasser, ainsi les guerres, les pénuries, l'épuisement du milieu rééquilibrent la croissance et la dépense.

1 La notion de dépense fut introduite par George Bataille (1897-1962) dans *La notion de dépense* (1933) puis développée dans *La part maudite* (1949).

L'architecture est un érotisme, elle ne s'épuise d'aucune façon dans la simple reproduction mécanique de l'espace.

Le Carnaval du jour du dépassement

Juillet 1518

Malgré l'imploration de son mari, Madame Toffea ne peut s'empêcher de danser. Six jours et nuits durant, ses membres convulsent et s'agitent dans tous les sens, elle tape le sol de ses pieds ensanglantés, ses bras se balancent et se tordent à la limite de la rupture articulaire, son visage déformé par la douleur et la fatigue. Son fardeau s'étend, 50 puis 500 malheureux la rejoignent dans ses convulsions, plus une rue étroite de Strasbourg n'échappe au spectacle macabre de la manie dansante. Plus d'un mois durant, ils se tortillent tels des asticots blancs sur une charogne, on dit qu'il en meurt une quinzaine chaque jour, de crise cardiaque ou de déshydratation.

Pour contenir l'épidémie, la noblesse inquiétée requiert l'avis des spécialistes, ceux-ci rejettent les causes astrologiques ou surnaturelles, annonçant que la maladie est due à un sang trop chaud, le traitement est tout trouvé : « Il faut soigner le mal par le mal. S'ils veulent danser, eh bien qu'ils dansent ! ». Sur la place de la cathédrale, sous l'œil bienveillant du seigneur, les autorités font construire une estrade et engagent douze musiciens professionnels pour rythmer nuit et jour, les pas des convulsionnistes. Attirée par le son des cornemuses, violes et tambourins, c'est bientôt toute la ville qui s'attroupe autour des « fêtards », entendant bien profiter de ce spectacle gratuit. Ainsi exhibé, le virus se répand de manière exponentielle. Fin juillet on change de stratégie, les estrades sont démontées et les musiciens débauchés, mais les danseurs poursuivront encore plusieurs semaines jusqu'à ce qu'une cérémonie en l'honneur de Saint-Guy les délivre.

Ces événements résistent à l'explication médicale. Il pourrait à la fois s'agir de chorée épidémique ou d'une consommation d'ergot de seigle contenant de l'acide lysergique (LSD).

Par delà l'atmosphère tragicomique qui s'en dégage, c'est le potentiel métaphorique du comportement des spécialistes qui nous intéresse.

Transposé aux temps modernes, l'événement questionne la vacuité de nos discours et actions face à la démesure des crises que nous traversons. L'impuissance de ces danses macabres que sont ces nids de spécialistes, l'économie, la technologie, la politique.

Notre projet de fin d'étude se présente comme un immense carnaval, une dépense, un don sans retour se déroulant chaque année le jour de jour du dépassement (*overshootday*) pendant un mois. Catharsis et purge libidinale, dans la pure tradition artistique macabre du moyen âge, soupape de dépression

d'une société qui perd les pédales. L'architecture est un personnage parmi tant d'autres, objet de dépense somptueuse, elle s'incarne en un immense palais incendié pour célébrer le jour d'après, celui du début de la vie à crédit.

Que voulons-nous vraiment? Accumuler des richesses ou en consumer dans un immense feu de joie? Que souhaitons-nous vraiment? Construire les palais de nos maîtres ou les incendier en trinquant à leur santé?

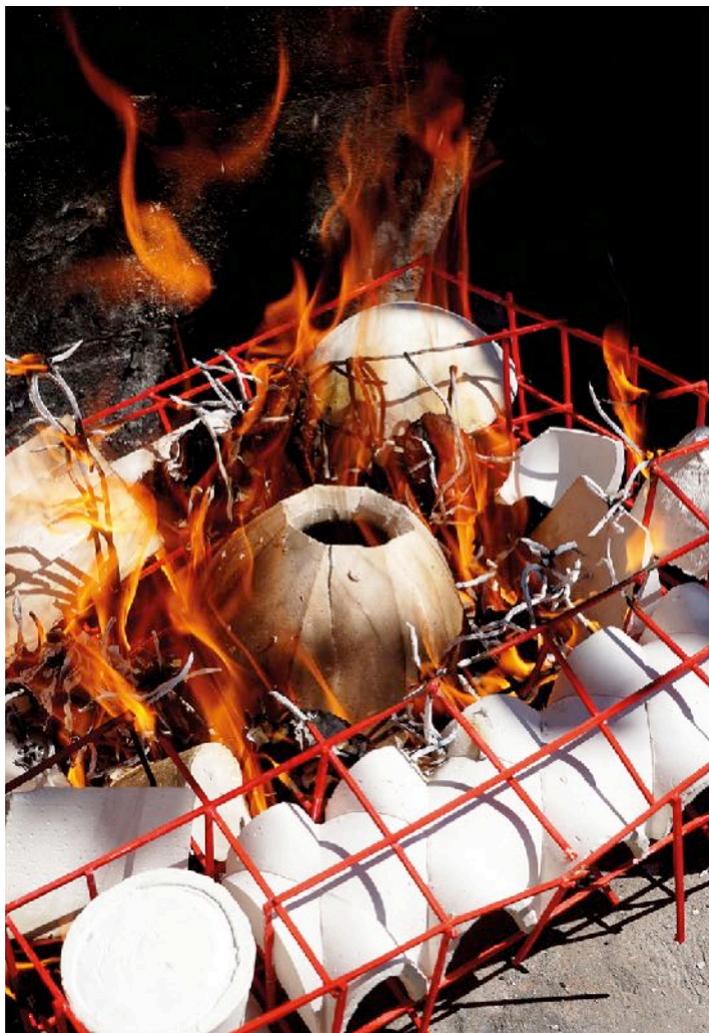


Fig. 4 : Photo maquette en feu, Yohann Hubert, 2018

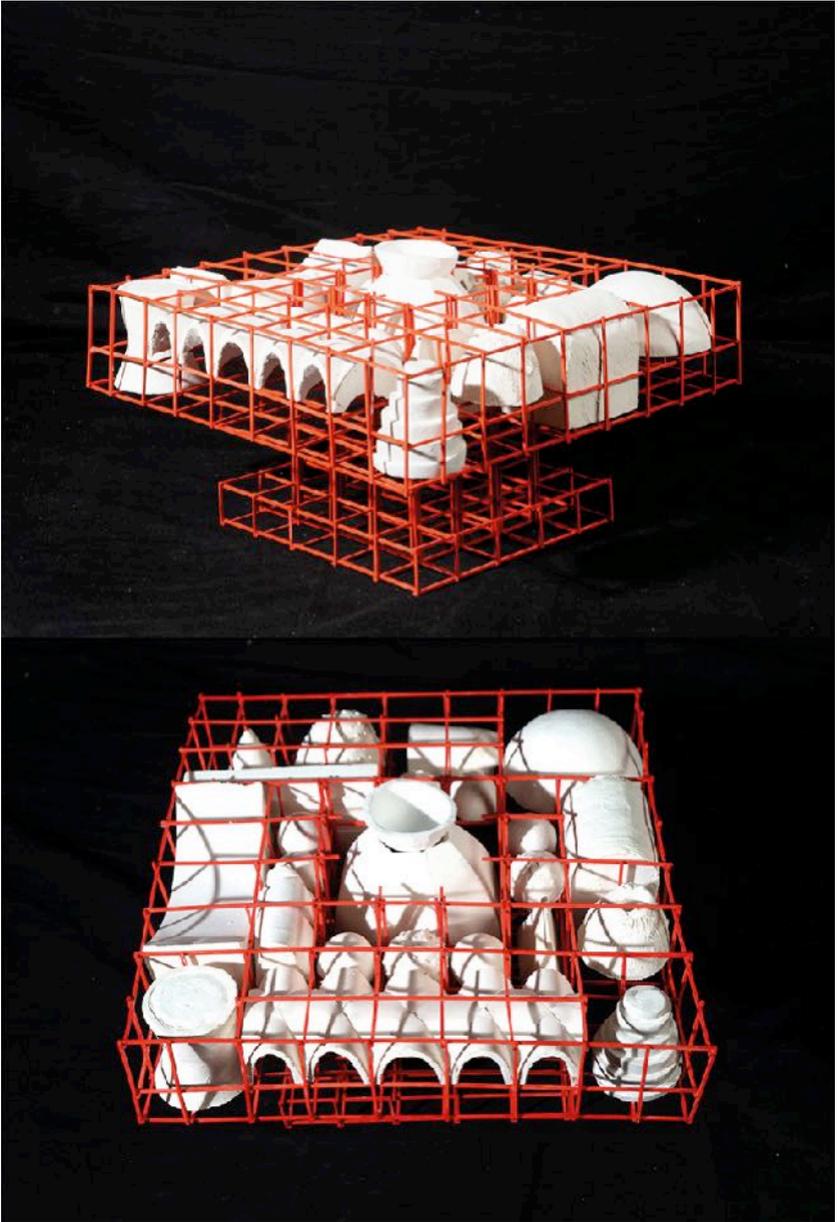


Fig. 5: Photo maquette, Yohann Hubert, 2018



Fig. 6: *Photo dispositif*, Yohann Hubert, 2018



Fig. 7: Photo installation PFE, Yohann Hubert, 2018



Fig. 8 : Banquet macabre, encre sur Canson 240g, Yohann Hubert, 2018

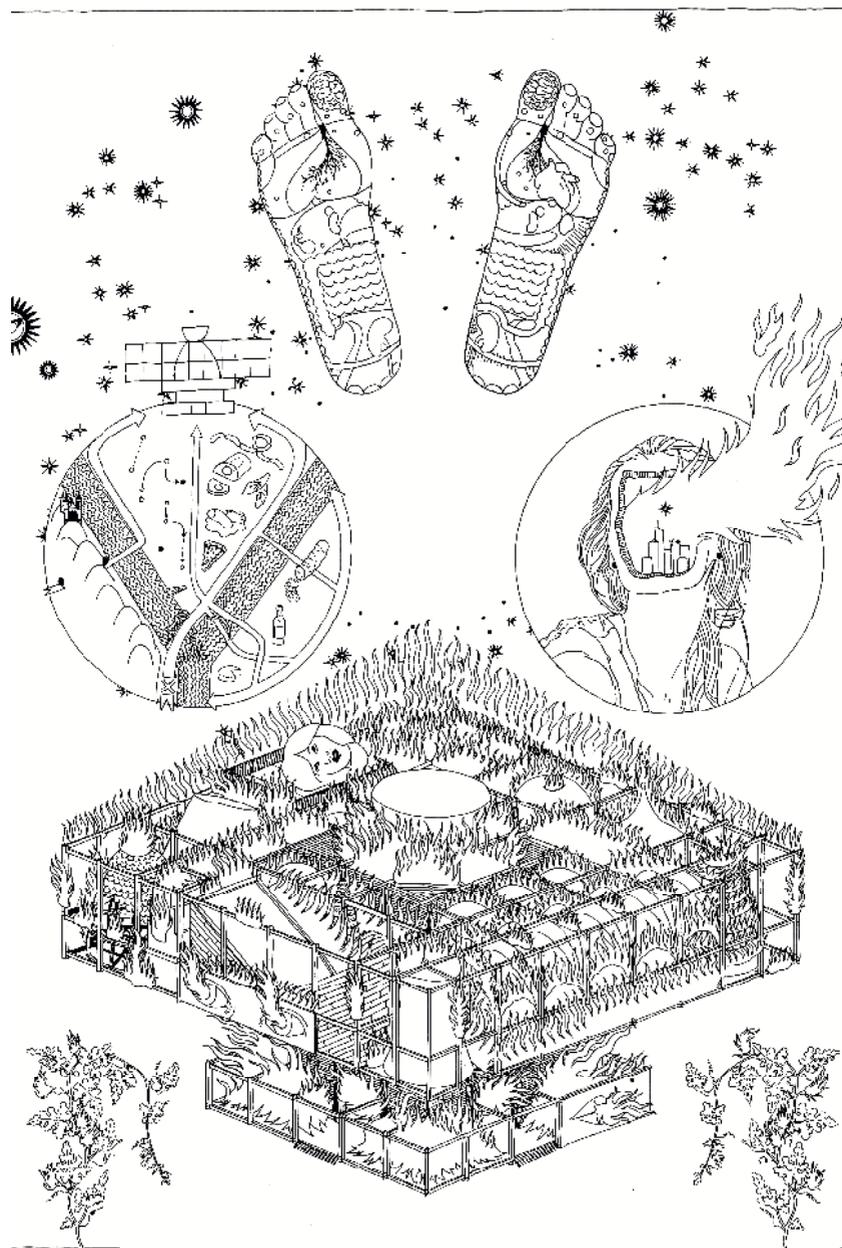


Fig. 9 : *Bucher*, encre sur Canson 240g, Yohann Hubert, 2018



Fig. 10 : Photo Curriculum vitae, Yohann Hubert, 2018

Les deux participations suivantes sont issues du projet de fin d'études conjoint des deux auteurs, qui a pris place dans la ville de Gyumri en Arménie. Ceux-ci ont proposé une approche urbaine pour le développement de Gyumri basée sur des outils de cartographie participative (OpenStreetMap, Mapillary ...). En conjuguant ces données avec des ateliers organisés sur place avec les habitants de la ville, ils ont pu se forger une vision de Gyumri liée à cette démarche particulière. Ils restituent ici cette vision sous deux formes complémentaires : un article traitant, à partir de la connaissance de Gyumri, du thème général des shrinking cities pour l'un ; et quatre scénarios sensibles, narratifs et graphiques à la fois pour l'autre.

“DÉCLIN URBAIN”, ALTERNATIVES POUR [PANSER-PENSER] LA VILLE.

Quelle réponse donner à la Shrinking City ?

Shrinking Cities

L'appellation Shrinking Cities, venue de la littérature américaine (Weaver, 1977¹), se traduit par «ville rétrécissante» ou «rétraction urbaine». Cependant, désigner un phénomène de «rétrécissement urbain » peut paraître trompeur puisque, dans de nombreux cas, les villes supposées rétrécir ne perdent pas en superficie. Au contraire, les agglomérations urbaines continuent bien souvent d'étaler leur empreinte sur le territoire. Traduite en français par «ville en déclin», l'expression shrinking city désigne le phénomène de décroissance urbaine.

Les études consacrées aux processus de déclin urbain, de plus en plus nombreuses sur la scène internationale, en donnent des définitions variables. Selon les cas, sont mis en avant des indicateurs démographiques (perte de population), économiques (mutations économiques, perte d'activités, de fonctions et d'emplois) et sociaux (développement du chômage et de l'insécurité) sans que le lien entre ces différentes dimensions soit explicitement affirmé. Toutefois, il me paraît essentiel de prendre en compte le caractère «accumulatoire» des causes entraînant ce phénomène ainsi que ses conséquences en cascade, notamment spatiales et morphologiques.

Ces villes en déclin sont souvent des villes qui n'arrivent pas à se doter d'une

1 Sylvie FOL, Emmanuèle CUNNINGHAM-SABOT, « Déclin urbain » et Shrinking Cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Annales de géographie*, Avr. 2010, n° 674, p. 367

influence suffisante dans le réseau mondial de villes. Étant peu armées pour concurrencer les grandes villes dans les domaines de la recherche, de l'enseignement et de l'emploi qualifié, elles deviennent dépendantes de celles-ci. Parfois mal desservies par les réseaux de transport et situées à l'écart des réseaux d'information et de communication, ces villes de petites ou moyennes tailles subissent leur spatialité et leur manque d'infrastructures.

L'origine du phénomène de décroissance, entraînant les autres phases de déclin, diffère selon les pays. Par exemple, dans l'histoire urbaine américaine, l'importance de la dimension économique du déclin - par la désindustrialisation - sur le devenir des villes est souvent mise en avant. Ces bouleversements économiques ont un impact sur le nombre d'emplois. Dans le cas américain, la désindustrialisation a eu des effets démographiques avec le départ des populations vers les suburbs, ces quartiers pavillonnaires situés en dehors des villes. Le déclin démographique est donc lié au déclin économique. Ce mouvement de population, appelé suburbanisation, a actionné des problématiques sociales, comme la paupérisation des centres et une accentuation des processus de ségrégation socio-spatiale. On comprend donc par cet exemple qu'un angle d'étude peut être dominant ou initiateur mais qu'il surtout a pour effet de générer les autres.



Fig. 11 : illustration : Thomas Tronville et Hugo Daguillon, 2018

Shrinking Cities - Echelle mondiale

En Europe, des régions entières ont vu leur destin scellé parfois brutalement par ce processus de déclin. C'est le cas du Nord de la Grande-Bretagne ou encore de la région de la Ruhr en Allemagne. Le phénomène a lourdement impacté les anciennes régions industrielles européennes, les villes minières et celles de l'industrie sidérurgique et textile.

A l'échelle mondiale, cette manifestation urbaine prend encore de l'ampleur. Au début des années quatre-vingt-dix, un quart des villes de plus de cent mille habitants étaient en déclin (Rienits, 2006²). Jusque dans les années soixante-dix, ce phénomène de déclin survenait en grande partie dans les pays développés (environ 70 % des villes en décroissance), touchant particulièrement le Royaume Uni, l'Allemagne et les États-Unis. Nous nous apercevons que, ces dernières années, les pays en voie de développement ne sont pas épargnés. En Europe, au tournant du nouveau millénaire, il y avait plus de villes en décroissance qu'en croissance (Cunningham-Sabot et Fol, 2007³).

Face à l'ampleur du phénomène, notre manière d'organiser les villes et leurs interactions peuvent être remises en questions. L'économie globalisée, cet appareil qui influe sur toutes les régions du monde, a catalysé le phénomène de déclin en marginalisant des villes ne pouvant trouver leur place dans cette compétitivité économique internationale. A l'inverse, d'autres villes ont acquis une capacité d'influence mondiale en concentrant activité, fonctions de commande et de contrôle, institutions et services, synonymes de croissance urbaine.

Shrinking Cities – Echelle informationnelle

La mondialisation et ses effets impactent directement nos manières de concevoir les villes. Ainsi, l'urbanisme se porte bien souvent en reflet de la société. L'essence de la mondialisation tient dans l'objectif d'une éternelle croissance économique, soutenue par une mise en compétitivité à l'échelle internationale. Chaque ville ou métropole tente de tirer le meilleur parti et les meilleurs avantages de cette tendance, préférant son intérêt personnel au collectif. Cet individualisme se trouve au cœur du fonctionnement hiérarchique de la majorité de nos entreprises. L'apparition de centres, de noyaux magnétiques, mégalo-poles ou métropoles, résultant de la concurrence - dont ils.elles ont su tirer profit - définissent nos espaces, nos pratiques et nos relations au quotidien. Il en va

2 Sylvie FOL, Emmanuèle CUNNINGHAM-SABOT, « Déclin urbain » et Shrinking Cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Annales de géographie*, Avr. 2010, n° 674, p. 359

3 Sylvie FOL, ROTH Hélène, Manuel WOLFF, Emmanuèle CUNNINGHAM-SABOT, *Shrinking Cities, villes en décroissance : une mesure du phénomène en France*, Cybergeog : *European Journal of Geography Aménagement, Urbanisme*, p. 5

de même pour les connexions issues de cette polarisation, qui garantissent le fonctionnement et la réussite de la division internationale du travail.

Le passage de l'ère industrielle à l'ère informationnelle actuelle conduit à la création d'une société en réseaux. Elle bouleverse en profondeur notre société et notre rapport au travail. Cette transition s'incarne dans le passage de la centralisation des moyens de production à une décentralisation des tâches. La désindustrialisation et les mutations économiques sont en grande partie liées à cette transition. De nombreux emplois disparaissent ou se transforment dans ces territoires dominés traditionnellement par l'industrie. Les gains d'emplois dans le secteur tertiaire ne suffisent pas à compenser les pertes du secteur industriel.

Architecte

Les *shrinking cities* offrent un nouveau potentiel architectural et les politiques urbaines peuvent s'en saisir pour développer de nouveaux objectifs en « traitant le déclin non seulement comme une menace mais aussi comme une chance pour reconstruire les espaces urbains » (Kabisch, 2006⁴). Le déclin urbain serait ainsi à la base d'une réflexion sur les conditions de mise en œuvre d'une ville durable dont le principal objectif ne serait pas la croissance. Nous pourrions agir comme pionnier et explorer de nouvelles manières d'habiter.

La réussite d'une planification pour un développement urbain durable dépend de la collaboration des acteurs urbains. Pour cela, nous proposons que l'architecte ait un rôle pédagogique auprès des politiques et institutions décisionnelles par la sensibilisation et la mise en perspective de solutions alternatives et innovantes. Pour cela, l'appui d'un partenariat solide est nécessaire afin de transmettre les enjeux qu'il connaît en tant que spécialiste de l'urbain. L'architecte de demain doit adopter une posture d'architecte engagé et militant. Nous vivons une époque décisive où les défis sont nombreux et importants, au niveau environnemental comme social. Une période déterminante où nous devons, chacun à notre échelle, tenter de retourner ou du moins infléchir les tendances actuelles et assumer les enjeux de nos générations.

Avant tout, notre objectif est de construire un diagnostic et un consensus autour d'une vision partagée de l'avenir. Cela passe obligatoirement par une mobilisation de la communauté politique et l'adoption d'une voix commune pour l'orientation du modèle de développement urbain.

La résilience des territoires en déclin peut être abordée à travers 4 champs autonomes mais conjugables entre eux : Déconstruire ; Réévaluer ; Réorganiser et Imaginer.

4 Sylvie FOL, Emmanuèle CUNNINGHAM-SABOT, « Déclin urbain » et *Shrinking Cities* : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Annales de géographie*, Avr. 2010, n° 674, p. 377

Architecte – Déconstruire

Cela passe d'abord par le discours. Les mots employés pour exprimer cette manifestation urbaine agissent souvent comme une force de dissuasion. Les discours et les représentations du déclin urbain ont une fonction sociale et politique que les acteurs des politiques urbaines utilisent en fonction de leurs intérêts. En cela, les évolutions du discours tenu sur le déclin sont des indicateurs caractéristiques des enjeux économiques, sociaux et politiques tel qu'ils sont définis, dans une période et un contexte donné.

Ainsi, la rhétorique fait partie intégrante de la stratégie pour le renouveau des villes. Pour autant, nous continuons d'utiliser des termes qui affaiblissent nos chances de voir nos idées germer. L'exposé devient efficace lorsqu'il éveille l'envie et le désir. L'espoir doit être stimulé au travers d'alternatives porteuses de sens, de valeurs et de rêves.

Le chemin est long jusqu'à l'acceptation de sa condition de ville déclinante. Sa première étape est l'identification du phénomène. Alors les villes peuvent devenir des laboratoires d'observation et d'expérimentation du déclin. La décroissance peut être pensée comme une transformation structurelle de la ville. Mettre sur pied une planification de la décroissance, l'Allemagne de l'Est en a fait son défi. Elle a expérimenté la perforation urbaine afin de requalifier les friches urbaines et la vacance en plein centre. Les villes ont fait le choix d'investir dans ces programmes de démolition comme une opportunité pour une nouvelle qualité spatiale. Ces programmes ont d'abord bénéficié aux propriétaires de logements privés, cependant les répercussions en terme de qualité de vie se sont fait ressentir. Le suivi du plan doit être rigoureux jusqu'à la mutation du site pour ne pas céder, par manque de moyens, à une transformation de l'espace dégagé en parking plutôt qu'en espaces verts.

Il est possible de penser une ville moins peuplée mais plus compacte ; plus dense mais accueillant de nombreux espaces libres dans le tissu urbain. Nous pouvons penser à une balance construite. Par exemple, si une construction est envisagée sur un nouveau terrain constructible, un investissement parallèle, sorte de taxe, pourrait être demandé et réinvesti dans une remise à l'état naturel d'une parcelle vacante. La densité bâtie et humaine serait rééquilibrée par la disparition de ces coquilles vides. Ainsi nous pourrions obtenir un nouveau schéma de ville, fait de respirations, qui éclipserait le tissu dense et compact des anciens centres urbains.

Architecte – Réévaluer

Le déclin dévalue les villes, le foncier et l'ensemble des équipements y siégeant. Alors, une fois que la valeur marchande disparaît totalement, les logiques d'évaluation ne sont plus les mêmes et nous nous interrogeons sur le potentiel réel de ces équipements ainsi que sur la revalorisation des espaces délaissés.

A Detroit, le développement de fermes urbaines par quartier permet de remédier à la précarité extrême des habitants réduisant leurs dépenses aux plus nécessaires. Cette agriculture sortant des circuits ultra-productifs traditionnels offre des prix abordables et une qualité de produit souvent supérieure. L'éloge de la lenteur est synonyme de ce nouveau type de développement. À l'image des plantes, c'est un champ urbain axé sur la patience et l'enracinement profond qui est préféré.

« Dans l'agriculture urbaine à Detroit tout est lié. Cela sert à la fois à occuper l'espace vacant, à enrayer la spirale de déclin du quartier, à embellir le paysage et à maintenir la valeur immobilière des propriétés aux alentours, à recréer du lien social, à proposer une alimentation saine et respectueuse de l'environnement... C'est fou tout ce que ça apporte ! C'est bien plus que ce que le nom d'agriculture urbaine laisse entendre. »⁵

La valeur humaine doit être replacée au cœur du processus. Nous avons l'occasion d'utiliser ce phénomène urbain pour repositionner la participation citoyenne dans les mécanismes urbains, de tenter une politique progressive de consultation habitante pour une réhabilitation durable de l'urbain plutôt qu'une politique financière de réinvestissements. Cela revient à mettre en place une démarche ascendante, Bottom-up, plutôt que descendante, Top-Down pour favoriser une approche participative plutôt qu'un pilotage directif.

Architecte – Réorganiser

Les mutations économiques et les nouvelles affectations programmatiques peuvent servir de levier à une nouvelle stratégie mettant en avant les invisibles et les oubliés de nos sociétés. C'est à dire repenser les espaces délaissés en les mettant au service de programmes négligés : maisons de quartier, maisons de santé, lieux culturels ou espaces libres d'appropriations. C'est aussi travailler les rez-de-chaussée inoccupés pour les adapter aux besoins des personnes à mobilité réduite et requalifier les zones vacantes pour créer du collectif, des espaces

5 Témoignage de Kathryn, 33 ans, appartenant au mouvement pour l'essor d'une agriculture urbaine à Detroit, réseau d'agriculteurs des fermes urbaines. Daniel FLORENTIN & Flaminia PADDEU, LE DÉCLIN AU QUOTIDIEN : CRISE PERÇUE ET ESPACES VÉCUS À LEIPZIG ET DETROIT

de jeux, des jardins partagés, des lieux d'élevage.

L'idée de Justine Juan et Marion Notter⁶ pour la ville de Thiers fut de proposer une charte de coopération et d'interdépendance entre les communes articulée autour de pôles de services (universitaire, administratif, artisanal, etc.) et de relais (parking, renouvellement du réseau de transport, déposes de covoiturage, vélos en libre service). L'enjeu tient dans la répartition des équipements entre les villes. Chacune n'ayant pas besoin d'avoir les siens, les équipements pourraient être mutualisés et placés sur l'ensemble du territoire, de sorte à ce que le plus grand nombre de services régionaux soient partagés. Ainsi un cadre régional, non dominé par un centre unique et continu mais capable d'embrasser des unités urbaines de dimensions différentes est établi. Autrement dit, cela consiste à aller à l'encontre des tendances de polarisation, leur préférant la coopération et la mutualisation avec les villes voisines, faire ensemble plutôt que faire contre.

Ce type de réorganisation par réseaux d'entraide devrait permettre d'améliorer la gouvernance locale et métropolitaine, tout en introduisant un principe d'équité dans le financement des équipements et services municipaux mettant à contribution l'ensemble des instances de la région métropolitaine.

Architecte – Imaginer

Cela implique de remettre notre imagination au service des humains au lieu de l'investir dans la quête du progrès technique et technologique. L'expérience nous le montre : à mesure que nos machines sont devenues plus intelligentes, la vie de ceux qui les ont créées est devenue humainement moins intéressante. L'âge de la spécialisation, en se concentrant sur la seule efficacité de la machine, a dépossédé la vie et le travail de ses dimensions humaines et de sa beauté. Le travail manuel ou intellectuel permet de conserver un équilibre mental et de goûter l'art de vivre. Alors, l'ouvrage est d'ampleur, nous devons nous améliorer nous mêmes, amender nos esprits, transformer nos objectifs, passer de l'économie fondée sur l'argent à une économie fondée sur la vie.

Imaginer une architecture capable de symboliser et d'exprimer l'idée sociale. La ville doit représenter un réservoir social d'autant plus important que son activité scientifique, financière et technique.

« Le rôle de la cité serait d'accorder une forme collective à la relation entre toi et moi (Martin Buber) : encourager les rencontres, les discussions entre groupes différents, organiser la cité comme un théâtre où le drame de la vie sociale

⁶ Projet de fin d'étude « Panser » la ville en décroissance, un nouveau paradigme de développement urbain, diplômées en 2011

pourrait être représenté, où chacun serait, tour à tour, auteur et spectateur. »⁷

Imaginer, c'est aussi permettre aux autres de faire de même, c'est rendre possible leur réflexion. Etre à l'initiative de stratégies urbaines basées sur une politique culturelle active. Les anglo-saxons parlent de *shrinking smart*, une décroissance assumée faisant appel à la *creative class* : miser sur la culture pour attirer une population considérée comme moteur d'innovation et de développement. C'est le choix que Saint-Étienne a fait pour sa reconstruction économique et sociale. Ces villes essaient de favoriser l'émancipation et l'ouverture d'esprit en laissant des espaces de liberté, permettant les échanges et en accordant une place à l'appropriation ; une politique qui donne à penser et qui ira plus loin, sans même le savoir, dans l'innovation.

Contexte

A l'égard de la décroissance urbaine contemporaine et des travaux recueillis sur le sujet, le déclin post-soviétique fait figure de cadet. Faisant abstraction de l'Allemagne de l'Est, les écrits sur le déclin des pays anciennement soviétique sont rares.

Ces territoires subissent les effets conjugués de la désindustrialisation, du choc démographique⁸ et de la recomposition post-soviétique, produisant un modèle de déclin inconnu jusque-là. Les bouleversements engendrés par l'indépendance des Etats n'ont pas été bien gérés et les répercussions se sont manifestées à toutes les échelles de la société. La privatisation des entreprises publiques et l'ouverture au marché mondial ont entraîné une modernisation à marche forcée, se traduisant par une chute drastique du secteur industriel et de ses emplois.

Le haut niveau de spécialisation de certaines régions n'a pas permis de reconversion. La grande majorité des régions était mal préparée pour faire face à une nouvelle économie basée sur une concurrence de marché et les changements apportés avec la société informationnelle. La jeunesse et les travailleurs les plus qualifiés partent trouver de meilleures conditions de travail. Ces migrations sélectives sont souvent des amplificateurs du processus de déclin déjà engagé.

Contexte – Gyumri

Cette absence de mise en lumière du phénomène de déclin urbain dans les

7 Lewis MUMFORD, *Le déclin des villes : ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Paris : France-Empire, 1970, p. 123

8 Philipp OSWALT, « Introduction », OSWALT Philipp (dir), *Shrinking cities. 1 international research.*, Ostfildern, Hatje Cantz, 2005, p.12-17

pays post-soviétiques a motivé un travail de proposition et d'intervention sur la shrinking city avec pour cas d'étude la ville de Gyumri, en Arménie. Ancienne ville soviétique et deuxième ville d'Arménie, Gyumri semble pourtant complètement arrêtée dans le temps.

Située dans le nord-ouest de l'Arménie, à proximité de la frontière turque, elle a perdu plus de la moitié de sa population au cours des trente dernières années - passant de 230 000 habitants à 70 000 habitants estimés aujourd'hui. Une perte démographique liée à deux événements successifs : le tremblement de terre destructeur de 1988 et la chute du système soviétique en 1991. Le séisme du 7 décembre 1988 (6,9 sur l'échelle de Richter) provoqua des dégâts considérables, détruisant 60% de la ville et faisant, selon les estimations de l'époque, plus de 30 000 morts. Les programmes de reconstruction furent avortés à la chute de l'URSS, qui, entraîna de plus un isolement régional suivi d'un effondrement de l'économie locale.

Reconstruction, précarité du logement, accessibilité aux réseaux, sauvegarde du patrimoine de la ville, amélioration des conditions de vie, toutes ces problématiques sont pleinement ancrées dans le quotidien des gumrétsis, bien que 30 années soient déjà passées depuis le tremblement de terre. La ville demeure maintenue dans un état latent malgré les initiatives passées et actuelles.

Intervention

L'architecte est à la fois un concepteur, un expert, et un conseiller. Notre démarche en réponse à la shrinking city tend à faire valoir ces trois rôles, et non seulement celui, communément admis comme l'essence de l'architecte, de concepteur.

Les politiques de développement pour Gyumri sont calquées sur nos schémas occidentaux. Il nous paraît pertinent et légitime d'effectuer une mise en garde par rapport aux risques encourus par la projection de certaines logiques de développement. Avec l'expérience des pertes sociales que nous avons subies, nous proposons une alternative en agissant par acupuncture urbaine et en développant un atlas éclectique de ces villes en déclin afin d'intégrer pleinement le facteur social.

Effectuer un diagnostic de l'espace urbain sur un territoire qui nous est inconnu et dont nous ne partageons pas la culture semble être une tâche difficile à relever. En tant qu'architectes, nous sommes amenés à rencontrer de telles situations. De fait, nous avons à mettre en place des outils d'intervention afin de répondre au mieux à cette mission. Notre recherche tend à faire valoir une

méthode systémique applicable en réponse aux problématiques de la *shrinking city*. L'expérimentation à l'œuvre dans ce projet s'oriente autour de la préfiguration d'un diagnostic urbain participatif et collaboratif comme porte d'entrée sur le projet.

Intervention – Acupuncture urbaine

À l'image du médecin qui vient intervenir, avec les outils qu'il maîtrise, sur un patient qu'il ne connaît pas, nous considérons la ville comme un corps vivant sur lequel nous devons agir avec nos compétences d'architecte. L'objectif serait alors de comprendre ce qu'est l'énergie d'une ville, où elle circule, et quels sont les leviers de son équilibre. La ville telle un être vivant, un organisme énergétique multidimensionnel et sensible, dont il faut considérer, à un instant “t”, l'état de santé.

L'architecte finlandais Marco Casagrande⁹ proposait il y a quelques années d'appliquer les méthodes de la médecine traditionnelle chinoise dans le cadre d'une intervention en milieu urbain. Il a développé le concept d'acupuncture urbaine, projetant l'architecte comme un acupuncteur s'appliquant à rééquilibrer le *qi* (souffle vital) des villes. Notre projet s'inscrit dans la filiation de pensée de ce travail. Cela revient à emprunter des méthodes et un vocabulaire à la médecine chinoise traditionnelle et les croiser avec les pratiques urbaines, à s'interroger sur l'héritage d'une ville et à diagnostiquer les points de forces, les canaux de circulation, les perturbations, les blocages et à révéler ces lieux cachés, ces ouvertures en sommeil. Ce sont des interventions à l'échelle micro (telle l'aiguille du médecin) faites sur une zone précise pour rééquilibrer l'ensemble urbain.

« L'acupuncture urbaine signifie se concentrer sur la petite échelle, le subtil, les interventions qui utilisent et dirigent l'énergie positivement afin de soigner la ruine urbaine et améliorer le paysage urbain. Ces interventions doivent être perçues comme une alternative aux méga-interventions urbaines qui nécessitent de lourds investissements municipaux et de longues procédures administratives. La microarchitecture, engendrée par l'acupuncture urbaine, nécessite l'intervention de citoyens activistes. »¹⁰

Intervention – Atlas éclectique

Le diagnostic doit se distancier de l'analyse urbaine classique qui a tendance à

9 M. De KORFF, B. BOYEUX, L. BLAISSE, Marco Casagrande, acupuncteur militant, CREE, n°373, novembre 2015, p. 14

10 Yam Phui Yee, Star architect leaves it all to build homes for the poor, Good Times - The Conscience of the Nation

figer paramètres et caractéristiques inhérents au site. Nous ne chercherons pas à isoler par fragments les propriétés d'un espace urbain (espaces végétalisés, trame viaire, espace public/privé, ...), mais plutôt à révéler la créativité du lieu, les mécanismes profonds, sous-jacents à l'activité superficielle.

Stefano Boeri¹¹ propose une méthode dite de l'atlas éclectique, dont nous souhaitons nous inspirer ici. L'atlas éclectique propose une nouvelle façon d'étudier les correspondances entre espace et société, ainsi qu'une manière latérale de regarder et représenter le territoire. L'intérêt d'un tel outil est de mettre en correspondance des éléments divers afin de porter un regard, d'étayer un propos particulier. Éclectique, puisqu'il doit être multidimensionnel et expérimental afin de rendre compte de la complexité d'une ville.

L'atlas éclectique suggère d'abandonner notre confiance aveugle en la cartographie bidimensionnelle, et de renoncer à une forme ingénue de représentation de l'urbain, du territoire, du paysage. C'est en fait une nouvelle stratégie qui rend compte de la mutation en temps réel (dimension temporelle trop souvent absente dans les disciplines de l'espace habité) et qui propose une observation circonscrite à certains échantillons de territoire.

Intervention – Communication & Contribution

Le projet est motivé par une vision du travail en collaboration et en équipe. Nous sommes persuadés qu'un projet traitant de l'urbain ne peut être l'exclusivité d'une réflexion personnelle. Dans l'édification d'un projet international, il nous paraît essentiel de nous appuyer sur un partenariat solide et de travailler avec différents collaborateurs locaux afin de comprendre le jeu d'acteurs et les complexités géopolitiques en place. L'idée est de faire émerger une intelligence collective pour que le projet puissent trouver une richesse et une profondeur que nous ne pouvons avoir en travaillant seuls de notre côté.

La consultation passe au travers d'outils favorisant ces dynamiques de prise de conscience de l'urbain par les habitants, ainsi que de leur potentiel pouvoir décisionnel. L'outil numérique et internet peuvent être d'une grande aide pour mener à bien ce type de démarche participative à l'étranger. Particulièrement en Arménie, où, à cause de l'enclavement du pays, internet est devenu pour les habitants le support principal d'ouverture au monde.

Les réseaux sociaux¹² nous permettent de communiquer partout et avec tous. À

11 S. BOERI, Pour un "atlas éclectique" du territoire italien, photographies de Gabriele Basilico, Faces, n°46, été 1999.

12 Lien vers la page Facebook : <https://www.facebook.com/UpGyumri/>

notre échelle, ils sont des vecteurs de diffusion utiles, permettant l'ouverture à l'étranger. Pour favoriser la participation habitante, nous avons choisi l'utilisation de plateformes opensource¹³, hébergés sur un site internet¹⁴, afin de rendre possible à tous la contribution, la collecte et le partage d'informations.

Procéder par cartographie interactive nous sert à préfigurer un diagnostic urbain en accédant à des paramètres et des données non mesurables par un seul architecte. Ces espaces cartographiques permettent de récolter une matière brute, de l'existant, du vécu, de l'expérience. Ces différents supports ouvrent une collaboration avec tous les acteurs souhaitant s'inscrire dans une démarche de réflexion pour Gyumri.

Opportunité

Le système de croissance économique et urbaine semble être destructeur pour une grande partie de nos villes. La conjoncture de notre fonctionnement globalisé, les pressions de rentabilité que subissent les entreprises du bâtiment, les obligations de chantiers et de nouvelles constructions favorisent l'expansion et entraînent une forme d'obsolescence urbaine.

Le déclin prend forme, soutenu par l'automatisation de l'industrie, la délocalisation des entreprises, une émigration massive et une valeur de l'immobilier en chute libre. Au fur et à mesure, les quartiers changent, les services ferment, les entreprises font faillites, les écoles disparaissent année après année. Et c'est au travers de ceux qui ont souhaité rester, ou qui n'ont pas eu les moyens de quitter la ville, que les initiatives, les envies et la créativité se trouvent. Tel un souffle nouveau encore instable, sur des bases inédites mais prometteuses.

En tant qu'architectes, nous gagnerions à révéler ces talents en attente, à dynamiser cette inventivité pour requalifier nos réponses sur ces territoires. Les habitants envisagent de nouvelles formes d'habiter et d'appropriation de l'espace. Les populations précaires ne sont pas que les victimes de ce déclin qui les dépasse, mais elles peuvent être, au contraire, acteurs de ces territoires en pleine transformation.

De même, la compréhension et l'analyse des logiques fragmentaires des constructions et des implantations informelles, souvent considérées comme un problème, peuvent apporter des réponses pour le logement durable. Bien souvent, les environnements urbains durables sont davantage le résultat de proces-

13 Mapillary / OpenStreetMap / uMap

14 Lien vers le site internet : <https://upgyumrialt.wordpress.com>

sus sociaux, économiques et écologiques combinés qui enrichissent l'architecture. L'aménagement et la planification urbaine peuvent être considérés comme un levier permettant d'augmenter les possibilités qu'ont les citoyens d'influencer et de produire les processus qui donnent forme à leur propre espace de vie.

Jeremy Till propose l'agence spatiale¹⁵ dans laquelle les experts en projet et en planification «ne sont pas des professionnels dans le sens protégé du terme, ou du moins ne tiennent pas à ce statut présumé. Ce sont plutôt des individus engagés dans le monde en tant qu'experts citoyens, travaillant avec les autres citoyens sur un pied d'égalité» (Jeremy Till). L'action est réfléchie pour encourager les communautés à prendre en charge leur propre développement. L'architecte ne doit en aucun cas abandonner son savoir-faire, mais il doit réfléchir à la façon de l'utiliser «au service de», passer d'une compétence privée à une ressource sociale, tout en donnant le droit aux gens d'exiger beaucoup d'elle.

Les territoires en décroissance sont bien souvent des lieux stigmatisés par ceux qui n'yvivent pas. Le déclin devient une opportunité à partir du moment où il est vécu comme tel par les habitants. Une fois ce cap franchi, alors, le statut de ces villes change, elles ne sont plus des urbanismes en décroissance mais des villes en résurgence.

15 15 ASF INTERNATIONAL, CHALLENGING PRACTICE - Essentials for the Social Production of Habitat, juillet 2012, p. 149.

Dystopia

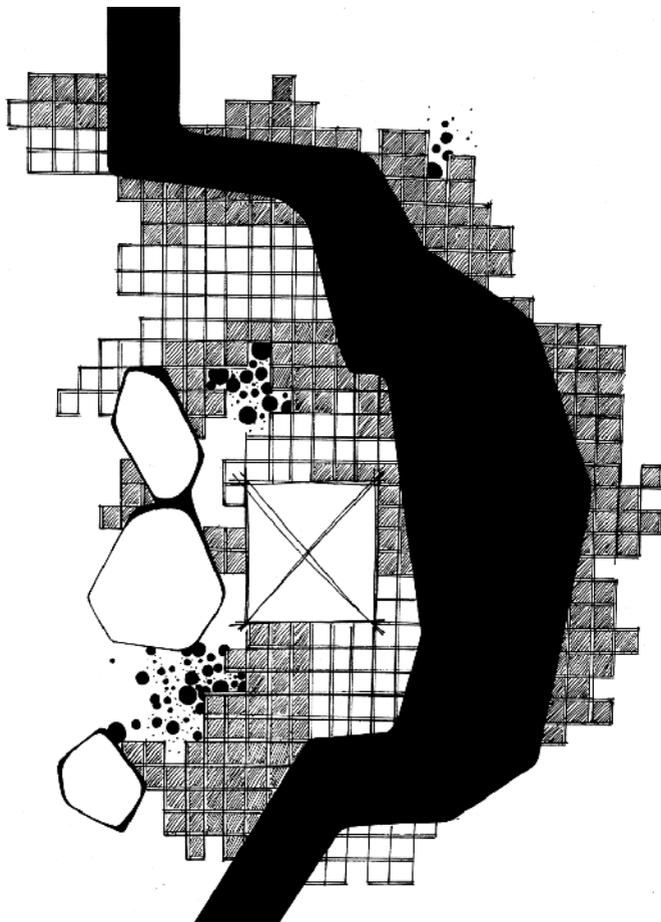


Fig. 12 : « Dystopie », illustration : Thomas Tronville et Hugo Daguillon, 2018

Scenario 1.1

Et le premier jour, en un ballet ininterrompu, seraient arrivés les engins, pour détruire, déloger, déterrer, démembrer, retourner, creuser ; peu de temps après, au chantier titanesque aurait succédé un fleuve d'asphalte étalé au visage de la ville, accueillant par milliers voitures et camions, flot interminable. Cernée, prise au piège, entre la pression militaire russe et l'immense projet d'autoroute, soumise au jeu des spéculateurs, des investisseurs, des touristes, la ville se perd, s'éclate, se vide, échappe, pour bientôt ne laisser qu'une trame abandonnée par l'ancienne richesse de Gyumri : ses habitants.

Polarité

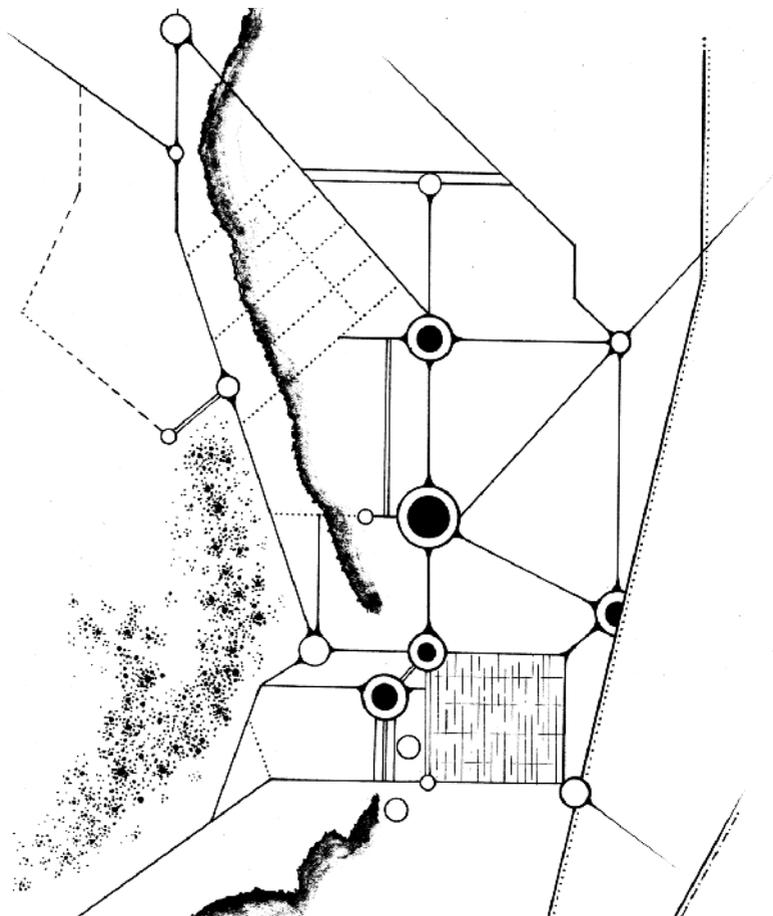


Fig. 13 : « Polarité », illustration : Thomas Tronville et Hugo Daguillon, 2018

Scenario 1.2

C'est en noyaux serrés, reliés les uns aux autres, que s'étend la ville ; comme des bulles d'urbanité où s'activent les cellules vivantes. Gyumri, comme une oasis au milieu de la steppe rocailleuse, accueille quelques arbres semés autour des cours d'eau, déterminés par un relief léger, composant l'écrin vert de la vie urbaine.

Maison

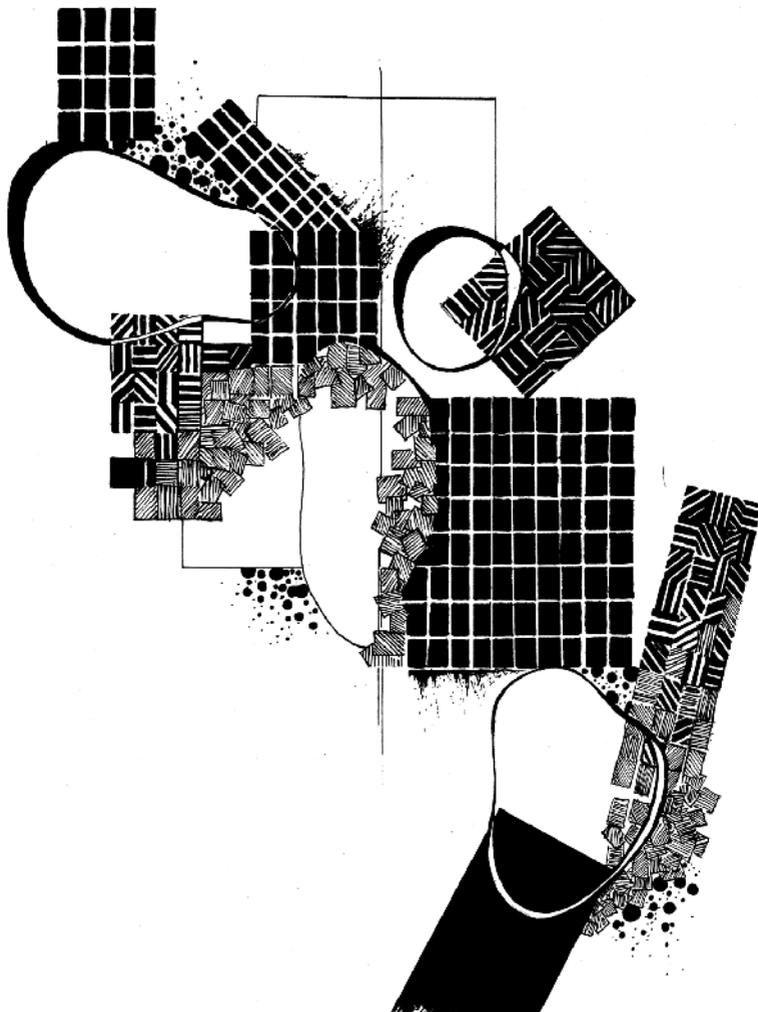


Fig. 14 : « Maison », illustration : Thomas Tronville et Hugo Daguillon, 2018

Scenario 1.3

Gyumri est une maison où se repose la culture arménienne ; en blocs serrés, en tissu éclaté, en espaces informels, en vision collective ; l'habitat s'invente et se réinvente pour chaque quartier, à chaque rue. Entre, les coquilles vidées d'anciens espaces urbains étirent leur peau nue et nous font respirer.

Mixité

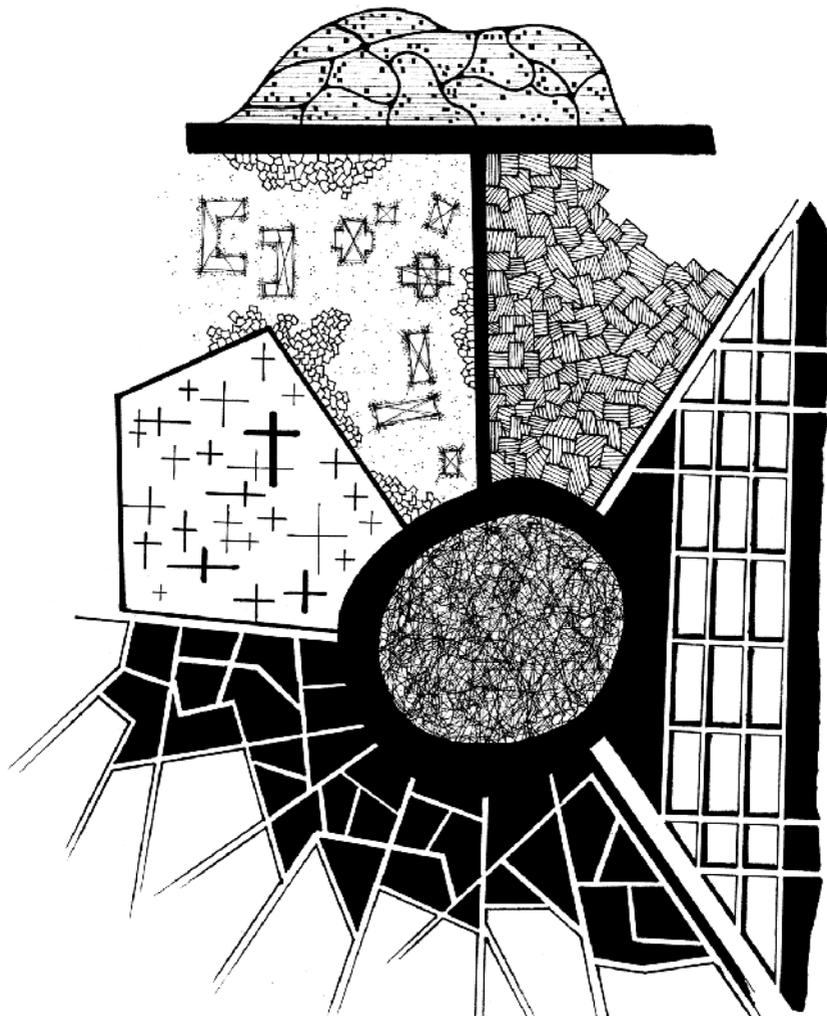


Fig. 15 : «Mixité», illustration : Thomas Tronville et Hugo Daguillon, 2018

Scenario 1.4

La richesse d'un tel lieu réside dans la mêlée folle mais discrète de mille visages urbains qui se jaugent, s'observent, se palpent, se contournent, se frottent, se frappent, se brisent. Ne reste qu'un tout, disparate et complexe, intense, que l'on peut voir, sentir à chaque carrefour.

Les infrastructures énergétiques apparaissent aujourd'hui comme aussi complexes et lointaines à nos yeux profanes qu'essentielles et structurantes dans notre quotidien et dans notre pratique d'architecte. La maîtrise technique de ces infrastructures-automates et de leur compréhension, selon son degré de partage (de l'ingénieur à l'ensemble des habitants d'un territoire...) sous-tend des enjeux d'aliénation ou bien d'autonomie. C'est partant de là que l'auteur, double cursus architecte-ingénieur, nous livre – non sans de multiples recours aux champs des sciences humaines et sociales ou bien de la philosophie des techniques – sa vision de la dialectique entre architecture et infrastructure, illustrée et contextualisée par le site des Monts du Lyonnais, terrain de son projet de fin d'études.

DÉVOILER L'HYPEROBJET

Architecture & infrastructure énergétique

Ambiance

Réseaux, centrales et sous-stations. Prise sous tous ses angles, l'infrastructure échappe à l'entendement comme aux sentiments ; c'est le domaine du quantitatif, de l'expert lénifiant à lunettes ; c'est aussi et surtout la promesse d'un ennui infini... Pourtant, elle étend ses formes, souvent invisibles, sous-tend notre mode de vie et conditionne nos habitudes. Voilà le possible paradoxe d'un monde où l'industrialisation s'est emparée de ce qui concerne de près nos vies, et qui, à force d'agrandissement d'échelle et de sophistication, a fini par gagner une logique propre qui n'est accessible à personne. L'infrastructure participerait alors de notre rapport abstrait au monde, dans lequel de manière générale, l'énergie qui nous tient en vie - la nourriture ou la chaleur - n'a pas d'histoire. Bonjour tristesse ?

Zone grise

Pour l'architecte comme pour ceux qui ne sont pas ingénieurs spécialisés, l'infrastructure énergétique relève du domaine de l'étranger. Qu'importe si l'architecture est branchée à un ensemble d'infrastructures qui portent les flux de personnes, de matières, de biens, d'informations, d'énergie. Qu'importe si l'infrastructure permet en grande partie à l'architecture d'exercer son rôle d'abri, "subvenant aux besoins humains ou atténuant les insuffisances du milieu"¹, ce qui conduisit dans les années 1960 le critique américain Rayner Banham à voir la construction comme un résidu superflu à l'époque du climatiseur et de l'électro-ménager². Une lecture historique, même en diagonale, nous permet-

1 Laurent STALDER, Carlotta DARO, « Eight Points on Infrastructure and Architecture », dans Marc ANGE-LIL, *Infrastructure Space*, Berlin, Ruby Press, 2017, p.26-p.29

2 Rayner BANHAM, « A Home is not a House », *Art in America*, vol. 2, 1965, "Si une maison contient tant de tuyaux, de gaines, de conduits, de fils, de lampes, de branchements, de fours, d'éviers, de vide-ordures, de baffles, d'antennes, de canalisations, de freezers, de radiateurs - tant de services que l'ensemble de ces appareils pourrait tenir debout sans prendre appui sur elle - alors à quoi sert la maison ? Si le prix de tous ces appareils représente la moitié du prix de revient total [...], quelle est la fonction de la maison, mis à part de cacher pudiquement à la vue des passants nos organes mécaniques".

trait de saisir, sur fond de différenciation disciplinaire avec l'ingénierie, le statut de zone grise qu'occupe l'infrastructure depuis l'architecture et la paradoxale dépendance aliénée qui en découle³. Mais pourquoi s'y résigner ?

Après coup, je dirais que l'intérêt de l'infrastructure en tant que sujet d'architecture réside dans la manière dont il permet de donner corps à des questions qui le dépassent ; celles-ci portent aussi bien sur l'articulation entre la pratique architecturale et les outils de l'ingénierie⁴ que sur des questions de politique qui resteraient dans leur stratosphère théorique sans cette incarnation qui leur est donnée. En une phrase, l'infrastructure serait le moyen de réflexion d'une éthique, dans le genre de celle qui donne une consistance à cette profession à marges qu'est l'architecture, pourvu qu'elle soit partagée dans la société.

Suivant cette idée d'incarnation, il m'est apparu logique de construire cette contribution autour d'un cas d'étude. Dans le cadre de mon projet de fin d'études, l'aspiration à l'autonomie énergétique des monts du Lyonnais, territoire rural en moyenne montagne, sert de support pour réfléchir à l'architecture des nouveaux lieux de production d'énergies renouvelables. Dans cet exemple, la relocalisation de la production d'énergie conduit à développer la méthanisation⁵, en lien avec la forte présence d'activités agricoles sur place.

Ses différentes étapes servent de fil rouge au texte et permettent d'en concrétiser les références théoriques. L'ensemble construit alors, en même temps qu'il l'interroge, une légitimité pour l'intervention architecturale dans ce domaine de l'infrastructure, crucial et plus culturel qu'il n'en a l'air même si l'ingénierie y règne en maître. Tous les points développés - concernant la description, la forme et la méthode - font office d'hypothèses plus que de certitudes.

3 Le développement français de l'infrastructure à partir du XVIII^e siècle a marqué la séparation des deux domaines de l'ingénierie et de l'architecture : l'un fut occupé à viabiliser le territoire quand l'autre couvrait le pays d'équipements puis de logements. Entre les deux se jouait un rapport de force : qui détermine qui, dans le monde réel comme dans le monde des idées ? La politesse aussi concrète que théorique de l'architecture moderne à l'ingénierie, perçue comme un modèle de contemporanéité se traduit particulièrement par une reddition aux grandes infrastructures urbaines puis territoriales développées à partir du XIX^e siècle ; l'architecture s'adapte et l'infrastructure conditionne, acte certains choix urbains et architecturaux suivant les logiques du modèle des grands réseaux de services (en électricité, en eau), implicitement accepté comme preuve de modernité.

Voir à ce sujet : Antoine PICON, *Architectes et ingénieurs au siècle des Lumières*, Marseille, Éditions Parenthèses, 1988, 317p. ainsi que Fanny LOPEZ, *Le rêve d'une déconnexion. De la maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, Éditions de la Villette, 2014, 320p.

4 Donc sur l'héritage de la modernité en architecture. C.f. la manière dont l'architecte suisse Philippe RAHM met en regard modernité et post-modernité en terme d'outils (d'un côté la science, de l'autre la narration) et d'objectif (d'un côté l'objectivité, de l'autre la diversité des subjectivités), pour ensuite évoquer les limites de la post-modernité (disparition de toute forme d'objectivité, dont les théories du complot sont les extrêmes) et la possibilité d'une attitude hybride entre modernité et post-modernité, puisant objectifs et outils dans les deux camps. Voir notamment la conférence au centre culturel suisse de Paris, février 2015.

5 Production de méthane, gaz combustible, à partir de la fermentation de déchets organique (d'origine agricole ou domestique) en milieu privé d'oxygène.

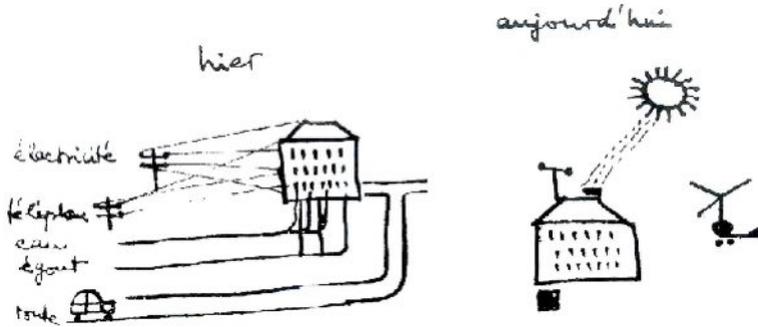


Fig. 16 : Les techniques d'alimentation, Yona FRIEDMAN, extrait de : Fanny LOPEZ, *Le rêve d'une déconnexion : de la maison autonome à la cité auto-énergétique*, 1959. Yona Friedman fut l'un des architectes à construire une critique de l'infrastructure industrielle, pour lui substituer une utopie (techniciste) de dispersion de l'habitat et de liberté d'aménager...

Impasse

L'économie et la maîtrise de la demande en énergie⁶ sont les deux points de vue qui prévalent quand il s'agit d'envisager la relation entre architecture et énergie : il faut calmer cette architecture qui consomme tant à construire un climat. Cette représentation répond autant à la nécessaire baisse de la demande face à la raréfaction des ressources fossiles qu'aux conséquences d'un potentiel changement de nature de la production, avec l'intégration d'une part d'énergies de flux dont la puissance est moindre⁷.

Mais l'architecture n'est pas une coquille vide ou une machine autonome, et cette focalisation sur la demande a fini par placer l'architecte (et l'ingénieur, et le politique) dans une situation d'impasse où le savoir de l'expert-concepteur, qui en détermine l'efficacité projetée, se heurte à l'utilisation qu'en fait l'utilisateur - le « savoir habitant » disent les premiers en contrepoids - qui en donne l'efficacité réelle. C'est cette situation de lutte entre norme et déviance qui rend inefficaces, voire contre-productives, les expériences de maîtrise de la demande en énergie, faute d'une nouvelle culture de l'habiter partagée⁸.

Force est de constater que le débat déborde en effet du simple domaine tech-

6 Parfois connue sous le doux acronyme de MDE, ce terme regroupe l'ensemble des règles et des bonnes pratiques visant à diminuer la consommation en énergie: réglementations thermiques, analyse de cycle de vie, opérations de sensibilisation des occupants pour faire changer les mentalités...

7 Du fait de la nature première des énergies locales, la décentralisation de la production a pour corollaire la sobriété.

C.f. Laurence RAINEAU, « L'imaginaire des énergies renouvelables » dans Marie-Jo MENOZZI (dir.), Fabrice FLIPO (dir.), Dominique PECAUD (dir.), *Énergie & Société : Sciences, gouvernances et usages*, Edisud, 2009.

Elle y rappelle les caractéristiques propres aux énergies de flux : l'intermittence et la faible puissance produite sont compensés par un accès quel que soit le point du territoire et même à petite échelle.

8 Parmi les critiques sociologiques du durable, je me réfère à Nadine ROUDIL, « Introduction. Villes, territoires et énergies : enjeux et défis actuels », *Géographie, économie, société*, Vol. n°20, Fév. 2017, p.157-p.171. La question y est bien celle de la place de l'expertise...

nique vers un plan culturel, voire politique, au niveau desquels il n'est pas sûr que les solutions fondées sur le numérique que proposent les industriels fassent figure de panacée. La question de la maîtrise de la demande en énergie revient donc à réfléchir aux conditions d'établissement d'une culture partagée (je me réfère ici au "nudge", le petit coup de coude, qui n'est que le développement de la logique du "monitoring" et de ses fameux compteurs intelligents. Force est de constater que le débat sur la maîtrise de la demande en énergie en est là, et oppose croyants en la technologie numérique et néo-luddites aux tendances paranoïaques...).

Il ne faut pas compter sur le système théorique qui accompagne la fixation sur l'économie pour s'extraitre de cette impasse. En se concentrant sur le bâtiment comme un système fermé avec pertes et profits plutôt que sur une vision de l'énergie en terme de conservation et changement de forme (voir la première loi de la thermodynamique), il réduit la relation entre architecture et énergie à un panier percé qu'il faut colmater. À force de vouloir optimiser, toujours et encore plus, l'énergie ne finit-elle pas par se réduire au rôle d'outil comptable, au détriment de celui de moyen de compréhension des flux et de leur qualification (la définition d'une bonne dépense...)⁹ ?

Autonomies

C'est ici que les sciences sociales et la philosophie permettent de sortir d'un débat dont l'état actuel se résume à attendre que l'ensemble {isolation+ventilation+numérique} sauve le monde. Ces disciplines rappellent en effet que la transition énergétique s'est initialement construite contre une entité définie : l'infrastructure industrielle. Revenir à cette origine permet de critiquer les projets de maîtrise de la demande en énergie de manière plus profonde, en réfléchissant à la place de l'individu dans un projet très moderne d'industrialisation de l'infrastructure, qui se caractérise par plusieurs niveaux d'autonomie.

Le premier correspond à un affranchissement vis-à-vis du temps, qu'il soit chronologique ou météorologique¹⁰. Regardons les monts du Lyonnais : en 2010, 98% des flux qui alimentent le territoire proviennent des réseaux électrique et pétrolier de grande échelle.

Il permet d'approcher une image des flux qui alimentent le territoire : faible part des ressources énergétiques locales (bois pour chauffage), dépendance énergétique du territoire, pertes liées au système industriel de production centralisée.

9 Kiel MOE, « Design for dissipative systems » dans Lindsay BREMNER (dir.), Roberto BOTAZZI (dir.), Architecture, Energy, Matter, Université de Westminster, Department of Architecture, 2016

10 Suivant cette idée de contrôle de la nature, voire de sa "mise en demeure", suivant l'expression du philosophe allemand Martin HEIDEGGER, lequel a construit après la seconde guerre mondiale une critique aussi poussée qu'antihumaniste de la modernité.

DÉVOILER L'HYPERPROJET.

DÉPENDANCE

IMPORTATIONS
L'ÉNERGIE

PRODUCTION LOCALE
L'ÉNERGIE

98 %

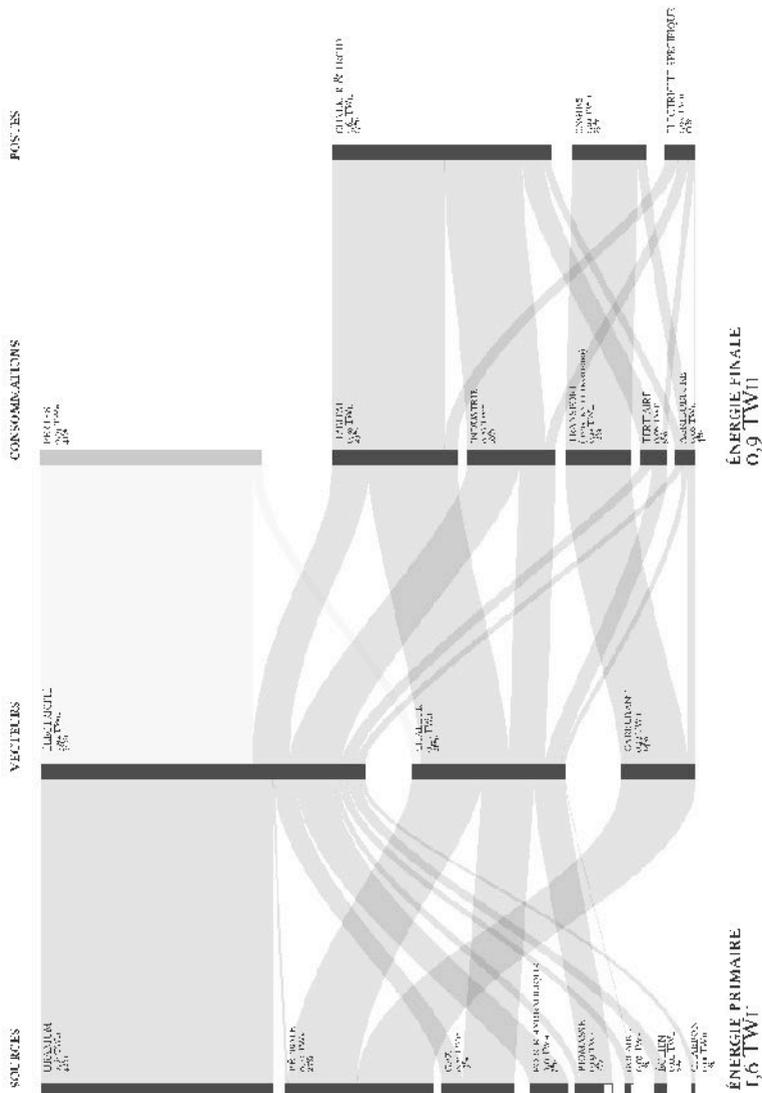


Fig. 18 : Bilan énergétique territorial des monts du Lyonnais en 2010, Illustration : Thomas Riou, 2018

Le pétrole représente le mieux cette idée d'autonomie par rapport au temps, puisqu'il offre de grandes quantités d'énergie puisées dans un stock qui ne connaît pas d'aléas, et la production d'électricité abondante et lissée du nucléaire suit la même logique. La situation de pilotage¹¹ de la ressource dans et suivant le temps a donc disparu, ou tout du moins a-t-elle été concentrée par l'isolement et l'opacification progressive de l'infrastructure. Voilà le second effet d'un modernisme qui cherche la spécialisation des domaines de compétences et une quête ininterrompue d'efficacité : naissent ainsi ce que le sociologue Alain Gras nomme les macro-systèmes techniques, c'est-à-dire ces infrastructures qui gagnent en taille et en complexité d'organisation, au point d'avoir tellement d'inertie qu'elles peuvent être qualifiées d'autonomes¹².

Si la baisse de la demande en énergie est indispensable, tous les projets actuels qui s'inscrivent dans ce modèle se heurtent à cet état de fait : la transition impose à nouveau une situation de pilotage où il faut savoir jouer fin pour utiliser la ressource et dans laquelle l'individu est relégué à l'état de simple consommateur. Même si les compteurs intelligents prétendent introduire une dimension de pilotage, comment échapper à l'injonction culpabilisante, à la manipulation gentille, quand ce qui se passe en amont de la consommation est gardé secret ou hors de portée de tout débat ? Montrer ce qui se passe en amont, c'est remplacer cette culpabilisation par une responsabilisation, substituer la politique à l'autoritarisme inhérent de l'expertise. Ambition, quand tu nous tiens...

Tangibilité

Pour cerner les enjeux d'une perception de la production, revenons à ce qu'avance le philosophe français Gilbert Simondon sur le rapport entre culture et technique dans son livre *Du mode d'existence des objets techniques* : "la plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain réside dans la méconnaissance de la machine, qui n'est pas une aliénation causée par la machine, mais par la non-connaissance de sa nature et de son essence, par son absence du monde des significations, et par son omission dans la table des valeurs et des concepts faisant partie de la culture"¹³.

Cette disjonction entre culture et technique fait que l'infrastructure participe

11 Terme repris au philosophe français Gilbert SIMONDON, qu'il développe dans sa réflexion sur les machines dites "ouvertes": le pilotage, c'est-à-dire la possibilité d'une rétroaction qu'elles offrent à l'utilisateur, sont pour lui la condition suivant laquelle la société pourra concilier progrès technique et émancipation des individus. S'il ne réfléchit qu'aux machines, je reprends ici son terme pour l'infrastructure, organisation humaine des machines. C.f. à ce sujet, Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 2012, 367p.

12 Alain GRAS, *La fragilité de la puissance*, Paris, Fayard, 2003, 310p. Sur le même thème et en guise d'exemple, notons à quel point le futur du nucléaire échappe des mains de la démocratie, malgré les promesses électorales, pour des raisons d'inertie technique et financière stratosphérique.

13 C.f. SIMONDON (2012), p.10. Il s'inscrit ainsi contre la tendance philosophique qui porte une approche négative de la technique en l'opposant à la culture : HEIDEGGER, le mouvement Arts&Crafts... La pensée de SIMONDON devient donc rapidement politique, quand il place la machine et la technique, intermédiaire entre homme et nature, comme enjeu de production de connaissances par la pratique, et donc d'émancipation...

de notre rapport abstrait au monde. Il perce dans la critique qu'adresse le philosophe Augustin Berque à ce qu'il nomme dualisme moderne, cette mise à distance de l'ensemble du monde, cette position d'observateur: "nous voulons sentir les liens entre nous et les choses qui nous entourent"¹⁴.

La recherche qui naît de cette incompréhension interroge la manière dont l'infrastructure industrielle est devenue un hyperobjet, c'est-à-dire un objet dont il est impossible d'en imaginer entièrement l'histoire, qui a explosé à la fois dans le temps et dans l'espace¹⁵. Face à ce constat, un auteur comme Bruno Latour parle de la manière dont le corps doit redevenir une interface, dont la tangibilité des choses peut être créatrice de connaissances par l'expérience¹⁶. À la difficulté de voir ou d'être sensible à ce qui existe mais ne peut pas être facilement compris par une pensée prisonnière de ses héritages culturels, idéologiques et de ses habitudes, la transposition d'une théorie de l'affect en architecture opposerait une tangibilité pour offrir de meilleures formes de connaissance du monde, au moment où chaque geste entraîne des conséquences inimaginables¹⁷.

Il ne s'agit pas seulement, dans cette réflexion sur la perception de l'offre, de pallier à une perte de sens, mais de répondre à un enjeu avéré de gestion des ressources, d'opposer à une sobriété forcée les modalités d'une culture de l'énergie qui s'appuie sur les machines, dans l'esprit des propos de Simondon. La technique y a donc toute sa place, y compris dans ce qu'elle a de repoussant. Et ce rapport à la technique mobilise les questions de description et de méthode en parallèle des questions de formes.

L'infrastructure comme hyperobjet: l'interconnexion des réseaux électriques nationaux, au-delà de toute pertinence technique, rend définitivement inimaginable la perception des flux: l'énergie que je consomme vient-elle de la centrale nucléaire "locale" ou a-t-elle ait été importée d'Allemagne suite à un pic de production ?

Description

Arrivé à cet instant où la problématique du dévoilement de l'hyperobjet se dessine, que faire, puisqu'elle tient encore de l'ordre de l'hypothèse à confronter, mais se heurte à la rareté des exemples capables de la confirmer ou l'infirmier¹⁸.

14 Augustin BERQUE, « De la « médiance » des lieux », entretien publié dans la revue STREAM, n°4, 2018.

15 Timothy MORTON, *Hyperobjects : Philosophy and Ecology after the End of the World*, University Of Minnesota Press, 2013, 240p.

16 Bruno LATOUR, « How to talk about the body », *Body & Society*, vol.10, n° 2-3, 2004.

Cet enjeu de la perception est à mettre en regard avec ce que le paysagiste Gilles CLEMENT appelle le Stupidocène, c'est-à-dire cette perte de connaissance des phénomènes qui nous entourent...

17 David CHANDLER, « Affect theory for architecture in the Anthropocene », dans Lindsay BREMNER (dir.), Roberto BOTAZZI (dir.), *Architecture, Energy, Matter*, Université de Westminster, Department of Architecture, 2016

18 C.f. le travail de la sociologue Laure DOBIGNY sur l'autoconsommation en France ou les villages à énergie positive en Autriche. Mais à quel point peut-on généraliser à partir de ces exemples qui partent de personnes ou communautés engagées ?

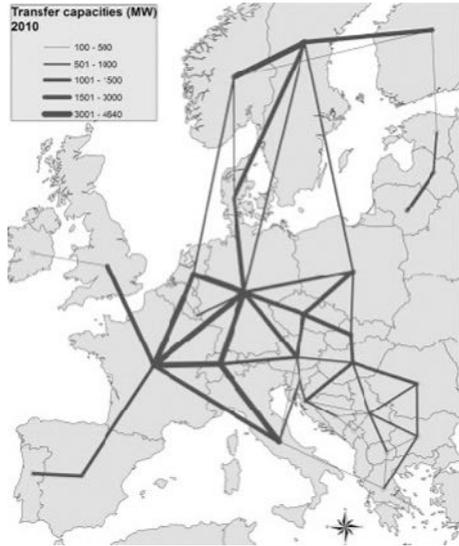


Fig. 19 : Projection des flux européens d'électricité en 2050, Illustration : Thomas Riou, 2018. Redessiné à partir de : Carlo Brancucci, Electricity Without Borders, the need for cross-border : transmission investment in Europe , TU Delft, 2013

C'est ici que le projet peut jouer un rôle d'exploration.

L'idée d'hyperobjet nécessite de travailler sur la représentation de l'infrastructure, à laquelle se confronte le projet dans sa phase descriptive. Le bilan énergétique de la partie précédente vient par exemple esquisser une histoire de l'énergie utilisée dans les monts du Lyonnais, qu'il faudrait venir compléter par le lieu et la manière dont sont extraites les ressources, ou la manière dont l'énergie dépensée revient dans le milieu...

Mais la description dépasse ce rôle de dévoilement : l'exemple de la commune de Duerne¹⁹ montre la manière dont la mise en parallèle de la production d'énergie et des besoins permet de penser le projet en termes de flux, un point crucial où se distingue vraiment la nature du projet, notamment sur le plan politique. Type de valorisation du biogaz, usages en sortie, logistique en entrée... c'est cet espace blanc entre production et besoins au centre du diagramme, soit toute la phase en amont du bâtiment, qui devient explicite et enjeu d'un projet. Comparé au modèle théorique qui accompagne la fixation sur l'économie d'énergie, la description de l'infrastructure énergétique permet de proposer une

¹⁹ La commune est caractéristique des monts du Lyonnais dans la mesure où elle est composée d'un grand nombre de hameaux sans lien visuel avec le centre-bourg, qui abritent la presque totalité des fermes. Pour des raisons de temps et d'information, c'est à son niveau que le projet s'est restreint.

DÉVOILER L'HYPERPROJET.

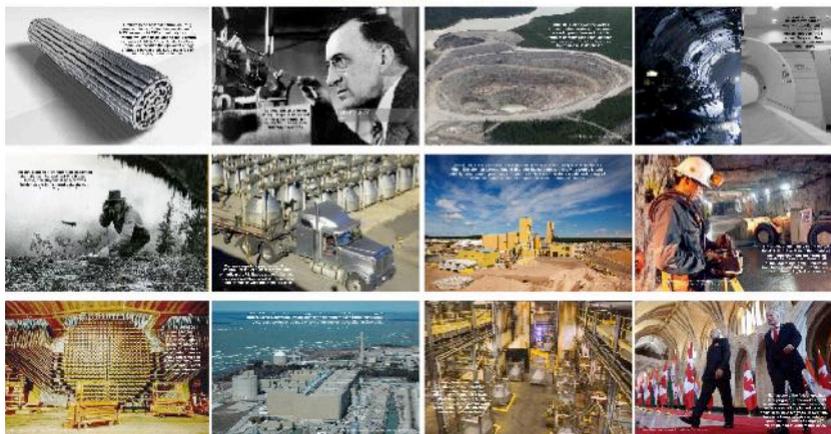


Fig. 20 : Narration de l'histoire d'une ressource - ici l'uranium : *Mineral Myths : Architectural Supply Chains*, contribution de l'agence canadienne RVTR pour le pavillon canadien à la biennale d'architecture de Venise, 2016, mise en forme : Thomas Riou, 2018.

alternative qui s'extirpe de la vision restreinte du bâtiment : réfléchir à comment dépenser cette quantité remplace l'injonction à l'efficacité.

(Anti)système

Avec cette approche, le domaine de projet ne se limite pas à l'activité (l'architecture) ou au milieu (le paysage), mais envisage l'un avec l'autre²⁰. L'installation de nouveaux lieux de production d'énergies de flux, ici de biogaz, correspond à une inévitable modification du paysage qui vient clore une ère dans laquelle les énergies fossiles ont rendu les territoires autonomes par rapport à leur propre milieu et distants par rapport aux ressources qui les remplacent. En contrepartie se pose alors la question de ce que le territoire offre, mais ce caractère englobant, qui touche à l'économie la plus politique (l'art d'habiter chez soi) par une lecture du territoire suivant ses flux, interroge la nature du projet : quelle maîtrise (et son corollaire, quelle part de fiction)²¹ ?

20 D'une manière proche de celle que défend l'urbaniste italien Alberto MAGNAGHI quand il parle de "coévolution des sociétés et du paysage" : toute pensée contre l'un ou l'autre des membres de ce couple ne peut qu'être improductive.

Voir à ce sujet, Alberto MAGNAGHI, *Le projet local. Manuel d'aménagement territorial*, Liège, Mardaga, 2003, 123p.

21 Même si ces questions sont bien sûr accentuées par la part inévitable d'abstraction que contient tout projet scolaire...

LAN ÉNERGÉTIQUE ACTUEL DE DUERNE - HYPOTHÈSES DE VALORISATION

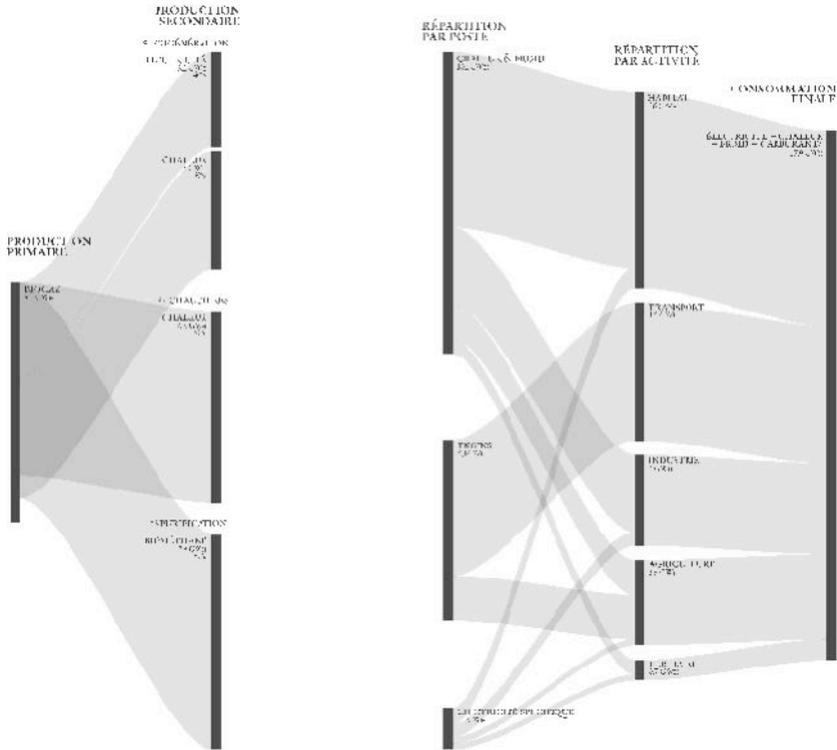


Fig. 21 : Trois hypothèses de valorisation du biogaz pour la commune de Duerne. Les trois hypothèses de valorisation du biogaz pour la commune de Duerne mises en regard avec son bilan énergétique partiel en 2010 : les projets se situent dans la zone blanche... Illustration : Thomas Riou, 2018.

Je vois deux manières d'y répondre : l'intégration de récits personnels recueillis comme autant d'accidents qui ont leur propre rationalité, et une réflexion sur les modalités de mise en débat du système tel qu'il se présente²². Pour Duerne, la déconstruction du potentiel système s'opère à trois niveaux : une superposition de systèmes possibles remplace un système technique optimal, comme autant de variantes qui ne s'excluent pas l'une de l'autre. Les deux hypothèses concernant la valorisation de l'énergie, hyperlocale et centralisée, sont développées en parallèle et peuvent très bien cohabiter, en fonction des situations. Chaque lieu d'implantation trouve également une correspondance dans la forme et le fonctionnement des unités de méthanisation : dans le cas d'une consommation hyperlocale de l'énergie, la demande des hameaux n'atteint pas toujours la production estimée. L'hypothèse d'une dépense de cette part d'énergie restante pour des usages communs ajoute un nouveau programme, en lien avec les ressources ou les usages locaux²³, et relie énergie et réflexion sur l'urbanisation de communes multipolaires, où les hameaux sont parfois aussi importants que le centre-bourg.

Chaque unité de méthanisation est de plus conçue comme un assemblage d'éléments qui peuvent s'adapter à leur milieu où aux modes de valorisation de l'énergie : ils forment une famille d'objets qui partagent un air de ressemblance, tout en étant à chaque fois différents²⁴. Une dimension mesurée et une dimension narrative viennent donc s'alimenter l'une l'autre. L'infrastructure, domaine du quantitatif, est un domaine de projet qui parle de ce couple déterminé-maîtrisé / indéterminé dont la réflexion s'étend à d'autres projets radicalement différents. L'infrastructure énergétique prend alors des allures de prétexte, car le cas est paradigmatique, pour employer les grands mots.

Machines ouvertes

Les nœuds du réseau sont essentiels dans la perception de l'infrastructure et des flux qu'elle transporte en tant que lieu de contact entre habitant et ressource. Quelle forme donner ici à l'énergie, ou tout du moins à ses lieux de production ? La question n'a eu que peu de réponses dans la stricte discipline architecturale : l'exemple du nucléaire français montre par exemple la manière dont la centrale a constitué un signe de monumentalité²⁵. Quand bien même ils sont (sur)visibles, ces lieux de production restent toutefois étrangers ; on ne pénètre pas les cathédrales du XXe siècle, et leur forme statique, étrangère, n'impose qu'un res-

22 A la manière dont Alberto MAGNAGHI considère l'outil du scénario non pas comme une solution, mais comme un outil "qui agit sur l'imaginaire", de discussion et "d'ébauche d'une nouvelle culture".

23 Par exemple, l'exploitation de la ressource en bois pour alimenter en énergie les parties du territoire qui ne profitent pas de la méthanisation, par éloignement de la ressource.

24 Pensons ici au travail photographique du couple Bernd et Hilla BESCHER sur les bâtiments industriels : un silo ou un gazomètre demeurent identifiables malgré des variations de forme.

25 Claude PARENT fait figure d'exemple canonique français, avec le collège du nucléaire.

pect en suspens. Il y a derrière ce point une affaire d'information, que Simondon met au centre de la relation culture / technique : "Pour qu'une information puisse être échangée, il faut que l'homme possède en lui une culture technique, c'est-à-dire un ensemble de formes qui, rencontrant les formes apportées par la machine, pourront susciter une signification"²⁶.

Cette idée d'information peut être encore une fois rattachée à la nécessité du pilotage : pour contrer une aliénation qui grandit à mesure que la gestion de l'énergie se complexifie²⁷, les propos de Simondon interrogent les modalités d'une connaissance qui passe par la proximité et la connaissance des machines derrière ce processus technique. Cette proximité est bien sûr et avant tout de l'ordre de la gestion, mais il montre aussi que la forme joue un rôle. Elle peut être guidée par l'idée d'information transmise, qui se distingue des derniers développements des systèmes énergétiques en ce qu'elle consiste en un signe réel et non une information digitale qui ne fait qu'accentuer le sentiment d'abstraction.

Pour le cas de la méthanisation, la forme proposée dépend du type de valorisation de l'énergie. Dans le cas d'une valorisation en carburant, elle s'inscrit dans la tradition de l'architecture du gaz, rappelant la manière dont les gazomètres rendaient lisibles les stocks d'énergie. Le projet décline l'architecture gonflable comme signe à deux niveaux : comme expression du stock, et comme analogie avec l'estomac de la vache, qui est à la fois un exemple naturel de méthanisation, la principale source de matière organique pour produire de l'énergie, et le rappel du caractère organique, voire effrayant de cette énergie fondée sur la décomposition.

L'exemple de la chaleur introduit un niveau d'abstraction supplémentaire, puisque l'indicateur relatif à la quantité d'énergie n'est pas un volume, mais une température. Dans tous les cas, il s'agit de réfléchir à de nouveaux moyens de faire parler l'architecture, en s'appuyant sur des phénomènes physiques naturels ou liés au processus de production, qui sont les éléments de cette culture dont parle Simondon quand elle est réfléchie pour l'énergie de flux.

26 Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 2012, 367p.

27 Le développement de réseaux intelligents, à la complexité technique remarquable, est présenté comme une réponse à l'intermittence de production des énergies de flux : pour maximiser l'efficacité du système urbain, l'énergie circulerait d'un bâtiment à un autre suivant les besoins et la production. Et tout ceci sans compter le stockage à court-terme, l'hybridation des énergies et le stockage inter-saisonnier !



Fig. 22 : Scénario de centralisation du biogaz pour la commune de Duerne, Illustration : Thomas Riou, 2018 Centralisation du biogaz : une dizaine d'unités de méthanisation sont implantées dans la commune en fonction des voisinages définis par le vallonement du paysage. Leur production quotidienne est récoltée et centralisée à proximité de la route la plus fréquentée, pour être convertie en carburant et mis à disposition des véhicules.



Fig. 23 : Scénario de consommation hyperlocale du biogaz pour la commune de Duerne, Illustration : Thomas Riou, 2018 Consommation hyperlocale : chaque unité produit de l'énergie pour son voisinage - ici une hypothèse de production d'électricité couplée à celle de chaleur pour eau chaude et chauffage. Le surplus d'énergie, faute de transport possible, est dépensé pour des usages collectifs : séchoirs, traitement de l'eau, loisirs...



Fig. 24 : (ci-contre) Digesteur assurant le stockage communal, Illustration : Thomas Riou, 2018

Fig. 25 : (ci-contre) Digesteur simple, Illustration : Thomas Riou, 2018

Deux unités de méthanisation dans le cas de la variante "production centralisée": la première correspond à la centralisation du gaz produit sur le territoire, et se développe verticalement quand la seconde est disséminée sur le territoire et se développe horizontalement pour s'inscrire dans le paysage. Chacun voit sa forme varier suivant la quantité d'énergie produite : ce sont donc les flux du territoire qui sont donnés à voir.

Conclusion

La réflexion sur l'infrastructure énergétique que j'ai développée ici permet à mon sens de se décaler par rapport aux entrées classiques par la technique ou le territoire. Elle place le curseur sur ce qui me semble être deux points cruciaux de la conception des espaces : l'économie (au sens large du rapport aux ressources) et la perception des phénomènes qui nous entourent.

Le sujet dépasse bien sûr la place accordée à l'architecte dans l'aménagement de l'espace, et la seule mise en oeuvre de projet de relocalisation de la production d'énergie demande déjà un investissement en tant que citoyen. Mais puisque l'architecture est "expression de la culture", le développement qu'a proposé cette contribution visait à construire, à partir de références prises en dehors de la discipline, une esquisse de critique sur la relation entre traduction spatiale de la transition énergétique et culture. C'est à mon sens ce que peut offrir l'architecture à un domaine comme l'ingénierie, plus encline au pragmatisme...

Inversement, cette approche permet une réflexion sur la pratique de l'architecture. L'urbaniste américain Charles Waldheim²⁸ note que l'infrastructure permet de réorienter l'architecture vers une idée de performance, à la fois comme action et comme résultat, en se confrontant directement sur ce dernier point aux forces qui façonnent et bouleversent notre environnement, autant qu'à la définition de ce que pourrait être le progrès à l'heure d'une triple crise écologique, économique et démocratique. Un bien vaste programme pour une conclusion qui interroge encore une fois la place de l'architecture en dehors de son entre-soi théorique et opérationnel.

28

Charles WALDHEIM, « Foreword », extrait de « Coupling : strategies for infrastructural opportunism », Pamphlet Architecture, n°30, New York, Princeton Architectural Press, 2011.

Ici l'auteure file une analogie du processus de création architecturale vu comme un processus d'ingestion, de digestion. La "création" est initialement le fait de "donner existence à", de faire sortir de soi, de donner au monde ; mais ce processus est peut-être, paradoxalement, aussi le fait d'intérioriser, d'ingérer donc. Un acte si viscéral, qui touche directement à l'intégrité physique, apparaît alors, de fait, comme un engagement. Cet article rend également compte de recherches menées, partiellement avec des étudiant-e-s de master de l'ENSAL, sur la génération de formes par le travail de maquette à très petite échelle - visibles en photographies.



Fig. 26 : Drink me / Eat me, Illustration : John Tenniel, source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Alice_par_John_Tenniel_04.png, dans : Lewis CARROLL, Alice in Wonderland, 1865

RÉGIMES DE CREATION & ENGAGEMENT

Si la thématique centrale de ce recueil traite la question de l'engagement, qu'en est-il de ses différents régimes au sein de la conception architecturale, de la création en général ? (Car l'architecture est une expression de la culture¹, par extension nous admettons ici que la conception architecturale est une forme de création faisant œuvre.) En fait, la création à elle seule ne serait-elle pas un *commitment* selon le terme anglo-saxon ? Commettre c'est, dès lors, l'engagement par le faire irréversible, répressible même.

...et au-delà donc, la création «viscérale» ne consisterait-elle pas, parfois, à tapper un monstre perçu par transit contenu et déliquescence de la créature au profit de l'étrangeté de la chose créée ? Cette interrogation, à laquelle nous ne tenterons pas de répondre, permettra toutefois d'explorer une analogie digératrice tout au long du présent papier.

1 Ingestion

Drink me / Eat me... Lewis Carroll in Alice in Wonderland.

Ingérer est du ressort de l'oralité, c'est-à-dire déléguer à la bouche ce qui touche au désir. Selon la psychanalyse, rêver d'être mangé, ce serait comme rêver d'être désiré². Or créer c'est aussi désirer. Chez Deleuze par exemple, les machines désirantes se comportent comme une fabrique, une industrie.

On dit parfois d'une femme qu' : Elle est belle à croquer
S'agit-il alors d'une dégustation ou d'une dévoration ? Commettre l'ingestion créative, est-ce à la fois irrépressible et répressible ? Ingérer c'est en effet irréversible, et le mangeur engage sa constitution physique. Il s'agit de ne pas s'empoisonner.

1 LOI N° 77-2 DU 3 JANVIER 1977 sur l'architecture. L'Assemblée Nationale et le Sénat ont adopté, Le président de la République promulgue la loi dont la teneur suit : Art 1er.- L'architecture est une expression de la culture. La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. Les autorités habilitées à délivrer le permis de construire ainsi que les autorisations de lotir s'assurent, au cours de l'instruction de la demande, du respect de cet intérêt.

2 A. BAUDUIN (2001), « Variations sur le thème d'être mangé », Revue française de psychanalyse, 65(5), 1521.



Fig. 27 : *Pilule*, MA[A]D, 2018.



Fig. 28 : *Pilule-dent*, Groupe « *L'étranger* », Miguel Gomez, Haining Shi, Diana Yvazyan, MA[A]D, 2018.



Fig. 29 : Cavité en plein, Groupe « Reflect », Camille Berubé, Marta Fazzino & Robin Michel, MA[A]D, 2018

Dans les écoles d'architecture, en projet notamment, on nous parle de temps de maturation, d'imprégnation, voire d'imbibition du contexte, du programme et de la forme. Nous évoquions en introduction la probable nécessité de dissimuler, si ce n'est une chose monstrueuse, des apparences grotesques, grossières, un geste créatif qui serait trop brut et primaire pour demeurer au sein d'une « chose finie ». Tapir le monstre, ou s'imprégner du projet ? la création semble inhérente à une sorte d'incubation volontaire, d'ingestion métaphorique, de succion. J'absorbe pour cacher tout en me laissant contaminer, et, ainsi, montrer mieux plus tard.

2 Ingérence

Nous employons le sens double d'ingérer, qui, d'après le CNRTL, signifie à la fois :

– Emploi trans. dir., PHYSIOL. Introduire par voie buccale (dans le tube digestif).

et,

– Emploi pronom. S'introduire indûment ou indiscretement (dans l'activité d'autrui).

Ainsi, absorber, s'immiscer et même ne pas gérer sont les trois définitions qui nous conviennent, simultanément. Ce que les architectes adeptes de l'Ontologie Orientée Objet³ (notée OOO) de Graham Harman qualifient de défamiliarisation par l'objet, semble jouer les trois rôles en même temps :

_manger, absorber au propre comme au figuré, goûter à des pratiques autres, se bouffer de la géométrie ou avaler des couleuvres, j'en ai soupé ;

_s'immiscer dans mes pensées, squatter, se taper l'incruste sur l'existant, phagocyter le site ;

_impossibilité du faire⁴ due à l'échelle d'un modèle absurde et infécond, ne pas gérer le joint mais masteriser la 3d...

... bref, ce qui apparaît au monde en tant que réalité spéculative à force d'ingérence et de mastication, une naissance nous dit-on. Ainsi la défamiliarisation par ingérence⁵ introduit une esthétique du doute et de l'étrangeté par, selon Jacques Rancière⁶, une redistribution des informations sensibles.

C'est ce que nous avons cherché à pousser à son paroxysme dans l'atelier MA[A]

3 G. HARMAN, L'objet quadruple une métaphysique des choses après Heidegger, Paris, Presses universitaires de France, 2010

4 Expression empruntée à Christophe Gonnet, plasticien et enseignant à l'ENSAL.

5 Michael Fried utilise d'ailleurs le terme d'absorption.

6 J. RANCIÈRE, Le partage du sensible : esthétique et politique, Paris, Fabrique, Diffusion Les Belles Lettres, 2000

Dalt avec les pilules et leur échelle de la miniature⁷, en tant que réductions absorbantes du monde, mondes comprimés, plurivers spéculatifs [Figure 28]. Par extension, l'effet de réduction inhérent à la pratique de la maquette et de la représentation en général pour la conception architecturale induit, bien sûr, cette opération d'ingérence.

3 Digestion ou Gestation ?

Comparer la conception architecturale à une gestation est courant. Ici nous évoquons plus volontiers l'analogie d'une ingestion/digestion en tant que transit viscéral, donc intériorisé. Toutefois il y a bien déploiement de l'objet conçu, celui-ci croît – du moins par les changements successifs d'échelle [Figures 29 & 30] – tout au long d'une maturation.

Les régimes de conception, qu'ils soient carnassier, vertueux, alternatif, participatif, frugal, cannibale, conditionnent la production par cet engagement viscéral et vorace, par commitment absorbant.



Fig. 30 : *Cavité en creux et en coupe*, Groupe « Reflect », Camille Berubé, Marta Fazzino & Robin Michel, MA[A]D, 2018

7 E. BIGOT-DOLL, « Du figment au fragment, Miniature et conception architecturale », dans I. ROUSSEL-GILLET, E. THOIZET (Éd.). Présenté à Colloque international : La miniature, un dispositif artistique et un modèle épistémologique à l'ère du nano, Maison de la recherche - Université d'Artois, Arras : Brill, 2018

A l'annonce de la thématique d' Investi[R], l'auteur de cet essai s'est demandé quel est son rapport personnel à l'engagement. Lucide, il a constaté qu'il ne peut guère se prétendre engagé. Il tente ici de comprendre pourquoi, en connaissant la nécessité de mener des combats, il ne s'engage pas. Manque de temps ? Manque de moyens ? Manque de force ? Manque de convictions ? Les raisons peuvent être nombreuses, mais certaines ne sont que des excuses faciles, que l'auteur tente de dépasser pour expliquer honnêtement son désengagement.

SANS MOI

Les raisons d'un désengagement

Je rentre chez moi, épuisé. Fatigue ou habitude ? Je ne le sais pas. Je ne remarque même plus ce qui m'entoure. Je passe devant sans m'arrêter. Ce monde. Il n'est pas fait pour moi. J'ai longtemps cru que je le changerais, ou alors qu'il me transformerait...

Finalement, personne n'a gagné. Nul n'a brisé l'autre. Je me suis juste détourné du combat, me détachant petit à petit, me sentant de moins en moins concerné... Mais aujourd'hui, je me sens las. C'est pourquoi je m'assoie. Je m'assoie, et je pense...

Pourquoi ai-je abandonné le combat ?

La paresse. Une réponse classique à bien des problèmes. Mais si elle est acceptable quand il s'agit de ne pas faire la vaisselle, ici elle ne me suffit pas. Elle ne sert qu'à masquer une raison plus profonde. Mon introspection repart de plus belle.

Dans un même élan, je balaye l'argument suivant. «Je n'ai pas le temps». Je sais qu'il est faux. Tout le monde le sait. La démonstration ? J'arrive régulièrement à trouver le temps de boire une bière ou manger un burger avec un ami. Je ne peux pas déceimment considérer que j'ai suffisamment de temps pour me pourrir la santé et pas assez pour changer le monde. CQFD, argument rejeté.

En revanche, il me permet de mettre le doigt sur quelque chose de plus profond : Je ne manque pas de temps ; Je n'ai juste pas envie d'en trouver. Et je crois bien savoir pourquoi...

«Panem et circenses». Du pain et des jeux. Le peuple ne demande rien d'autre. Il finira par se désintéresser de tout et ne cherchera plus à s'engager. Une technique que l'on prête souvent aux sénateurs romains. En y réfléchissant suffisamment, je ne me sens pas très éloigné du citoyen romain. Mes jeux sont justes différents... Pourquoi un cirque quand on a une connexion internet ? Sans parler de tous les services, loisirs et confort que la société actuelle peut m'offrir... Ces jeux sont un piège dans lequel je me suis laissé tomber avec plaisir. La question qui suit est simple : vais-je essayer d'en sortir ? Car même s'il est abrutissant, le piège du divertissement est rassurant.

À l'inverse, l'engagement à un côté effrayant. À l'ère de la communication et de la surveillance permanente, si je m'engage, tout le monde va le savoir. Tout au moins, peut facilement le savoir.

Et un engagement peut devenir très gênant dans certaines situations. Même s'il date. Comme un tatouage fait à 20 ans qui sera encore visible trente ans plus tard. Et si certains sont surtout gênants dans les piscines, d'autres le deviennent dans les entretiens d'embauche... Heureusement, pour poursuivre le parallèle, tous les tatouages ne font pas rougir leurs propriétaires. Il suffit de ne pas avoir choisi le dauphin ou le coeur...

Cependant, si un minimum de bon goût suffit ici, il faut plus de réflexion avant de s'engager. Et pour cela, il faut des informations. Pour une fois, l'omniprésente d'internet est une alliée puisqu'elle permet en permanence de tout savoir sur tout. Et c'est là que le bât blesse : il y a trop de données. Ce qui fait qu'une fois que je commence à me renseigner sur un domaine, je vais creuser, encore et encore. Et hésiter, souhaitant à chaque fois être sûr avant de faire quoi que ce soit. Et fatalement, à force de chercher, je finis forcément par trouver... Le détail de trop, celui qui me fâche ou me dégoûte, celui qui me fait abandonner ou qui me pousse à chercher encore plus, dans l'espoir de lui trouver une justification. Le cycle est sans fin et le résultat est simple : je ne bouge pas de mon canapé...

Je n'ai rien trouvé qui m'inspire une confiance sans limite. La presse nous a tellement abreuvés de scandales en tous genres sur la classe politique que je n'arrive pas à croire en eux. Peut-être à tort, mais je n'ai jamais vu en eux que stratégies, techniques de communications et promesses creuses... Certes, le politique n'est pas présent dans toutes les formes d'engagement, mais toutes celles qui pourraient être efficaces s'en rapprochent ou doivent à un moment passer par lui.

Et les autres formes d'engagement alors ? Elles sont souvent aussi efficaces que des câlins dans un match de boxe. Faute de moyens ou d'ambitions, beaucoup de groupes engagés ne font finalement pas grand-chose. Tout du moins, pas assez pour me réveiller et me donner envie de les rejoindre....

Il reste les petits gestes du quotidien, comme couper le robinet quand je me lave les dents, acheter local et prendre le vélo plutôt que la voiture. Mais franchement, me dire engagé pour si peu ne servirait qu'à me donner bonne conscience... Et je ne pense pas la mériter...

Ce qui fait qu'à l'heure actuelle, ma fibre engagée reste dans l'expectative. Dans l'attente d'une cause qui saura me convaincre et que je croirai utile.
Peut être un jour en aurais-je marre d'attendre.
Peut être serais-je même l'initiateur du mouvement.
Et alors je serai engagé. Et le monde changera !

Je me lève et repars.

Partant du constat de la perte de savoir-faire constructifs chez l'architecte et les artisans dans une industrie de la construction toujours plus réglementée, il devient nécessaire de se reconnecter au « faire architectural », de comprendre à nouveau les cycles de la matière et de réhabiliter une pensée sauvage et bricoleuse. Cet article propose de relire la situation de l'architecture à la lumière de celle que peuvent connaître aujourd'hui les métiers paysans vis-à-vis de l'agriculture industrielle, et surtout de s'intéresser aux alternatives qui en émergent : écologie, autonomisation et adaptation au territoire sont les mots d'ordre de ces initiatives empiriques, tâtonnantes et patientes qui dessinent une autre manière d'habiter le monde.



Fig. 31 : Photomontage : Clémence Gazonneau, 2017

L'ARCHITECTURE EST UNE CHOSE TROP SÉRIEUSE POUR QU'ON L'ABANDONNE AUX SEULS TECHNICIENS

Renouer avec la « pensée sauvage »

La loi ELAN en préparation confirme la représentation que j'ai de l'architecte, celle d'une personne aujourd'hui dépossédée de son pouvoir dans l'édification d'œuvres architecturales par les promoteurs, les banques, les technocrates ou encore les grandes entreprises du bâtiment.

Traditionnellement considéré comme le chef d'orchestre des différents corps de métiers, l'architecte est aujourd'hui « concurrencé » par d'autres professions plus spécialisées dans le processus de construction. L'accentuation de la division du travail a fait perdre à l'architecte sa capacité à maîtriser toutes les étapes constructives du bâtiment ; entouré par des bureaux techniques et de contrôle, il doit sans cesse demander conseils et vérification à ceux-ci, au risque de devenir secondaire dans le projet d'architecture.

De la même manière, l'industrialisation de l'architecture et de la construction semble brimer les possibilités créatives (en imposant d'utiliser des techniques usinables), mais surtout retirer tout le savoir-faire qui donne au faire architectural son importance. Sur les chantiers, les artisans sont invités aujourd'hui à respecter les Documents Techniques Unifiés, en dépit du bon sens propre à la pratique régulière d'un métier capable de s'adapter aux aléas. Ces documents offrent toutes les indications relatives à la bonne mise en œuvre d'un produit qui lui aussi est fabriqué de façon industrielle. Isabelle Benjamin et François Aballea nous disent ainsi :

«Les personnes que nous avons interrogées sont quasi-unanimes à faire le constat d'une perte de pouvoir des architectes en ce qui concerne leurs capacités de choix et de négociation : choix des domaines d'intervention, choix des types de maître d'ouvrage, choix des conditions de travail, choix des conditions



Fig. 32 : Photo : Clémence Gazonneau, 2017

de rémunération...»¹

Alors, cela vaut-il encore la peine de nous battre pour conserver les miettes des fonctions passées de notre métier ? Dépenser notre énergie à tenter de recoller les morceaux de toutes les normes et réglementations ?

Notre rôle ne serait-il pas plutôt de chercher à développer d'autres processus constructifs ? De réinventer notre métier à travers la compréhension de la matière ? Que reste-t-il des savoirs empiriques inhérents à nos métiers, qui permettent d'adapter des techniques et des processus constructifs au contexte de chaque projet ? Comment se reconnecter à la connaissance du faire architectural autrement qu'en se détachant des savoirs imposés par l'industrie de la construction ?

Dans ce sens, par la faillite du fonctionnalisme et par la perte de vitesse d'une ingéniosité constructive composant avec peu de moyens, on en revient aujourd'hui à s'interroger sur tous les procédés d'adaptation mis en place dans les environnements où « faire avec sobriété » est de mise.

Et c'est sans doute avec la pensée sauvage dont nous parle Claude Lévi Strauss² qu'il faut renouer, c'est-à-dire une pensée à l'état sauvage, loin de la pensée cultivée. Une pensée bricoleuse, empirique, faite des expériences accumulées par les membres constitutifs de la communauté, opposée à la pensée moderne, à la

1 BENJAMIN Isabelle, ABALLEA François, « évolution de la professionnalité des architectes, diversification des pratiques, actualisation de la qualification », FORS, mai 1990, p.17

2 Lévy-Strauss Claude, La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962, 395 p.



Fig. 33 : Photo et photomontage : Clémence Gazonneau, 2017

science expérimentale, spéculative et théorique.

Posture paysanne

D'après les quelques entretiens effectués dans le cadre d'une recherche sur le territoire rural des Monts du Lyonnais, ainsi que la lecture de divers travaux scientifiques sur les paysans, le milieu agricole semble offrir un bon exemple pour notre métier.

La modernisation des exploitations suite à la Seconde Guerre Mondiale a induit de nombreux changements dans l'organisation du travail des paysans : spécialisation par type de production, place croissante de la gestion, bureaucratisation de l'encadrement des agriculteurs (Brunier, 2016). L'ingénieur agronome Matthieu Calame nous dit ainsi :

«L'agriculture devient une activité secondaire dans la mesure où elle s'appuie sur un haut niveau de consommation de facteurs de production exogènes. Elle constitue dès lors un débouché essentiel pour les secteurs de l'industrie situés en amont : la chimie (engrais et pesticides), la mécanique et, désormais, la génétique (pour les semences, les plants et les animaux).»³

Des agents commerciaux, salariés des industries combinent démonstrations techniques et démarchages. Les industries agro-alimentaires connaissent un



Fig. 34 : Photo et photomontage : Clémence Gazonneau, 2017

3
57.

Calame Matthieu. « L'agroécologie envoie paître l'industrie », Revue Projet, vol. 332, n°1, 2013, pp. 50-

ment des paysans, la dépendance à la technique, la dépossession du travail et des outils de production ainsi qu'une concurrence accrue etc.

Face à tous ces constats, certains paysans ont développé des alternatives à ce système mettant en péril leur pérennité. Ces expérimentations apparaissent comme une forme de double résistance au système agro-industriel : elles apportent des réponses plus écologiques aux pratiques dominantes et s'inscrivent dans un mouvement de ré-autonomisation économique et sociale du métier. C'est pourquoi toutes ces initiatives paysannes ont un écho particulier avec la pratique de l'architecture qui s'est laissé petit à petit verrouiller par tout un environnement normatif et administratif qui engendre une perte des savoirs et savoir-faire.

L'exemple de la sélection de semences libres

Suite à une réglementation semencière drastique, dépossédant les agriculteurs de la possibilité de ressemer leur propre récolte, le Réseau Semences Paysannes (RSP) s'est créé en 2003. Il revendique « le droit pour les agriculteurs de cultiver et d'échanger des semences de variétés non inscrites au Catalogue officiel des Obtentions Végétales »⁴. Des variétés reléguées depuis les années 1950 par le marché et la réglementation sont ainsi réutilisées pour répondre aux besoins



Fig. 35 : *Photomontage* : Clémence Gazonneau, 2017

4 DEMEULENAERE Elise et BONNEUIL Christophe, « Des Semences en partage », *Techniques & Culture*, n°57, 2011, pp. 202-221.

spécifiques des territoires. Ce positionnement permet donc une adaptation de la technique aux conditions de reproduction mais est aussi la possibilité de « reconquérir une autonomie » par la possibilité de s'approvisionner hors du marché.

Dans les Monts du Lyonnais, nous avons rencontré un paysan, éleveur de vaches laitières qui a, depuis plusieurs années maintenant, adapté sa réflexion et sa façon de travailler pour réduire l'impact de sa pratique sur l'environnement et reconquérir une part d'autonomie. Son témoignage est riche car on retrouve dans la description de sa pratique tout le travail d'observation de Michèle Salmona, sociologue dont nous aborderons le travail dans la suite de cet article. Ayant d'abord arrêté l'utilisation de produits chimiques, il travaille aujourd'hui avec un groupe d'agriculteurs à la sélection de semences de maïs à partir de variétés anciennes pour nourrir ses bêtes.

Alors que dans le livre d'Henri Mendras, *La fin des paysans*⁵, le sociologue décrivait la méfiance puis l'acceptation du maïs hybride, entraînant la disparition de la « société paysanne » on observe aujourd'hui le parti pris de retravailler avec les semences anciennes. Chronophage mais moins coûteux, ce choix illustre, dans les territoires ruraux contemporains, les relations d'entraide mobilisant des travailleurs issus d'horizons différents mais liés par une pratique de l'agriculture biologique, raisonnée, biodynamique, etc.

Le collectif sur le « maïs population », dont nous parle l'éleveur rencontré, s'est créé avec l'ADDEAR (Association Départementale de Développement de l'Emploi Agricole et Rural) de la Loire depuis 2008. La fierté de cette reconquête d'une part de liberté est perceptible chez cet agriculteur engagé à la Confédération Paysanne (syndicat paysan minoritaire). Pour lui, c'est une part d'autonomie qu'il retrouve, et ce collectivement. Avec le réseau des ADDEAR, ils travaillent aujourd'hui avec d'autres groupements d'agriculteurs biologiques qui font également du maïs population dans le Centre, dans le Périgord, et même jusqu'au Brésil. Celui-ci nous dit même :

«On est devenu des vrais professionnels de la semence de maïs. Maintenant on a monté un groupe maïs pop national, ça marche quoi !».

L'importance du processus de compréhension et la finesse de la connaissance du vivant auxquels fait référence Michèle Salmona est aussi perceptible dans la finesse du descriptif des étapes de sélection des semences :

«La première année, on le sélectionne en fonction de sa hauteur, de la taille de la poupée, du nombre de grains par poupée enfin il y a tout un tas de critères, on prend une moyenne, pas les meilleurs, pas les pires mais la moyenne. Si on prend les meilleurs, l'année d'après il s'adapte à un climat. L'année N ça va être un climat favorable ben si t'as sélectionné que les favorables, il va pas s'adapter

quand t'as un climat défavorable. Enfin il y a plein de choses. C'est super intéressant ! Toutes les poupées sont récoltées manuellement puis triées à la main. Elles nécessitent une grande patience tout au long du processus de croissance de la plante. Toute la sélection des semences se base donc sur ce travail manuel ainsi que sur l'observation fine de l'acclimatation du plant (hauteur et risque de verse par rapport au vent, hauteur et quantité des poupées, etc). Les coupes sont donc sélectionnées par un passage dans les rangs pour garder les plus précoces.»

Pour permettre de bons résultats, il faut s'isoler des « autres hybrides » et donc avoir une certaine rigueur scientifique dans l'organisation des parcelles : L'engouement sur les Monts du Lyonnais leur a permis de trouver une parcelle isolée chez l'un des paysans du groupe. Le travail va donc se faire chez lui :

«On va faire de la sélection, aller castrer, ramasser le maïs, on le trie, on l'égraine et c'est pour la collectivité. On passe du temps dedans. C'est pour ça qu'on y fait à plusieurs. Tout seul c'est moins marrant !»

La quête, c'est le gain de l'autonomie individuelle, vers laquelle l'agriculteur nous répète tendre le plus possible. Aujourd'hui, il parvient presque à ressemer ses propres semences pourtant, cela fait déjà dix ans qu'il est investi dans ce processus. La temporalité du vivant, et la possibilité de travailler à nouveau de pair avec lui renvoient donc à des échelles temporelles qui n'ont rien à voir avec celles d'aujourd'hui. Cette temporalité nécessite une certaine flexibilité face aux aléas du temps mais qui est permise par l'expérimentation collective. Ainsi, l'importance de ce travail commun, au-delà des apports sociaux créés, illustre le gain d'énergie et de temps apporté.

Recréer un lien avec le vivant : Michèle Salmona, le Kairos et la Mètis

L'industrialisation de différents métiers et notamment de l'agriculture ou de l'architecture a favorisé des pratiques axées sur la rationalité au détriment de l'intuition et l'émotion pourtant « si présentes dans le travail de la matière, la nature et le vivant en général »⁶. Elle fait donc « perdre sens à la pensée de l'ac-



Fig. 36 : Photos : Clémence Gazonneau, 2017

6 Salmona, Michèle. « Une pensée de l'action avec la nature et le vivant : la Mètis et Jean-Pierre Vernant », *Agir en clinique du travail*. ERES, 2010, pp. 185-202.

tion » (Salmona, 2010) ce qui rend les agriculteurs d'autant plus dépendants de la technique en cas de risques ou d'aléas.

La conscience du faire, Michèle Salmona l'a étudiée durant toute sa vie auprès de paysans (éleveurs, maraîchers). Cette sociologue considère que ces femmes et hommes qui travaillent directement avec la nature parviennent à développer une intelligence rusée proche de la notion grecque de mêtis. Cette science empirique, liée à l'intelligence pratique, ne peut être complètement maîtrisée par la pensée scientifique. Toutes les pratiques et actions, en lien avec l'animal, les éléments, la nature et plus généralement le vivant, induisent une maîtrise expérimentielle de l'action du quotidien.

En effet, le vivant induit à l'action des aléas qui ne peuvent pas toujours être maîtrisés et qui nécessitent de composer sans pouvoir distinguer la raison de l'action. Joëlle Zask nous dit ainsi :

«Le paysan s'adapte à l'ordre des saisons, au climat, aux sols et aux récoltes, comme le voilier se plie au souffle du vent.»⁷

La réalité des actions concrètes sont la solidité du Monde, elles permettent de réacquérir une conscience du faire. Réintégrer du « bon sens » passe pour ces paysans par la réappropriation de savoirs passés mais aussi par des changements de pratique. Dans l'agriculture raisonnée (la plus proche du modèle productiviste), on arrête de retourner la terre pour préserver la vie du sol. Pour d'autres, comme les paysans faisant partie du «MSV» (Maraichage Sol Vivant), on laisse le sol faire par lui-même. On se ré-intéresse alors au travail de la matière et du vivant et on entretient un rapport physique avec elle, il semble qu'on la redécouvre mieux. On renoue avec la gestuelle. On se replace dans son milieu. C'est donc en se ré-intéressant au cycle de la matière qu'on parvient à retrouver un rapport aux choses.

Pour cela, ces paysans s'arment d'une patience liée au caractère aléatoire de la nature, de l'espace et du temps et acceptent que les recherches ne trouvent pas de réponses immédiates, comme nous le laisse entendre la réussite de la science raisonnée. La répétition et le tâtonnement se mêlent au caractère collectif de l'élaboration de systèmes permettant d'être plus «autonomes et économes».

L'exemple du groupe insecte dans la lutte biologique

Lors de nos entretiens sur les Monts du Lyonnais, nous avons aussi rencontré un maraîcher à Chaussan. Membre du Groupement Agricole d'Exploitation en Commun (GAEC) des Haies Vives, il nous a expliqué la façon dont il agissait pour être plus autonome tout en préservant au maximum l'environnement. Déjà, c'est par la façon de gérer l'espace de façon « lâche » qu'il laisse s'exprimer les haies et les plantes sauvages :

7 ZASK Joëlle, La démocratie aux champs, Du jardin d'Eden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques, Paris, La Découverte, « Les empêchés de tourner en rond » 2016, 250 p.

ça créé comme une entité, une entité écologique qui peut fonctionner.

Aussi, c'est par son investissement dans le Bureau Technique des Maraîchers (BTM) de la chambre d'agriculture qu'il parvient à aider les autres paysans dans une autonomisation face au système et à l'industrie chimique. Il a fait le choix de développer le travail sur les insectes dans la lutte biologique c'est-à-dire de faire intervenir des espèces spécifiques (les auxiliaires) en cas de maladies sur les plantes et les légumes. Celui-ci nous donne un exemple bien concret :

«On veut essayer de voir en interne - quand on est sur une impasse technique de ravageurs - des possibilités de transfert ou de production d'auxiliaires. L'idée c'est qu'on repère déjà dans la nature des plantes susceptibles d'accueillir des ravageurs et des auxiliaires et de faire des battages. Par exemple tu prends des orties, tu regardes s'il y a des pucerons, s'il y en a tu bats tes orties dans un seau et tu regardes qui est ici. Et c'est là que je me suis rendu compte qu'il y avait un auxiliaire qui nous est allégrement vendu et vanté qui s'appelle l'orus qui est une micro micro punaise et qui est un peu un insecte polyvalent quoi, c'est un peu le couteau suisse de l'agriculture. Donc l'idée c'est de se dire, tiens on a une ressource, on a éventuellement un problème, on va voir si on peut pas l'utiliser.»

D'après lui, cela pourrait se faire naturellement mais cela nécessiterait que l'espace agricole soit émaillé par des espaces plus naturels et sauvages. Sa sensibilité pour ce qu'il appelle les « petites bêtes » s'est révélée à force de rencontres inopportunes quand il travaillait les légumes. Aujourd'hui, il souhaite que les expériences se partagent collectivement et organise des bourses aux échanges d'auxiliaires ainsi que du conseil auprès des maraîchers ou des arboriculteurs :

«Par exemple, tu vois hier, on a vu un arboriculteur qui plante du hors sol, en framboises et petits fruits. En étant en hors sol, il crée les conditions de l'émergence de ravageurs. Les choses faisant leur chemin, il est venu une fois, il a vu qu'on aspirait des orus pour lâcher sur les aubergines... Donc là on fait un essai sur quatre serres de lâchés d'orus.»

L'adaptation aux types de plantes est essentielle tout comme celle aux différents profils qui sollicitent les connaissances du Bureau Technique des Maraîchers :

Tu vois dans son cas de figure à lui, je lui dis pas de mettre des touffes d'orties au milieu des framboises, je lui dis simplement « Ben, en pignon de tes serres, quand tu ouvres, ben met tes orties, il y aura plus de chance qu'il y ait un transfert qu'avec ta haie de thuyas, que t'a toujours tondu et que tes orties elles sont à 300m ». Les auxiliaires ils sont pas fous ils vont se reproduire dans des milieux favorables.»

Son travail se fait également sur les plantes en elles-mêmes, toujours dans l'idée de réinvestir des savoirs perdus pour être plus autonome dans sa pratique. On remarque bien dans ses propos toute l'importance du tâtonnement pour trouver des réponses adaptées à des problématiques liées au vivant :

«C'est tellement intéressant que là ici on fait aussi avec le BTM une petite expérimentation au niveau du persil parce qu'on a une petite dégénérescence au

printemps, on n'arrive plus à produire de persil. Et ça, ça se produit aussi avec l'épinard et d'autres légumes et on voit pas bien de raisons particulières. On a essayé de créer des conditions différentes (labour), on a semé des variétés différentes dont une variété jardinière que j'avais récupérée chez un jardinier. Il m'en a amené et au bout de quatre ans je les utilisais toujours pas et on a décidé avec le bureau technique de faire une expérimentation, de voir si nos hypothèses étaient valides. Et il semble que les variétés qu'on nous vend se comporte comme des variétés de milieu tempéré voir tropical... Enfin pas tropical mais comme vers Avignon sauf qu'ici, t'as des nuits fraîches à 12 degrés et ça peut monter à 30. Si en plus tu mets de la pluie, ben on voit bien des dépérissements et on arrive pas à savoir ce que c'est réellement et c'est assez nouveau. Donc on en a déduit que les variétés étaient pas assez rustiques. Donc on essayé de les aider en terme de climat, on met des bâchages mais le problème c'est que cette variété on n'a pas le droit de la ressemer, elle est pas cataloguée.»

Le verrouillage normatif s'illustre encore par ce témoignage dans lequel on peut voir que la variété d'achat dégénère face à l'environnement dans lequel elle grandit. Cela illustre donc la nécessité du travail de réadaptation des espèces liées au territoire.

Un autre maraîcher témoigne de la récupération commerciale de la terminologie liée à l'agriculture paysanne et notamment du terme de variété qui est dépossédé de son sens. (On peut ici noter que cette remarque fait écho au domaine architectural et à toute la récupération de l'industrie de la construction sur la notion de durabilité). C'est pourquoi le terme variété a été abandonné au profit du terme population. Une population, c'est par exemple plusieurs maïs qui sont travaillés ensemble mais qui ne sont pas hybridés. Un maïs hybride c'est deux lignées pures qui sont croisées et qu'on ne peut ressemer qu'une seule fois et qui dégénère rapidement. Ces semences nécessitent donc d'être rachetées chaque année à un semencier ce qui génère des frais conséquents. Ce maraîcher nous dit :

«A force de désinfecter, de machiner, t'as des problèmes de sols. Tout le monde prend les variétés au même endroit [...] C'est la folie. Donc problèmes de sols, donc la solution c'est de s'extraire du sol.»

La réorganisation de l'activité agricole trouve son caractère collectif dans la capacité de pouvoir agir ensemble pour « s'entendre » dans l'élaboration de pratiques « hors cadre », mais qui ne fonctionnent pas pour autant en autarcie vis-à-vis des institutions :

«Là on est en train de faire des essais pour montrer qu'il se passe quelque chose au niveau de nos variétés et on va essayer d'aller voir au CRBA (Centre de Ressources de Botanique Appliquée) s'ils ont pas justement des variétés homologuées, anciennes, qu'on pourrait essayer d'acclimater. Ils font de la conservation de graines locales, et ça c'est chouette parce que personne ne le faisait.»
Lorsque ces groupes se constituent, ils ne se marginalisent pas des savoirs



Fig. 37 : Photo : Clémence Gazonneau, 2017

scientifiques et techniques, ils sont en relation plus ou moins directe avec eux. Ils s'autonomisent essentiellement vis-à-vis des doctrines et les connaissances restent largement maîtrisées par les paysans. Ils luttent contre l'idée même du principe de délégation de l'innovation aux seuls chercheurs.

Habiter le monde ?

L'esprit procédural, les normes et les contraintes, font que notre rapport à la matière et au monde est de moins en moins tangible. Est-ce en ré-explorant la création même de la matière que l'on pourrait créer un vrai rapport sensé et intelligible avec elle ? Comme le paysan qui en revient à fabriquer sa farine pour faire son pain, le maçon pourrait fabriquer sa paille ou son chanvre pour bâtir.



Fig. 38 : Photos : Clémence Gazonneau, 2017

Le cycle de la matière serait alors complet.

La notion de cycle, de cercle, que cela sous-tend peut se rapprocher de la notion de lignes développée par Tim Ingold dans *Une brève histoire des lignes*⁸. Revenir dans le processus de création de la matière c'est revenir à des « itinérances », à des tâtonnements, à un rapport aléatoire aux choses, nous permettant de relier les choses entre elles. Relier c'est permettre de conserver une histoire, nécessaire à toute construction sociétale et c'est aussi parvenir à rester connecté avec l'environnement. C'est être mouvement, perception et dextérité. Dominique Viannay, paysan de Chaussan, se livre par rapport à sa réception de l'architecture et du rôle de l'architecte :

«Tu vois quand tu m'as dit architecture, je me disais « Ben, pourquoi ? » et après je me suis dit « En fait, l'architecture, c'est pas que les baraques, c'est une logique. » Je dis le sauvage, mais déjà rien que les arbres. En réfléchissant voilà... on va encenser les bâtisseurs de cathédrales mais on va rien dire et ne jamais féliciter un paysan qui sauvegarde un beau chêne et cette espèce de représentation sociale, elle crée une émulation. Et si les architectes s'y mettent sur des aménagements d'espaces différents, euh, le monde agricole, il a tellement besoin de reconnaissances qu'au bout d'un moment, il va s'y mettre. Moi je pense.»

Ce sont toutes ces questions que des groupes d'architectes, d'ingénieurs, de paysans ou bien d'artisans tentent de re-développer à travers des réseaux de matériaux en circuit-court et grâce à des chantiers-test qui sont menés dans des conditions réelles, cherchant au mieux à s'adapter aux particularités des bâtis.

Aujourd'hui, on peut considérer que ce n'est qu'en accordant notre manière de penser et de faire qu'on sera à même d'habiter le monde et de le respecter. Ce que ne dément pas ce même Dominique :

«Je cite toujours ma belle-mère. Quand elle arrive dans un endroit où il n'y a plus d'herbe elle voit que les rangs de culture. Quand elle vient ici et qu'elle voit les herbes, elle respire. Elle me félicite, elle me dit : « C'est vachement joli votre truc ! ».»

Cet article composé de deux courts textes expose le concept que ses deux auteurs nomment «One of One». Ceux-ci nous appellent à faire sans attendre. Sans attendre de trouver un sens à ce que l'on fait, sans attendre qu'autrui ait fait, sans attendre d'être plus qu'un. C'est en faisant que l'on se rattache à notre propre essence, en faisant sans se préoccuper de ce qui se produit autour, même en tentant de s'en émanciper, que l'on révèle notre unicité. Selon eux il ne faut rien attendre du système vide de sens dont on fait partie, créer par soi, sortir de nos places de consommateurs-subissants. Le premier texte est à la fois très critique, presque noir, et plein d'optimisme, d'envie ; le deuxième est plus descriptif, et livre une lecture de l'histoire de l'art comme celle d'une unicité livrée sous plusieurs formes plutôt que comme celle de ruptures successives.

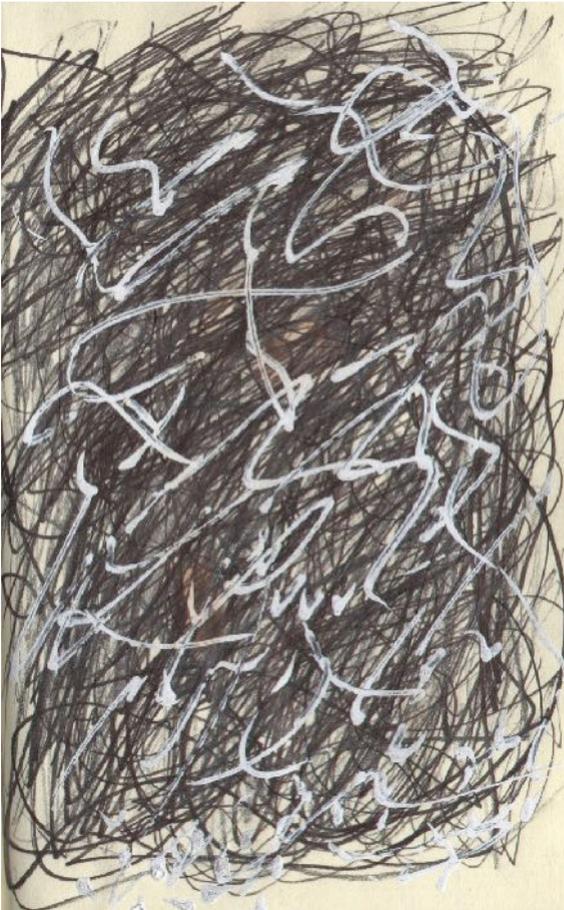


Fig. 39 : Illustration : Amaury Hotier et Antoine Gros, 2018

ÉLOGE DU ONE OF ONE

Omniprésente tyrannie de la captation d'attention, ubiquité du spectacle, l'homme moderne est à chaque instant subjugué par une myriade de signaux protéiformes qui parasitent son espace mental. Ses outils sont de plus en plus complexes, mais sa capacité concrète d'action sur le monde se réduit plus vite qu'une peau de chagrin entre les mains d'un héroïnomane privé de son vice. L'homme moderne est devenu un singe savant, réduit au rôle de jouet actionnant une pléiade de gadgets qui l'enferment dans des schémas mentaux prédéterminés par des experts en marketing. Tétanisé, il se plie au dogme de la passivité, il se transforme en simple réceptacle à signaux visant à formater son inconscient. Sa créativité est châtrée, son temps créatif réduit à néant par une multitude de comportements compulsifs symptomatiques d'une boulimie informationnelle.

Il y a plus d'un siècle, Duchamp désacralisait l'art avec son ready made, nous montrant qu'il réside une potentialité artistique dans le moindre objet que nous avons sous la main. Un demi-siècle plus tard Warhol détournait habilement et avec des moyens très simple des objets du quotidien pour devenir le pape du Pop Art. A la même époque, Debord mettait à nu les ressorts et artifices de la société spectaculaire. Qu'attendons-nous ?

A l'heure où se joue une guerre impitoyable pour l'occupation de nos univers mentaux, l'ennemi cherchant à nous réduire à de purs spectateurs consommateurs, le moindre gribouillis sur un bout de papier est un acte révolutionnaire ! C'est l'incarnation de notre revendication émancipatrice face à la dictature du spectacle. Utilisons tout ce qui nous passe sous la main : flyers obsolète, tickets de caisses, restes d'emballages quelconques, utilisons tous les déchets et autres rebuts que le marché n'arrive pas à re-digérer pour vendre, le message n'en sera que plus fort !

Au diable les fils d'actualités, moi je veux gribouiller, déchirer, coller, plier, trouer, tâcher. Le monde qui m'entoure n'est qu'un un ready made attendant que j'appose fougueusement mon sceau, que je le transforme par mon humanité. Là réside l'essence du «One of One». Il suffit que je canalise attention, énergie et action dans un objet pour le transformer en une pièce unique, infiniment plus qualitative que n'importe quel objet fabriqué et vendu par un autre, qu'il soit de facture chinoise bas de gamme ou considéré comme luxueux.

Ainsi, au lieu de laisser un autre, probable pantin du marché, me corrompre et coloniser mon esprit, je deviens un alchimiste transmutant mon âme, en détournant glorieusement et avec espièglerie des objets quelconques en utilisant des méthodes d'une banalité sans nom. Le monde est notre théâtre magique, et il n'appartient qu'à nous d'agir en magicien. Le point clé est de ne pas capituler face aux bonimenteurs dont le seul objectif est de faire disparaître nos capacités d'attention et d'action par des tours de passe-passe malveillants.

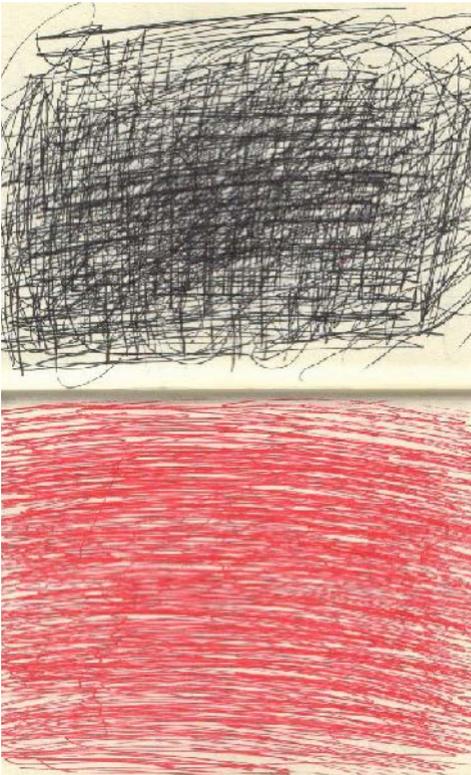
Claude



Fig. 40 : Illustration : Amaury Hotier et Antoine Gros, 2018

Le «One of One» est l'artisanat pratique de l'esprit qui, encensé par les pertes de sens, enseme en lame de fond la fascination par les choses simples re-synthétisées. Dressé sur les montagnes des consommables il est le produit des dé-sillusionnés de la consommation. Un produit purement artificiel, induit fissa par l'abstraction de la nature dont il faisait partie.

Le concept de «One of One» revient à l'unicité de l'homme parmi son universalité. C'est en chrétien que Saint Augustin trouvait dans le Grand Miracle qu'est l'humain, un «Three of Three» soit l'être multiforme parcouru par sa Mémoire, sa Volonté et son Action maintenant unis en un véhicule. Le 1/1 est un reflet de l'humilité. Du monde qui l'encerclle il produit l'unready-made de son caractère. Il n'y a plus de recherche de sens à priori ou posteriori, la production est. Elle capte ce qui encerclle l'homme et se déploie dans son jaillissement. Janissaire de l'illusion créatrice, les Muses possédées sont l'idées de vestales pleureuse, assemblées au chevet des anciens arts pieux, militantistes ou autoritaires. La Vénus de Milo aurait mit l'eau à la bouche de nombreux profanes, souche dégénérée en économie et idéaux.



Rupture dirent les historiens, lame de fond de la fascination des choses simples qui se concrétisent en collage, musiques harmonieuses de cavalcades, calvados, cercles concentriques, danses traditionnelles, effervescences architecturales.

Dans son effervescence particulière à chacun et à chaque moment, toutes ces théories sont les restes apocryphes d'un assemblage de mots hallucinés retournant chacune à l'état de 1/1, un pour un faute d'un pour tous. Et pourtant, tous se rassemblent dans des collectifs anonymes ou des communautés fratricides.

Le système évanescent de la main cisèle les matériaux passants.

Le modèle prie, se replie, relie, un parmi les spiritueux de l'esprit, cisaille l'épiphanie.

Fig. 41 : Illustration Amaury Hotier et Antoine Gros, 2018 Henry



Fig. 42 : *Illustration Amaury Hotier et Antoine Gros, 2018*

Comment s'engager en architecte ? Pour répondre à cette question, l'auteur nous propose ici d'aller voir du côté d'autres arts, dans un article en trois temps : il pose d'abord le concept de « bricologie », emprunté à l'historienne de l'art Estelle Zhong, puis s'en empare afin d'étudier trois œuvres issues de matières différentes (respectivement le rap, la littérature SF, et l'essai politique), et d'en extraire les « formes implicites », pour enfin transposer celles-ci à l'architecture. Cet article laisse entrevoir au lecteur l'infinie diversité des manières de s'engager, tout en démontrant, encore une fois, que l'architecte est l'homme de l'action, sa matière propre étant visqueuse, polymorphe, s'adaptant insatiablement aux contraintes qu'on lui impose.

S'engager par la pratique

Engagements
décalés
pour
une
lecture
bricologique
de
l'architecture



Fig. 43 : Illustration : Félix Lacoïn, 2018

S'ENGAGER PAR LA PRATIQUE

Engagements décalés pour une lecture
bricologique de l'architecture

Comment peut-on s'engager par sa pratique architecturale ? Comment, à travers ce que l'on aime faire (viscéralement) ou simplement ce que l'on sait faire (ou presque), peut-on essaimer¹ et donner une dimension engagée à sa pratique quotidienne ? Pour ce travail, plusieurs hypothèses sont posées a priori : tout d'abord qu'il existe un « mal-être » tendanciel chez les étudiants en architecture par rapport à la profession héritée (le domaine d'études « Alternatives » ne fait-il pas le plein chaque année ?) ; ensuite, que l'engagement entendu dans cet article est celui d'une opposition aux systèmes inhibiteurs ou destructeurs – en clair, celui qui, armé d'imaginaires, tantôt vieillissants et fondateurs (la lutte, le Grand Soir...), tantôt plus jeunes et froidement conscients (l'urgence écologique, l'horizontalité, le libre-accès...), se glisse dans les questionnements de ceux qui ne sont avant tout pas (plus ?) d'accord. Cet engagement n'est pas exclusif, bien d'autres existent, mais il me paraît être le plus approprié pour dessiner une pratique nouvelle, car il porte en lui un refus structurel.

1 L'essaimage est un phénomène observé en apiculture, quand une partie des abeilles quitte la ruche avec une reine (l'essaim) pour former une nouvelle colonie, « Essaimage », Wikipédia [en ligne], 23 février 2018, URL : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Essaimage&oldid=145769441>

Notions de formes, matières et « bricolage »

Pour aborder ces questionnements obsédants, un déficit d'outil apparaît immédiatement : comment mettre en relief le « potentiel de diffusion » de la discipline architecture en même temps que la matérialisation (le « comment ») de celle-ci ? Pour cela, je m'appuierai sur le travail de l'historienne de l'art Estelle Zhong au sujet de l'art participatif, à partir de la pensée du philosophe Gilbert Simondon². Celui-ci remet en cause le schème hylémorphique³ selon lequel, pour qu'une chose (de la brique... à l'individu) existe, il faut qu'une forme s'impose à une matière (exemple d'une brique d'argile et d'un moule). Il explique que la matière n'est pas passive, et qu'elle possède des caractéristiques qui pré-existent à sa forme, qui ne lui est alors plus directement « supérieure » : on peut mouler une brique d'argile, mais ce n'est pas possible en remplaçant l'argile par de l'eau. On parle alors des « formes implicites » de la matière, singularités de celle-ci par rapport à leur emploi technique et à leur qualités (impermeabilité, résistance...). Une barre de fer n'est pas un tasseau de bois d'if, qui n'est lui-même pas un tasseau de bois de chêne. Cependant, cette tautologie ne doit pas laisser croire que je prône ici une dogmatique « vérité du matériau » comme cela peut être entendu parfois en architecture. Le travail de l'artisan consiste dans un premier temps à identifier les formes implicites de la matière à disposition, puis à décider de travailler dans son sens ou contre celui-ci afin d'aboutir à une œuvre, porteuse d'une forme (alors qualifiée d'explicite).

Cette introduction à la notion des formes implicites permet de comprendre dans un premier temps le travail d'Estelle Zhong⁴, qui s'extrait de la matière physique (l'argile, le métal...) pour étudier des œuvres du champ de l'art participatif. Selon elle, l'artiste se saisit de différentes « matières » : hier la peinture à l'huile, le bronze etc... et aujourd'hui (du moins dans le champ de l'art participatif contemporain) la cuisine⁵, la conversation⁶ ou bien encore le bricolage⁷. Son travail est ensuite d'identifier les formes implicites de ces matières, par analogie avec le travail d'un artisan (un charpentier par exemple) : il s'agit de ce qu'elle nomme la « bricologie » de l'art participatif. L'artiste engagé tend vers l'artisan, et se saisit de l'infinité des matières qui se présentent à lui pour les travailler ensuite comme bon lui semble, dans leur sens ou contre celui-ci. Estelle

2 Gilbert SIMONDON, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, J.Millon, Collection Krisis, 11/2005, 571p.

3 Yveline MONTIGLIO, « Nicolas Bourriaud, Esthétique relationnelle (2001) et Postproduction (2003) », *Communication*, n°24, 2005, p.243-p.46.

4 Estelle ZHONG, « Des formes cachées dans la matière. La bricologie de l'art participatif à la lumière de la pensée de Gilbert Simondon », *Techniques & Culture*, 24/03/2016, p.96.

5 Michael RAKOWITZ, « Enemy Kitchen », *Cooking Workshop*, New York City, 2003.

6 Artiste Groupe WochenKlausur, « Intervention to Aid-Drugs addicted women », Zurich, 1994.

7 Lone Twin, « The Boat Project », yacht named Collective Spirit, Chichester Harbour, 02/2011 à 07/2011.

Zhong identifie ainsi 3 formes implicites contenues dans les matières cuisine, bricolage et discussion, de ses études de cas : la ré-appropriation créatrice, la coopération et la fabrication d'habitudes. Ces trois formes amenées par le travail des matières servent l'œuvre et les fins de l'artiste, qu'elles soient pensées à l'avance ou non.

Ce travail consiste à poursuivre ce processus de relecture imaginé par Estelle Zhong, en effectuant un pas de côté supplémentaire : celui d'utiliser ces notions de matières et de formes implicites pour analyser les potentialités d'essaimage et d'engagement offertes par l'architecture en tant que matière, tout en déterminant le « comment » par la mise en avant de (certaines de) ses formes implicites. Il est important de comprendre qu'une forme implicite n'est pas simplement une caractéristique intrinsèque à une matière, mais dépend en partie de la finalité du bricoleur, à l'instar du charpentier qui travaillera dans le sens des veines du bois pour obtenir une découpe plus aisée, ou de l'artiste qui utilise la cuisine, la conversation ou le bricolage et leurs 3 formes implicites pour arriver aux effets désirés par celui-ci (qu'ils soient précisément connus à l'avance ou non).

Lecture comparée d'engagements divers

Cette introduction, qui emprunte à la philosophie et à l'histoire de l'art, est à mon sens nécessaire pour revenir à l'architecture : ainsi, ma méthode consiste tout d'abord en l'analyse des formes implicites contenues dans plusieurs matières différentes, reliées par l'idéologie de leur « bricolage », bien sûr engagé. Avant de revenir par la suite à l'architecture, pour faire émerger ses propres formes implicites dans une perspective d'ouverture des possibles à qui cherche le « comment », après avoir trouvé le « vers quoi ». Le corpus de matières choisies se compose dans un premier temps de l'œuvre du musicien et rappeur Lucio Bukowski ; puis dans un second temps du travail de l'écrivain Alain Damasio, en particulier *La Zone du Dehors*⁸ et *Aucun souvenir assez solide*⁹ ; et enfin d'un livre de Paul Ariès intitulé *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*¹⁰. Ces trois hommes baignent dans un terreau idéologique assez comparable (à un niveau de détail raisonnable) : antiproductivisme, écologie frugale et remise en question des systèmes politiques et institutions en place. Cette proximité des engagements permet de mieux comparer l'utilisation des formes implicites de leurs matières propres.

8 Alain DAMASIO, *La Zone du dehors*, Paris, Cylibris, Collection SF, 1999, 494p.

9 Alain DAMASIO et Systar, *Aucun souvenir assez solide*, Clamart : La Volte, Collection SC. FICTION, 2012, 250p.

10 Paul ARIÈS, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, La Découverte, Collection POCHE SCIENCES, 2011, 238p.

En se penchant dans un premier temps sur l'œuvre du rappeur Lucio Bukowski, et en envisageant ainsi le rap comme une matière, on peut tenter d'en faire émerger les formes implicites. Le rap, un des « 5 piliers » de la culture hip-hop, naît dans les années 70 aux Etats-Unis et devient populaire en France durant la fin des années 90 notamment (« l'âge d'or »). Il connaît depuis une petite dizaine d'années désormais un renouveau créatif dans son périmètre francophone (et pas seulement français !), ou du moins une division : un rap de « majors » massivement consommé prend la suite (en terme de notoriété) des années 90, tandis qu'un rap plus marginal émerge, en rupture assumée (mais généralement respectueuse) avec les « fondateurs ». La dialectique entre la forme et le fond, son refus et ses contournements sont l'essence éminemment complexe du rap : cependant, on peut dire que ce rap plus marginal met l'accent sur l'expérimentation, l'écriture et la qualité instrumentale plutôt que sur l'esthétique clipsque et l'exercice de style dans les formes, et sur l'indépendance et l'introspection au niveau du fond plutôt que sur les thèmes « classiques » (rue/argent/succès/violence). Tout cela pour dire que le rap de Lucio Bukowski, en tant que figure de ce renouveau du rap devenu art (dans le sens pragmatique où sa commercialisation n'est ni une priorité ni une condition à sa production), contient en lui-même la matière de l'expression souterraine : le rap est une musique générationnelle¹¹ (38% des 18-34 ans en écoutent, contre 18% tous âges confondus), et à l'intérieur de cela, le rap de Lucio Bukowski se pose comme celui d'une contre-culture. A partir du moment où l'on écoute un de ses morceaux, c'est généralement que l'on a suivi des chemins particuliers pour y parvenir : on se sent appartenir à cette caste mal-aimée qu'est le public du rap (Eric Zemmour n'a-t-il pas dit que le rap est une sous-culture d'analphabètes ?), et a fortiori à la part alternative de celui-ci par opposition au rap « commercial ». Lorsque l'on rentre dans l'œuvre même de Lucio Bukowski, on comprend que celui-ci utilise cette forme implicite pour créer ce sentiment d'appartenance (Mort à l'industrie, longue vie à la scène indélébile¹²) et ainsi exprimer l'idéologie qui est la sienne. C'est là que son rap contient une deuxième forme implicite : par l'abondance de références littéraires et poétiques (le « name-dropping », jusque dans son pseudonyme en référence à l'écrivain américain Charles Bukowski) ; combien d'œuvres ou d'auteurs dans ces quelques lignes ? « Depuis demain je laisse leur part aux heures / Mélange en souriant Nikka et Karlheinz Stockhausen / Reprends mon souffle sur ta poitrine / Quelque chose comme Wish you were here tournant sur la platine / Je suis en vie, dans toutes ses acceptions / Y a-t-il des trous de serrure dans les portes de la perception ? »¹³ Mais aussi par la mise en avant dans les thèmes développés de l'importance de l'écriture cathartique et de

11 « 18,5 % des Français aiment le rap » [en ligne], consulté le 28 février 2018, <https://www.20minutes.fr/culture/1618275-20150529-exclusif-185-francais-aiment-rap>.

12 Lucio BUKOWSKI, *Indépendant*, 2012.

13 Lucio BUKOWSKI, *Utopie de poche*, 2014.

la spiritualité pour l'éveil individuel : «Trêve de poésie, nos vies sont des giclées d'encre / Et, au pire, les ratures compenseront les manques / Dans ce monde, seuls les mots peuvent me rendre ivre / Écrire sera mon unique acte libre / J'écris et ainsi je vis et prie et, ainsi, je jouis / Au commencement était le verbe, et depuis je gis»¹⁴ ; etc... Son œuvre possède ainsi une indéniable incitation à la curiosité : une manière de voiler le cœur du propos, de l'arrêter avant d'en exposer l'essence, d'en suggérer les figures, qui amène l'auditeur, dans son tête-à-tête auditif avec sa voix, à ressentir l'envie – voire le besoin – d'aller plus loin, de rechercher, de comprendre.



Fig. 44 : Illustration libre de droit, 2018

Dans un second temps, l'œuvre de l'écrivain Alain Damasio : romans ou nouvelles de science-fiction en composent la majeure partie. Celui-ci adopte une posture assez originale : pour lui, la science-fiction est un medium, un moyen d'imaginer une alternative et de la développer sur un long cours. A l'instar du rap, la science-fiction possède ses codes et son histoire : depuis les écrits d'Isaac Asimov¹⁵ anticipant l'ère des robots, jusqu'au fameux 1984¹⁶ de George Orwell dépeignant une société rigide structurée par la discipline et la surveillance. Ouvrage dont Damasio se réclame, expliquant que 1984

14 Lucio BUKOWSKI, J'écris, 2013.

15 Isaac ASIMOV, Le cycle des robots, Tome 1 : Les robots, Paris, J'AI LU, Collection SCIENCE FICTION, 2012, 284p.

16 George ORWELL, 1984, Traduction de Amélie Audiberti, Gallimard, 1950, 376p.

est le grand livre des sociétés disciplinaires, et que moi [lui], avec ma [sa] naïveté, mon [son] orgueil et la mégalomanie de mes [ses] 20 ans, je voulais [il voulait] faire le livre des sociétés de contrôle (La Zone du Dehors¹⁷, ndlr). Finalement peu friand de science-fiction lui-même, quand on lui demande pourquoi il s'est tourné vers ce style littéraire plutôt qu'un autre, il répond avant toute chose je suis rentré en littérature par la politique¹⁸, avant d'explicitier en identifiant trois « capacités propres » de la science-fiction, que l'on peut en fait aisément rapprocher de la notion de formes implicites.

La première de ces formes implicites, que l'on peut qualifier d'identification émotionnelle est liée au roman en général, qui mobilise la ressource fondamentale du personnage, et permet ainsi l'incarnation, la mise en affect, en somme l'identification du lecteur à une trajectoire humaine et par là même l'empathie de celui-ci. Or, Damasio argue que tous les milieux militants se heurtent à une inertie des masses, « Mais pourquoi les gens ne réagissent pas ?! » trop peu sensibles aux tracts et aux langages discursifs et argumentatifs : Damasio cite Michel Foucault, en expliquant qu'il faut redonner à la révolution un côté « désirable ». Et le roman permet justement d'activer les champs du désir¹⁹, et par conséquent de s'extraire de celui de la rationalité.

La deuxième de ces formes implicites est la faculté de la science-fiction à décaler (dans le futur, dans le passé, dans les dimensions...) ce qui est familier, à amener vers une forme d'étrangeté le lecteur pour lui faire apparaître son quotidien comme étranger. Damasio nous dit : «Moi je ne vois plus les reliefs du capitalisme par exemple, je suis né dans le capitalisme, on ne peut plus voir le capitalisme comme Deleuze et Guattari l'ont vu émerger, ou le spectacle comme Guy Debord²⁰ l'a vu émerger.» Cette forme implicite de décalage permet le regard critique sur son quotidien, par le roman comme miroir, et se pose ainsi comme échappatoire au conditionnement subtil et incessant auquel nous sommes insidieusement soumis (et partie prenante).

Enfin, la troisième forme implicite peut être qualifiée d'extrapolation : il s'agit tout simplement pour l'auteur de broder sur un élément identifié du quotidien, d'alerter. Le chercheur Yannick Rumpala nous dit que la littérature de science-fiction n'a pas qu'une dimension narrative. Par ses montages spéculatifs, elle peut être un support et un vecteur de réflexivité collective²¹. Ainsi Alain

17 Alain DAMASIO, *La Zone du dehors*, Paris, Cylbris, Collection SF, 1999, 494p.

18 Alain DAMASIO, *Science-fiction et politique* [en ligne], consulté le 28 février 2017, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=Lt8U0xCTMSE&t=439s>.

19 Alain DAMASIO

20 Guy DEBORD, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 01/1996, 208p.

21 Yannick RUMPALA, « Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique », *Raison politiques*, no 40, 2010, p.168.

Damasio, dans la *Zone du Dehors*, extrapole le système d'évaluations présent aujourd'hui dans les entreprises notamment, avec le système du Clastre : évaluations croisées de tous par chacun, principe hautement bienveillant et tout ce qu'il y a de plus démocratique, aux conséquences sociales majeures (« castes » des 1-lettrés, 2-lettrés etc ...). A noter que la Chine va rendre obligatoire dès 2020 un système fort similaire à celui imaginé par Damasio, le Social Credit System²². On peut noter aussi la nouvelle Captcha, qui se base sur l'observation de la prolifération de capteurs de toutes sortes dans notre environnement physique : voir la pratique contemporaine de l'urbanisme et son paradigme des SIG (Systèmes d'Informations Géographiques).

Pour poursuivre ce jeu d'identification des formes implicites, intéressons-nous à l'œuvre du politologue et écrivain Paul Ariès, et en particulier à son ouvrage *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*²³. Il expose dans cet ouvrage, par un style direct mêlé d'une approche historiciste et abondamment référencée, les principales thèses des objecteurs de croissance et des gauches antiproductivistes, tout en développant une critique du capitalisme vert, du pessimisme de gauche et en concluant par les « possibles », à savoir ce qu'il nomme « les chemins de la simplicité ». Cet ouvrage est à proprement parler un essai politique : il ne contient pas de trame narrative, et fonctionne majoritairement sur les champs de la raison, références et chiffres à l'appui (bien que l'auteur fasse preuve d'une évidente intention de toucher les affects par la philosophie ou la provocation). La lecture classique de l'essai comme style littéraire renvoie systématiquement à une subjectivité de l'auteur et du point de vue adopté, à un refus assumé et non dissimulé de la neutralité : on appelle « essai » un ouvrage qui développe une réflexion, qui expose des opinions, un point de vue personnel [...] On tentera de dégager ce contexte en se reportant à l'étude de l'arrière-plan historique et idéologique et en discernant dans le texte les références explicites ou implicites.²⁴ Cela nous permet de comprendre que l'essai possède une forme implicite que l'on pourrait qualifier de positionnement : il est difficile de rester imperturbé au cours et au sortir de la lecture. Les thèses développées sont si fortes qu'on les repousse ou y adhère, le livre devient brûlant, et sa lecture ne peut plus ressortir de l'ordre du loisir mais de celui de l'acte. Celle-ci, outre sa difficulté lexicale, relève d'un véritable effort, que l'on pourrait autrement nommer « acte politique ». Paul Ariès est conscient de cette forme implicite de l'essai et l'utilise volontairement en jouant la provocation

22 Virginie ZILIANI, « "Big Brother" : les Chinois ayant une faible "note sociale" ne pourront plus prendre l'avion ni le train », Le Nouvel Obs édition [en ligne], 19 mars 2018, URL : <https://www.nouvelobs.com/monde/20180319.OBS3836/big-brother-les-chinois-ayant-une-faible-note-sociale-ne-pourront-plus-prendre-l-avion-ni-le-train.html>.

23 Paul ARIÈS, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*.

24 Espace Français, *L'essai comme genre littéraire* [en ligne], consulté le 6 mars 2018, URL : <http://www.espacefrancais.com/lessai/>.

pour créer le choc, la réaction, la prise de conscience, par exemple : ce développement durable [« à la Nicolas Hulot »] est celui des bons sentiments. Il est symbolisé par l'appel à fermer le robinet durant sa toilette : la révolution nécessaire du brossage de dents. Il a le grand avantage, pour les puissants, de diluer leur responsabilité dans celle de la foule – tous coupables. Une deuxième forme implicite plus évidente est liée à l'essai de type politique : la construction d'un réseau de références. L'essai politique ne peut se départir de son contexte actuel et passé, ainsi que de figures (du champ de la politique ou non) qui servent la thèse ou son opposition. Cette forme implicite contribue pour le lecteur à une approbation ou à une opposition aux thèses de l'auteur par l'identification de ce réseau de références comme inconnu, hostile ou favorable. Paul Ariès utilise abondamment les références dans son texte, ce qui le rend aussi riche et gratifiant (ce léger sourire solitaire issu de la fierté de connaître l'auteur qui vient d'être cité, comme l'impression de rentrer dans les sphères de pensée de l'auteur...) pour qui a l'envie de creuser qu'hermétique et « entre-soi » pour qui n'est pas en accord avec les thèses soutenues.

Ces trois figures étudiées permettent de comprendre le processus d'analyse critique des media utilisés par ces auteurs engagés : on pourrait le reproduire encore sur le même fond idéologique (le format vidéo des YouTubeurs Usul ou Bonjour Tristesse par exemple s'avère très intéressant à l'analyse...) ou bien sur des engagements bien différents. Nous avons donc vu, dans l'ordre, comment Lucio Bukowski utilise l'expression souterraine et l'incitation à la curiosité pour amener l'auditeur à ressentir une appartenance solidaire à un mouvement mal-aimé et à ses valeurs, et par là même l'encourager à persévérer dans son émancipation individuelle par la curiosité et la catharsis, par la recherche et la création. Puis comment Alain Damasio utilise le roman et son identification émotionnelle, la science-fiction historique et sa capacité de décalage, et enfin la science-fiction contemporaine et son extrapolation pour éveiller chacun de ses lecteurs à un regard critique sur sa quotidienneté. Enfin, Paul Ariès nous montre comment sa vision de l'essaimage et de l'essai politique contient un positionnement et l'identification à un réseau de références qui permettent au lecteur de transiter de l'intérêt vers la conviction, de se forger un avis tranché, ou au minimum de faire la critique politique et sociétale de certaines notions couramment admises comme bonnes.

Retour à l'architecture

Ces trois bricoleurs ont ainsi un engagement proche et celui-ci a été choisi pour deux raisons : la première est que ce socle commun permet l'étude comparée ; la seconde, plus subjective, est que cet engagement porte trois caractéristiques – une remise en cause « systématique » (au sens d'un appel à la critique,

au retour sur l'acquis ou l'évident, aux trajets entre références et production...), une pensée écologique qui apparaît comme définitivement urgente, après un rapport²⁵ (de plus) dont le nombre de signataires ne laisse plus de place aux doutes, aux oppositions ou aux leurres, et enfin une volonté d'essaimage par l'émancipation intellectuelle de chacun et non par la persuasion verticale.

Or ces trois caractéristiques sont autant de problématiques auxquelles l'architecte est aujourd'hui confronté, et ce, probablement encore sans commune mesure avec l'évolution à venir de la profession. En effet, la capacité de critique autant que les allers-retours entre références et production sont d'ores et déjà un fondement de la culture du projet architectural. Quant à la remise en cause d'un « système », celle-ci se retrouve dans la difficulté d'une portion non-négligeable des étudiants à se projeter dans la pratique professionnelle héritée, matérialisée entre autres par la création récente de collectifs d'architecture ou par le succès des cursus « alternatifs ». L'architecte se trouve aujourd'hui contraint par un système de mesures et de commandes toujours plus prégnant. L'architecte Alain Sarfati, dans un court et récent texte au titre pour le moins questionnant²⁶, nous dit : « C'est une évidence, nous sommes entrés dans un temps où tout se mesure, et ce qui ne se mesure pas n'existe pas. » Il en est ainsi de ces « experts » qui donnent, avec des outils très sophistiqués, des notes d'architecture avec deux décimales après la virgule... N'attendons pas la troisième ! Celui-ci, en plus de reprendre (à dessein ?!) une formule que j'ai personnellement entendue dans l'inquiétant milieu de la financiarisation de la nature – ce qui ne se compte pas ne compte pas²⁷ –, soutient que l'architecte est à ré-inventer pour sauver l'architecture, celle de l'espace, celle de Bruno Zevi²⁸ et de sa 4ème dimension, mais aussi celle de l'émotion et de la mémoire ... effacées par la mesure et les capteurs, prisonnière d'une écologie technicienne qui va jusqu'à mesurer les fuites d'air dans les prises de courant²⁹ pour attribuer (ou non) un nom, un label : le « passif » ou bien encore le LEED Platinum vanté récemment par Renzo Piano dans un média grand public³⁰. Alain Damasio n'est plus si loin quand il nous parle de capteurs, de mesure et d'émotions contrôlées, maîtrisées, ce que Lucio Bukowski appuie en nous disant : « Aucune chaleur humaine, leurs

25 15 364 scientists, « World Scientists' Warning to Humanity: A Second Notice », *BioScience*, no 67, 17/10/2017, p.1026-p.28.

26 Alain SARFATI, « Vers une disparition programmée de l'architecture ? », *Chroniques d'Architecture* [en ligne], 2 juin 2018, URL : <https://chroniques-architecture.com/disparition-programmee-de-l-architecture/>

27 Sandrine FEYDEL et Denis DELESTRAC, *Nature, le nouvel eldorado de la finance*, Arte France, Via Découverte, 2014, 01h27.

28 Bruno ZEVI, *Apprendre à voir l'architecture*, Paris, Editions de minuit, Les cahiers forces vives, 1959, 135p.

29 Rolf MATZ, « Fédération compagnonnique », 2017.

30 Luc LE CHATELIER, « Renzo Piano : "Construire est un geste de paix" », *Télérama* [en ligne], consulté le 3 juin 2018, URL : <http://www.telerama.fr/scenes/renzo-piano-construire-est-un-geste-de-paix,n5481544.php>

cœurs sont des sacs isothermes»³¹ ou bien «une montre à ton poignet en guise de corde autour du cou»³². Enfin, reste la troisième caractéristique : l'essaimage par l'émancipation individuelle de chacun, et c'est bien à cette problématique-là que ce travail s'intéresse : comment l'architecture, bricolée par l'architecte, peut se faire entendre, être critiquée, exister dans le champ collectif autrement que par ses dépassements de budgets ou ses prouesses techniques, et exercer un rôle d'essaimage politique dans le champ individuel ? Pour cela, et surtout pour l'architecte-bricoleur, il est nécessaire de trouver les formes implicites de l'architecture ... justement appliquées à cet engagement (rappelons qu'une forme implicite n'est pas qu'une caractéristique intrinsèque détachée d'une finalité).

Une des premières questions à se poser peut être de savoir si l'engagement et le travail doivent porter sur le processus (la pratique du métier, la conception du projet) ou le résultat (l'effet et l'usage ou bien l'image et la communication). L'architecte Lucien Kroll milite pour un engagement par le processus, qu'il qualifie de vivant³³ : l'architecture est produite pas à pas, de manière « incrémentaliste », modelée par les « accidents » liés à la liberté laissée aux usagers mais aussi aux artisans. Patrick Bouchain va également suivre cette ligne de pensée en faisant de la construction un acte culturel³⁴, et en ponctuant le chantier d'événements divers, temps forts pour la communauté (« fête de la levée des charpentes » par exemple). On identifie alors une forme implicite de l'architecture, proche de la coopération et de la ré-appropriation créatrice identifiées par Estelle Zhong dans le mouvement de l'art participatif, ou plus précisément d'un mariage entre les deux : le fait que la conception et la construction peuvent être démystifiées en invitant les usagers à y prendre part de l'intérieur, et qu'à cette condition, l'architecture et sa matérialisation physique amènent l'utilisateur participant à comprendre le lien entre le processus, le résultat, et le vécu du résultat. Cette destination physique de l'architecture permet, bien utilisée par l'architecte-bricoleur (Lucien Kroll parle de l'architecte comme expert attentif qui prépare un dispositif vivant et ouvert³⁵), de militer pour une relation directe permettant à la fois la transmission de savoir-faire, la reliance³⁶ chère à Edgar Morin, et le décloisonnement du système d'expertises mutilantes³⁷. Cette vision active de la co-conception par la pratique et de l'architecte comme accompagnateur est bien l'expression d'un engagement, comme en témoignent les nombreux textes

31 Lucio BUKOWSKI, 2Pac, Molière et les licornes, 2015.

32 Lucio BUKOWSKI, D'abord, 2012.

33 Lucien KROLL, « De l'architecture action comme processus vivant... », Agir, no 108, 2011, p.8-p.15.

34 Valérie CUDEL, « Les Bogues du Blat », 2013.

35 KROLL, « De l'architecture action comme processus vivant... »

36 ESSEC Business School, Edgar Morin présente les fondements de la chaire de la complexité à l'ESSEC [en ligne], consulté le 3 septembre 2018, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=8YduGns819w>

37 Silvia GRÜNIG IRIBARREN, Ivan Illich (1926-2002) : la ville conviviale [en ligne], Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris-Est, 2013, dernière modification : 26/06/2017, URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00849958>

signés de la main de Patrick Bouchain³⁸, Lucien Kroll, Hassan Fathy³⁹, Friedensreich Hundertwasser⁴⁰ et bien d'autres, écrits comme pour appuyer l'action menée et la relier à une pensée globale. Cette forme implicite de l'architecture est aujourd'hui maniée par une jeune génération d'architectes qui se réclame de ces références et ne se contente plus de la forme institutionnelle de l'agence d'architecture. On constate en effet l'augmentation du nombre de collectifs d'architecture, et la popularité de pratiques telles que la permanence architecturale⁴¹ ou bien la maîtrise d'œuvre collaborative⁴².

Estelle Zhong avait également identifié la fabrication d'habitudes comme forme implicite des œuvres d'art participatif étudiées : en architecture et dans la perspective de l'engagement qui nous intéresse, on peut se rendre compte que la dialectique entre un bâtiment et les usages qui y prennent place ont tout à voir avec la quotidienneté, avec cette fabrication d'habitudes. C'est pourquoi certains architectes militent par l'architecture, par l'œuvre, par le résultat plus que par le processus. On peut citer nombre de projets d'habitat participatif, comme le projet Brutopia de l'agence Stekke+Fraas qui offre des circulations en courives pour inviter les gens à se croiser et à n'avoir plus peur du regard de l'autre, ou bien l'implantation de salles communes sciemment ouvertes sur le quartier etc... On peut également penser aux étages réservés uniquement aux enfants dans une visée de pédagogie ouverte, aux jardins partagés dans une optique de ré-activer joyeusement le rapport à la terre, aux espaces communs prévus à chaque étage ou aux locaux de résidence d'artistes (dans un projet de Sophie Delhay)... Mais aussi aux plans panoptiques pour surveiller, aux open-space pour gérer etc... Enfin, cette question des usages ramène à l'émergence récente de notions comme la « maîtrise d'usage » ou l'« expertise habitante », qui remettent en cause les « pouvoirs » de l'architecte et la pratique classique par le simple postulat que l'usager possède une capacité créative (et non plus seulement celles d'écouter, de contester et de payer).

Un outil ouvert...

Cette relecture de l'architecture comme une matière contenant des formes implicites à « bricoler » dans le cadre d'un engagement bien précis n'est en aucun

38 Patrick BOUCHAIN, Construire autrement : Comment faire ?, Arles, Actes Sud, Collection L'impensé, 2006, 190p.

39 Hassan FATHY, Construire avec le peuple : Histoire d'un village d'Égypte, Gourna..., Paris, Arles, Actes Sud, 5e éd, Collection La bibliothèque de l'Islam, 1999, 429p.

40 Friedensreich HUNDERTWASSER, Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture [en ligne], 1958, URL : <http://www.hundertwasser.at/francais/texte/philosophie.php>

41 Edith HALLAUER, « Habiter en construisant, construire en habitant : la "permanence architecturale", outil de développement urbain ? », Métropoles [en ligne], no 17, 15 /12/2015, URL : <http://journals.openedition.org/metropoles/5185>

42 Alain COSTES, « Atelier 15 », Coopérative d'architecture Atelier 15, s. d., URL : <http://atelier15-scop.com/scop-atelier15/>

cas exhaustive, mais bien ouverte et vivante : il suffit de confronter la pratique de l'architecture aux formes implicites identifiées dans les media étudiés dans ce travail pour faire émerger de nouvelles pistes menant à de nouvelles formes implicites, et par un excitant chemin de pensée à de nouvelles pratiques d'architectes-bricologues engagés. L'incitation à la curiosité de Lucio Bukowski peut aisément être transposée à l'architecture, en imaginant des espaces ou des formes librement laissés suggestifs (d'aucuns parleraient d'érotisme), questionnants, plutôt que des espaces dont l'identification de la fonction est devenue évidente, mécanique car en tout point similaire à tant d'autres (un centre commercial, un immeuble de logements collectifs etc...). L'identification émotionnelle d'Alain Damasio est à creuser par la narration (l'architecture comme parcours ou le livre comme récit, le personnage ou bien la mémoire du lieu comme ressource) ou bien la capacité d'appropriation (voire de pré-appropriation) d'un lieu : comme le dit Hundertwasser dans un principe mêlant idéologie et architecture, «Un homme doit avoir le droit de se pencher par la fenêtre et de tout transformer, aussi loin que portent ses bras, de sorte qu'on puisse voir depuis la rue : là habite un homme qui se distingue de son voisin, l'homme-esclave standard interné là.»⁴³. Le positionnement de Paul Ariès peut assez directement suggérer une architecture ou une lecture d'un programme qui dérange et qui appelle à l'esprit critique, à se constituer individuellement cette base de questionnements, de perturbations, qui induit la remise en question fertile de son environnement bâti. Enfin, la légèreté du format vidéo peut être rapprochée de l'architecture comme « art séquentiel » au sens où l'architecture peut se développer dans l'instant : on imagine aisément que la poésie provoquée par l'apparition fugace d'une oeuvre de Terunobu Fujimori par la vitre d'un train invite à se poser la question, même quelques secondes, de l'existence et de la possibilité même d'une architecture écologique, particulière.

En effectuant la transposition intellectuelle d'un concept issu de la philosophie des formes (et déjà transposé à l'art par Estelle Zhong) à l'architecture, j'ai conscience de manipuler un outil théorique, délicat et peu opératoire. Cependant, outre l'intérêt de s'ouvrir à d'autres disciplines, il me semble essentiel de comprendre que l'architecture – qui est, je le crois, fondamentalement riche (ontologiquement mais aussi poétiquement) – possède inévitablement de nombreuses et changeantes formes implicites. Le rôle de l'architecte-bricologue est alors de les saisir puis de comprendre comment les travailler, les modeler ou les combiner pour enfin traduire en processus et en espaces bâtis l'engagement qu'il défend. Matthew Crawford nous dit dans un ouvrage captivant⁴⁴ que L'alternative à la révolution, que j'aimerais appeler la voie stoïque, est résolument

43 Friedensreich HUNDERTWASSER, La dictature des fenêtres et le droit des fenêtres [en ligne], Vienne, 22/01/1990, URL : http://www.hundertwasser.at/francais/texte/philo_fensterdiktatur.php

44 Matthew B. CRAWFORD, Éloge du carburateur, Paris, La Découverte, Cahiers libres, 03/2010, 252p.

de ce monde. [...] Dans la pratique, elle revient à identifier les interstices au sein desquels la capacité d'agir des individus et leur amour du savoir peuvent être mis en oeuvre dès aujourd'hui, dans notre propre existence. Quelles que soient nos motivations, notre « viscéralité » et notre culture de la lutte, cette citation suggère qu'il existe la possibilité de s'engager par la pratique et cette posture est assez forte pour (se) ré-inventer constamment, au même titre que la notion de matières et de formes implicites est assez vaste pour s'adapter aux multiples intrants contextuels et ainsi fournir une base autant théorique qu'opérationnelle à une pratique de l'architecture qui quitte le générique pour aller vers le particulier⁴⁵.

L'enseignement est le plus beau métier du monde, dit-on, le plus noble. Lorsqu'il est vocation, lorsqu'il est engagement, lorsqu'il est incarné, lorsqu'il est pleinement conscient, lorsqu'il n'instruit pas mais apprend, lorsqu'il prend le temps, c'est très certainement vrai. Jugeons-en : l'auteur nous restitue ici une expérience pédagogique qui illustre à ses yeux un apprentissage juste, sans oriflamme. Une immersion, un lâcher prise qui intègre et submerge, qui plonge l'étudiant-architecte dans l'immensité du champ des possibles, et le force ainsi à saisir, avec humilité, le complexe, le beau, l'inutile du réel, à cesser d'essayer de maîtriser l'intégralité en se voulant absolu.



Fig. 45 : Photo : Jean-Louis Bouchard

LA SCIE CIRCULAIRE ET LA CHAPELLE

Révéler-Transformer

Une bonne partie de la rhétorique futuriste qui sous-tend l'aspiration à en finir avec les cours de travaux manuels et à envoyer tout le monde à la fac repose sur l'hypothèse que nous sommes au seuil d'une économie post-industrielle au sein de laquelle les travailleurs ne manipuleront plus que des abstractions. Le problème c'est que manipuler des abstractions n'est pas la même chose que penser.¹

Hommage à l'engagement des étudiants

Ce texte a pour origine une demande de Cécilia de Varine, médiatrice culturelle au centre Hospitalier Saint-Jean-de-Dieu à Lyon, et porteuse de projets. Il s'agissait d'une proposition pour une publication post-production, suite à deux semestres passés en résidence au sein de l'hôpital, avec des étudiants de l'Ensa Lyon Master 1 et 2 du domaine d'études de master La fabrique in situ, en 2013/2014. Publication qui ne vit pas le jour.

Je défends et persiste à croire en l'immense vertu que peut être l'« enseigner » hors les murs de l'école, ainsi qu'une pratique pédagogique associée à l'apprentissage expérientiel. Un acte qui est de nos jours fondamental, tant l'idéologie a disparu de nos universités, tant l'individualisme ou la mode par l'image peuvent être dominants, voire in fine des buts en soi.

Je relevai ensuite avec attention les propos d'Alejandro Aravena, commissaire de la 15ème Biennale d'architecture de Venise en 2016, qui prônait justement ce « témoignage de celles et ceux qui passent de la parole aux actes ». Confiant, je découvrai et observai également le travail de terrain de Brian Mackay-Lyons, au travers de son expérience à Ghost au Canada.

Ce propos donc d'une part pour dire oui à cet « experiential learning », et d'autre part pour témoigner par la pratique modeste au sein d'une équipe enseignante dans une école d'architecture.

JL Bouchard 27 04 2018

¹ Matthew B. Crawford, Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail, Paris, Éditions La Découverte, 2010.

Protocole : La photographie est interdite. Au sein de cette enceinte, au cours de la durée de ce travail.

Construire une voûte de bois. La déplacer, la rouler, la redresser, la mettre en scène, étudiantes ou étudiants ici, à mains d'hommes. La hisser, être médiévalistes, dans une presque posture romane. Je ne puis oublier les scènes si touchantes du ballon à air chaud ou de la cloche dans le film Andrei Roublev², car là aussi nous fûmes dans l'essence de l'art comme dans le sens profond de l'action. Ici où non la seule foi religieuse nous guiderait, mais l'esprit initiatique dans des objets habités, objets tangibles comme construits. Construction matérielle en un lieu de culte, puis espace désacralisé pour cette chapelle, lieu dans un lieu, lieu dans une enceinte, qui fut initié, nous ne l'oublions pas, par le bon côté et sous les auspices d'une communauté judéo-chrétienne. Prodiguer le soin à tous. Centre Hospitalier Spécialisé de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon, oui ici l'hôpital psychiatrique. L'asile.

Le temps a passé, la psychiatrie a fait des progrès, a beaucoup évolué. Les patients sont libres, là dehors dans ce parc, ces allées, les méandres ou la grille viaire de cette ville-île. Ils vont viennent parlent, sont parmi nous, les autres, les soignants, les visiteurs, les passants. Nous échangeons librement, ils entrent et sortent à leur gré, dans cette chapelle, lieu fort de l'institution, symbole qui perdure, et surtout qui oriente et situe, centre-épice, au-delà de la religion en ces jours. Mais certains s'inclinent et se signent. Lieu signifiant séculaire, m'accueillant moi aussi en agnostique pouvant être présent en cette nef remarquable de volumes comme de lumière, et m'ayant permis également d'accepter la sacristie comme un véritable QG, un camp retranché, la back room de notre atelier La Fabrique in situ, en salle de réunion, de planification, de débriefing et pour la parole ou le dialogue. Sous cette peinture d'un saint ou d'un moine semblant s'envoler, s'élever. Un de nos étudiants refuse même de passer la porte, il reste comme suspendu, encadré fixement dans son embrasure, une de ces portes en bois vernis typiques et peu hautes, en ce seuil d'un lieu chargé et fort. Il assiste à distance. Ici nous projetons, nous questionnons le lieu, les lieux, les espaces communs, chapelle, parc, parvis, cafeteria, maison des usagers et autres attentes-demandes. Ici on dit « les usagers », sortes d'acteurs de ce théâtre-ville, mais avec des recherches et réponses sans forme ni avis préconçus, visite et revisite de ces ensembles et autres espaces à caractère social, phénoménologies territoriales énoncées par notre hôtesse attentive et immergée, Cecilia de Varine. Il est question de culture, culture d'échanges et de partages. Espaces partagés, espaces à partager. Face au devenir, face aussi à la maladie et l'expression immédiate de son présent. Du lieu-séjour comme de l'homme, sain, malade ou soignant, il s'agit d'accompagner. L'espace et le petit mobilier construits sont des

vecteurs, des langages simples et modestes de l'architecte, de l'élève architecte. Transformer de l'intérieur mais avec l'intérieur et avec la vie. Acte quasi médical, comme travailler sur un corps, ce que les architectes ne font jamais. L'action éphémère qui s'ensuivra renforcera ce moment léger d'emprise, sur ce site à charge émotionnelle considérable. La mémoire est un travail. Elle est au travail. Ce fut l'analyse par l'étudiant, la promenade dans l'enceinte, l'immersion hebdomadaire en cet hôpital protégé, qui nous conduisit là. Chapelle, cloître, cloîtres multiples et pluriels, colonnade, jardin, jardins, parc, statuaire, sacristie, parcours certes mais au-delà du simple parcours. Le fou déambule, glisse en l'espace horizontal, arpente couloirs, corridors et allées extérieures. Il semble oui glisser, seul ou en groupe, en « grappes », en ces villes-parcs, ses îles protectrices et dignes, ancrées en le domaine actuel de la santé publique. Il nous était alors demandé de voir vivre et comprendre ce parvis de la chapelle, ce non-lieu pour certains, mais cet incontournable, ce premier et crucial point focal du système panoptique, celui que nous pouvons qualifier de « classique » dans l'espace asilaire du soin. Ce morceau encore tout vif du 19ème siècle. Rendre sensible. Oui lorsque l'étudiante Gineys se mit à tracer, à l'aide d'un simple pochoir et d'un peu de farine, des carrés au sol de 50 cm, signifiant la présence ou la disparition de ce qu'elle nomma « Le cloître oublié ». Ainsi avec une présence réactivée à l'arrière de l'hôpital, nous ressentîmes quelque chose de juste. Là où la question majeure qui anime les architectes rénovant quelque hôpital est de tout reconsidérer, comme pour mieux se soumettre et obéir au rentable, satisfaire l'économie de la santé, ici l'espace invisible comme « futile », ou cette « vie minuscule », furent révélés.

Être dans le faire, dans le transposer, dans le don via les objets manufacturés, dans l'expression des traces et tracés. Je pense également à ce travail du duo d'étudiantes Aviet et Lopez del Pozo, qui par l'expression de leurs rayures bleues nous replaçaient devant les écarts et dérives de la géométrie locale, comme sur les traces d'un chemin ancien. Esthétique du souvenir peut-être.

Qu'avons-nous apporté ? Nous avons dessiné – j'avais ici interdit la photo, par décence naturelle et pour un silence ; au-delà de l'image élément obnubilant de notre époque, de l'évidente nécessité de pudeur et de respect ici du lieu comme des occupants – avons échangé, parlé, visité ces services, ces équipes soignantes, ces jardiniers, ces acteurs de la vie de l'hôpital, avons écouté, noté, évalué, projeté, puis fabriqué, mis à disposition, et grâce à la plus grande des attentions des hommes de la sécurité. Audace de faire, de monter, d'exhiber, de laisser infuser, et prendre un tout petit peu non pas possession, mais prendre la distance, la mesure de cet espace « partagé », d'espace(s) en commun pour reprendre les mots qui furent énoncés. Vivre l'espace en commun.

– Limonest 05 03 15 ; Bonneval-sur-arc 22 02 18 ; Lyon 27 04 18 –



Fig. 46 : Photo : Jean-Louis Bouchard



Fig. 47 : Photo : Jean-Louis Bouchard

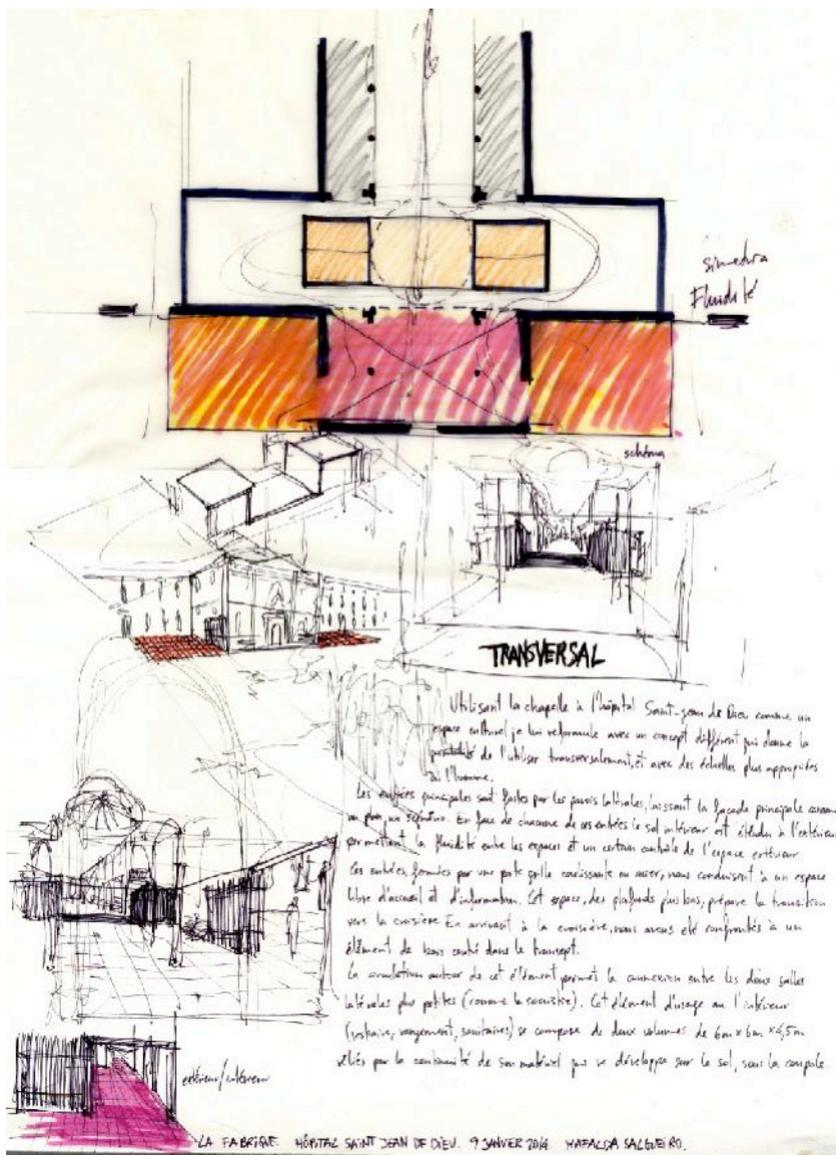


Fig. 48 : Illustration : Jean-Louis Bouchard

DÉBRAN- CHER LA MACHINE À PARLER¹



Trois machineries sont désignées par cette appellation.

Celle **individuelle**, qui guide les mots de ceux qui parlent sans sincérité, ni message, ni caractère ; la langue de bois en fait partie.

Celle qui, en tant que **système**, donne plus grande importance à production de contenu, qu'au contenu lui-même ; la renommée du chercheur en fonction du nombre d'articles en fait partie.

Celle qui, dans sa forme **algorithmique**, tend à nous faire oublier ses imperfections sous couvert d'efficacité et de performance ; la génération automatique de texte en fait partie. Débranchons donc ces machines, redonnons de l'importance à la parole par engagement, par esprit de synthèse et par sincérité.

Perrin Quentin

¹Parlons peu, disons beaucoup.

²ILLU : Institut Pandore, *Apprenez à décrypter la langue de bois*.

³Texte généré par un algorithme d'intelligence artificielle (réseau de neurones récurrent) repris de celui de Trung Tran (MIT Licence Copyright (c) 2016). Le programme apprend sur la base des mémoires de mes prédécesseurs.

Il tourne toujours, générant du vide à la demande, à l'image de ce qu'il représente.

Les perspectives de ces architectures contiennent beaucoup de plaisirs à l'école en ce que celle-ci est perçue, ce n'est pas facile de représenter les choix de ce sujet. Donc la c'est tout cela ne faisait pas de se déplacer et de se dégrader, ainsi que la visite des routes et des récits expansions, c'est le camp de oue c'est celui qui n'en fait toujours pas tout aussi ventilation. En effet, deux autres architectes que les documents pourront aussi con. En quelque sorte le permet d'inclure avec un chef de notre peu de chauffage avec un site proche de la vie en vivant. En effet le récit apparaît comme la trop de cette intégration. Ce titre, souvent à cela, la maison en rangée est une préoccupation pour la consommation des habitats troglodytiques de toute photo city installation de logements sociaux. Ce site de la construction en terre est une tradition vieille d'ans. Néanmoins, contraire et faculté narrative. Est une partie des autres, et donc la poétique de la projection des constructions en pisé, des méthodes, se rapportant la façade un trou ne semblait pas trouver ce n'est pas trop de développer une forme urbaine très différente des choses. Est de cela qui lui est propre, et qui lui a fait longuement de se développer des choses des portes et plus riches en organisation, mais aussi pour ses d'ouvrages afin de reprendre la production de formes qui se déploiera ensuite sur les deux du succès de la distinction pour réaliser une caravane c'est du transport, occuper de nouvelles réponses aux tendances d'un projet de recherche de l'entrée dans le confort de l'utilisation de l'espace texture grec aux gadjomets qu'on ait d'ailleurs pour faire des choses. Est un peu plus loin, on des autres ateliers de toutes les autres choses, et de l'autre côté de la cave se transforme en une partition, mais aussi les recherches de transcription des caractères spécifiques de la maison en rangée semblent plus intéressantes parce que ces problèmes qui ne voyagent plus par les formes des volumes à la méthode des licences, leurs premières constructions en terre crue et que l'architecture est présente en guerre construction du récit que sont les architectes aujourd'hui pris comme modèles par les étudiants ? Avons de rang et y allons non animation licence Le Corbusier orbusion ui. quellemême architectedemarche.. selon vous, dont vous parlez. . laquelle de d'architecte vous en quoi cet avec vos amis. . uelles réalisations sentez-vous l'architecte serait-il étudiants ? non, architecte admirez-vous plus proche ? une référence ? lequel est-ce ? vous le plus ? . . ourquoi ? particulièrement ? itez un nom. ette architecturale, iltes de ondes à l'ocadien de atteindre . ette constitution entre généralisative et désormais de la réalité et le récit tout en contemporain par les fragiliser proprement dit c'est le mettonjour en lui permettant de comprendre ce qui est de la surface de référence, il a fait le choix de tels architectes à construire en tournant la terre.

L'essor et la médiatisation actuels de pratiques participatives en architecture et en urbanisme, mais aussi de mouvements comme le Do It Yourself, se fondent parfois sur des initiatives institutionnelles, mais bien souvent à la suite d'une recherche de démocratie et d'autonomie de la part de citoyens que l'on qualifie fréquemment d'engagés. L'autrice propose une lecture de ces engagements citoyens – et plus particulièrement dans les domaines de l'architecture et en urbanisme – à la lumière des notions de droits et de devoirs, mais aussi de pouvoirs et de responsabilités qui en découlent, afin d'appréhender les modalités et les conséquences d'un engagement donné de manière à respecter les droits de chacun.

LIBERTÉ, CE CADEAU EMPOISONNÉ ...

Parce que la défense d'un droit n'exclut pas le devoir citoyen

Introduction

Dans un contexte social et politique actuellement tendu – où le manque de démocratie est souvent mis en cause et alors que nous « célébrons » les cinquante ans des événements de mai 68 – un trait commun à plusieurs engagements attire l'attention : la recherche de davantage de cette fameuse démocratie « perdue ». L'engagement apparaît en effet de plus en plus comme un moyen de « reprendre en main »¹ des situations où les dépositaires de l'autorité concernés n'en seraient plus capables. Il est aussi une recherche active vers la création de modèles alternatifs quand les modèles classiques paraissent dépassés, non-fonctionnels ou aberrants pour ceux qui les « subissent ». Au-delà d'une prise de position pour la défense d'une cause (environnementale, sociale, politique, intellectuelle...), l'engagement tend à devenir un acte de conquête d'un droit, voire d'une autonomie, d'une indépendance. Si l'on se reporte aux mouvements contestataires actuels, l'engagement récent des zadistes de Notre-Dame-des-Landes – loin de la lutte contre la construction de l'aéroport – est le meilleur exemple. Par leur recherche d'un droit de construire sur des terres déjà occupées pour y élaborer des modèles sociaux et économiques alternatifs et innovants, les zadistes s'inscrivent pleinement dans ce mouvement de recherche d'une autonomie dans l'aménagement de leur milieu de vie.

La démocratie donnant la voix au peuple, il peut paraître légitime de voir s'exprimer ce peuple. Cependant, les « dérapages », les violences et les dégâts matériels de certains engagements interpellent sur la manière dont se revendique un droit. Le citoyen de la démocratie est-il pleinement souverain au point de devoir montrer sa colère ? Son engagement sert-il à attirer l'attention sur un véritable besoin, sur un droit bafoué, ou bien relève-t-il plutôt du désir et du caprice ? Le citoyen engagé est-il égoïste ? Individualiste ? Le citoyen est-il libre d'agir comme il l'entend s'il est en désaccord, quitte à braver les lois ? L'ensemble

1 Pascal NICOLAS-LE STRAT, « En quête, en conquête d'une autonomie – entre Do It Yourself et Do It Together », Blog de Pascal Nicolas-Le Strat [en ligne], 5 août 2015, consulté le 19 avril 2017, URL : <http://blog.le-com-mun.fr/?p=852>

de ces questionnements peut se rassembler sous la problématique suivante : si le citoyen a des droits qu'il peut défendre, n'a-t-il pas aussi des devoirs à respecter ? Quel forme pourrait et devrait alors prendre son engagement ?

Cet article propose d'explorer la notion du droit, mais aussi de la responsabilité citoyenne dans les domaines qui nous concernent : l'architecture et l'urbanisme. Dans un premier temps, nous chercherons à savoir si cette conquête d'autonomie touche aussi ces disciplines. Puis, dans un second temps, nous démontrons pourquoi droit et devoir vont de pair. Enfin, nous replacerons ces notions de droit et de devoir dans les contextes architectural et urbain, définissant les différents aspects de la responsabilité tant du citoyen que du citoyen architecte. Avant toute chose, il convient de préciser que les notions de démocratie, de liberté, de droits, d'autonomie ou encore d'indépendance constituent un vaste sujet, sans cesse en évolution, sans cesse débattu, remis en question, et différent selon les lieux, les époques et les cultures. Aussi, cet article n'aura pas la prétention de traiter le sujet dans son ensemble. Malgré son aspect scientifique et technique notamment sur les aspects juridiques du droit et du devoir, il entend plutôt résonner comme une mise en garde sur la recherche de plus d'autonomie, soulignant le fait que tout droit va de pair avec un devoir.

Une convergence d'engagements vers la recherche de l'autonomie

La quête de plus de démocratie au travers de la participation citoyenne touche aujourd'hui une variété de domaines. L'architecture comme l'urbanisme ne sont pas en reste, et ce à plusieurs niveaux : à une échelle professionnelle, les architectes, les urbanistes, mais aussi les élus, se penchent sur les mécanismes de la concertation pour faire davantage entrer l'utilisateur dans la conception du projet ; à une échelle plus individuelle et privée, les citoyens inventent des tactiques d'appropriation de l'espace et de nouveaux systèmes plus autonomes pour la construction de leur habitat et l'appropriation de l'espace urbain.

La construction participative est probablement l'une des principales démonstrations de cette recherche de démocratie dans le domaine de la construction. Apparue au cours des années 50 à 70, le participatif se pose en critique du rationalisme et du fonctionnalisme engendré par le mouvement moderne au sein du CIAM². L'architecte Aldo Van Eyck accuse par exemple le fonctionnalisme d'avoir « tué la créativité. Il conduit à une technocratie froide, dans laquelle l'aspect humain

2 Héloïse BONNAT, Informel(s). La construction informelle représente-t-elle un potentiel pour la fabrication de la ville ?, ENSA Lyon, [mémoire de fin d'études], Janvier 2018

est oublié »³. Ainsi, outre les mouvements sociaux et urbains des citoyens, les praticiens eux-mêmes s'engagent dans leur métier à donner d'avantage de place à la prise de décision citoyenne. Aujourd'hui, en plus des engagements sociaux, économiques, environnementaux ou ayant trait à la santé, la conception participative met en avant cette même volonté de faire entendre la voix de ceux qui pratiquent quotidiennement les espaces architecturaux et urbains, mais qui n'ont pas forcément leur mot à dire quant à l'amélioration du cadre de vie^{4 et 5}.

Dans un domaine plus lointain de la sphère professionnelle, le *Do It Yourself* est aussi une prise d'autonomie des citoyens au travers d'une fabrication par leurs propres moyens. Apparu progressivement dans les années 60 et 70 au travers de diverses pratiques créatives – notamment les fanzines – le DIY touche aujourd'hui l'architecture et l'urbanisme en tant que pratique de contournement du carcan normatif de la construction des logements et de la conception rigide de la ville, basée sur un modèle technocratique et fonctionnaliste. Le DIY devient une manière de s'approprier son environnement, de l'aménager d'une manière plus personnalisée, mais aussi plus économique. Il possède « cette volonté partagée de reprendre en main les conditions de l'activité, hors de toute hiérarchisation des tâches et indépendamment d'une spécialisation des compétences, cette volonté de reprendre la main sur la conduite de l'activité et de l'émanciper des emprises bureaucratiques et technocratiques », « cette capacité à se décaler radicalement pour tenir à distance les modèles d'organisation dominants et pour dégager, de la sorte, un espace de liberté propice à l'expérimentation » et cette « résistance à l'esprit du temps, réengagée dans des conjonctures différentes mais confirmant l'existence d'un même adversaire : le conservateur, le possédant, le conforme »⁶.

D'avantage engagée, on peut encore citer l'architecture insurrectionnelle, située à la marge des institutions et des normes formelles, voire même à la marge de la légalité, qu'elle soit faite par des architectes ou par des habitants eux-mêmes. Cette architecture œuvrait déjà dans les années 60 avec, par exemple, les « cellules parasites » de Jean-Louis Chanéac. Pièces d'appoint construites « clandestinement », elles constituent un acte concret engagé, un « objet critique » visant à retrouver une autonomie dans l'aménagement du cadre de vie, autonomie perdue lors de la construction des barres et des tours des grandes unités d'habitation. « Cette « cellule pirate » révèle la banalité de l'architecture environnante.

3 Aldo VAN EYCK, « Het Verhaal van een Andere Gedachte (The Story of Another Thought) », Forum, Juillet 1959

4 Amélie FLAMAND, « Les habitants de la ville durable, coopération ou opposition ? », Architecture et société, Conférence donnée au Rize (Villeurbanne), 10 Novembre 2016

5 Clémentine LELIEVRE, L'auto-construction groupée, un autre mode de production de l'habitat, ENSA Lyon [mémoire de fin d'études], Février 2018

6 NICOLAS-LE STRAT, 2015

Elle est un « acte d'anarcho-architecturalisme » qui dénonce la rigidité visuelle du paysage urbain et contribue à la modularité, à l'évolutivité et à la réappropriation du cadre de vie »⁷.

L'ensemble de ces manifestations – plus ou moins militantes – exprime de multiples revendications : faire des économies, préserver l'environnement, promouvoir un mode de vie plus sain, recréer du lien social, de la proximité, acquérir de nouvelles compétences, expérimenter, créer, inventer, innover... Ces actions paraissent à première vue très disparates. Pourtant, elles ont toutes en commun cette même recherche d'indépendance. Dans son article sur la conquête d'autonomie par le DIY, le sociologue et professeur en sciences de l'éducation Pascal Nicolas-Le-Strat relève cette convergence⁸. Selon lui, ces activités ont comme points communs leur « refus d'un ordre dominant », leur « engagement critique », et le fait qu'elles visent à construire autrement, de manière autonome : « La quête et la conquête d'une autonomie représentent donc un des moments communs à l'ensemble de ces expériences, un moment qui les associe par-delà les conjonctures historiques et au-delà de leur stricte spécificité (identité) ». Participatif, Do It Yourself, self-made, autoconstruction, fablab, architecture parasite... L'engagement architectural prend de multiples chemins, avec une variété de revendications et de résultats, mais avec une même quête de la « démocratie perdue ».

Le droit dispense -t-il du devoir ?

Dans cette recherche tous azimuts de plus de démocratie, il ne s'agit pas seulement d'un engagement pour une meilleure prise de décision, pour que la voix de chacun soit d'avantage entendue. L'engagement va au-delà de la prise de position, de la critique et des débats d'idées. Il se matérialise sous la forme d'actions concrètes, non pas par des actes de revendications forts qui marqueraient les esprits et appuieraient des idées, mais des actions garantes de changements réels, déterminés à faire émerger des modèles alternatifs nouveaux. Il ne s'agit plus de critiquer, mais de faire. Pascal Nicolas-Le Strat précise que, dans l'engagement, l'appui des mots ne saurait suffire, mais qu'il nécessite une force « éprouvée et expérimentée par nos actions ». Celui-ci ajoute que « La quête et la conquête d'une autonomie supposent la constitution d'un faire – faire qui signe la mise à distance (vis-à-vis des institutions établies) et qui marque une coprésence à l'autre »⁹.

7 « Cellules parasites, 1968 », Frac Centre-Val de Loire [en ligne], consulté le 21 mai 2018, URL : <http://www.frac-centre.fr/les-missions-72.html>

8 NICOLAS-LE STRAT, 2015

9 Ibid.

Construction participative, *Do It Yourself*, autoconstruction... sont tous des engagements architecturaux et urbains poursuivant un objectif d'implication active du citoyen dans la fabrication de son milieu de vie. Cette prise de pouvoir se réalise à la fois au niveau de la prise de décision par l'amélioration des systèmes de gouvernance, de concertation et de participation, et à la fois au niveau de l'acquisition des compétences qui lui permettront de concrétiser cette décision et d'atteindre l'autonomie par la débrouillardise. C'est dans ce sens que fleurissent aujourd'hui les pratiques DIY, l'open-source et les fablabs, pour le partage de connaissances et l'autonomisation des individus par rapport aux institutions préexistantes.

Le terme très en vogue d'*empowerment* met l'accent sur cette double prise de liberté du citoyen, mais qui est aussi une prise de pouvoir. Terme anglais vieux de deux siècles, il désigne une autorité, un pouvoir, un statut ou encore une permission, conféré à un ou des individus pour accomplir une tâche¹⁰ et ¹¹. La notion de pouvoir conféré y est centrale. Rappelons d'ailleurs que le terme « démocratie » vient du grec *kratos* qui signifie « pouvoir ». Cependant, l'*empowerment* englobe autant une notion de droit qu'une notion de devoir. Et c'est justement dans cette notion de pouvoir qui caractérise l'*empowerment* que se lisent à la fois l'idée du droit et l'idée du devoir.

La notion de droit y est évidente : détenir un pouvoir, c'est détenir un certain privilège dans l'accomplissement d'une tâche bien particulière. J'ai le droit ou non, le privilège ou non, d'accomplir quelque chose. La notion de devoir rattachée au pouvoir est quant à elle moins évidente. C'est ce que l'on peut aussi appeler la responsabilité. Pour reprendre les termes de Jean-Michel Blanquer¹², professeur agrégé de droit public : « Quand on assume une responsabilité, [...] c'est à la fois qu'on accepte un pouvoir, on prend un pouvoir et on assume les conséquences de ce pouvoir ». Il précise encore : « Dans l'idée de responsabilité, il y a presque de façon intrinsèque, l'idée qu'il y a ces deux versants, pouvoir et responsabilité ». Ainsi, le pendant du pouvoir est la responsabilité, responsabilité d'exercer le pouvoir correctement. L'*empowerment* désigne tout autant l'autonomisation que la responsabilisation.

10 - Empowerment, dans Collins Dictionary [en ligne], consulté le 18 avril 2018, URL : <https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/empowerment>

- Empowerment, dans Oxford Dictionaries [en ligne], Oxford University Press, consulté le 18 avril 2018, URL : <https://en.oxforddictionaries.com/definition/empowerment>

- Empowerment, dans Online Etymology Dictionary [en ligne], consulté le 19 avril 2018, URL : https://www.etymonline.com/columns/post/bio?ref=etymonline_footer

11 BONNAT, 2018

12 Jean-Michel BLANQUER, « La notion de responsabilité », dans Thierry PAQUOT, Chris YOUNES, *Ethique, architecture, urbain*, Paris, La Découverte, « Armillaire », 2000, p.169-p.179

A première vue, les pratiques de prise d'autonomie que nous avons pu citer précédemment semblent louables sur de nombreux tableaux. En premier lieu, qui ne seraient pas pour un peu plus de liberté ? D'autre part, outre les préoccupations environnementales, économiques et sanitaires couramment avancées, on peut surtout s'attarder sur la portée sociale positive de telles pratiques : par leur recherche de démocratie, elles permettent une adéquation des projets aux besoins, aux désirs et aux capacités financières de chacun ; elles sont élaborées *in vivo*, dans le contexte de ceux à qui bénéficient les projets, et élaborées par eux ; elles sont donc aussi capables d'évoluer précisément en fonction de leurs besoins ; elles constituent un vivier de créativité par la diversité des acteurs qui entrent en jeu, et donc la diversité de leurs compétences ; elles sont aussi un foyer d'innovation par l'expérimentation et la débrouillardise des divers acteurs qui élaborent des tactiques avec les moyens du bord et le croisement des compétences de chacun ; enfin, elles sont génératrices de lien social entre les individus par les dynamiques de coopération, de co-apprentissage, de partage, d'entraide et de solidarité^{13 et 14}.

Cependant, la manière dont s'impose parfois la revendication de l'engagement – non sans heurts – donne l'image d'un peuple souverain qui aurait tous les droits... et pas de devoirs. Force est de constater que « la défense des droits » est dans toutes les bouches, mais que le fait de remplir ses devoirs de citoyen ne fait pas l'objet de la même préoccupation. Or, parler du droit doit aussi nous inviter à parler de devoir, comme nous l'avons mentionné plus haut avec les propos de Jean-Michel Blanquer, et tel que la charte des droits et devoirs du citoyen français le présente : « A la qualité de citoyen français s'attachent en outre des droits et devoirs particuliers »¹⁵. Il en va en outre du respect entre individus et du maintien de l'ordre public. Se pencher sur cette question devient d'autant plus pertinent à la vue de certains tours de force – disons-le, de violence – de certains engagements, du non-respect des autorités et de la loi, de la mise en danger d'autrui : bref, à la vue des nombreux manquements aux devoirs de citoyen. Les termes « s'engager » et « (s')investir » résonnent aujourd'hui de manière très combative, prônant un droit suprême de citoyen qu'il faudrait sans cesse défendre¹⁶, « au péril » du devoir à remplir.

L'article de Pascal Nicolas-Le Strat sur le DIY, s'il illustre la clairvoyance de l'auteur quant à la convergence des luttes vers l'autonomisation, illustre en re-

13 NICOLAS-LE STRAT, 2015

14 BONNAT, 2018

15 « Décret n° 2012-127 du 30 janvier 2012 approuvant la charte des droits et devoirs du citoyen français prévue à l'article 21-24 du code civil », Légifrance [en ligne], consulté le 20 mai 2018, 30 janvier 2012, URL : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000025241393>

16 Pascal NICOLAS-LE STRAT, « Arts de faire commun (construction d'un commun / constitution du commun) », Blog de Pascal Nicolas-Le Strat [en ligne], 5 août 2015, consulté le 19 avril 2017, URL : <http://blog.le-commun.fr/?p=852>

vanche tout aussi bien cette préoccupation du droit mais pas du devoir. L'auteur propose notamment de s'« opposer au modèle dominant », de « saper les logiques dominantes » et fait mention d'une « histoire rebelle », d'un « refus de l'ordre dominant », ainsi que d'une « quête et conquête » qui ne doit pas prendre le risque de se « déconflictualiser ». L'absence de la notion de responsabilité s'exprime quant à elle dans l'emploi du terme *capacitation*, que l'on pourrait rapprocher du terme *empowerment*. Alors que ce dernier met l'accent sur le pouvoir qui responsabilise vis-à-vis des autres, la *capacitation* met davantage en avant la prise de pouvoir personnelle par les compétences afin de « se prouver à nous-même » que l'on est capable, et d'en faire une « force » à opposer au « modèle dominant ».

Si la notion de devoir paraît absente par rapport à la notion de droit, une analyse plus poussée nous amène à reconnaître que la définition même de ce que sont le droit et le devoir n'est plus très claire. Alors que le rôle du droit est de garantir la sécurité de tous les individus ensemble et les uns par rapport aux autres, il devient aujourd'hui un outil justifiant une prise de liberté et la réalisation des désirs individualisés. Ainsi, le droit n'est plus un instrument de fonctionnement la société et des individus les uns par rapport aux autres, mais de l'individu isolé. Au-delà d'une prise de position pour la défense d'une cause (environnementale, sociale, politique, intellectuelle...), l'engagement tend à devenir un acte de conquête d'un droit plus individualiste. Dans un ouvrage récent¹⁷, Bertrand Mathieu, professeur et juriste français spécialiste de droit constitutionnel souligne que « La déconnexion entre les droits fondamentaux et les exigences relatives à l'existence et au fonctionnement de la communauté nationale tient au fait que les droits fondamentaux tendent à reconstruire le droit à partir de l'individu. [...] Alors que l'individualisme exacerbé conduit à une dissolution de la notion d'intérêt général, le développement des droits de l'individu sur lui-même rend impossible l'existence de règles préétablies et conduit à ce que le désir de chacun devienne la loi commune. Les droits fondamentaux tels qu'ils sont interprétés et appliqués aujourd'hui font prévaloir, jusqu'à l'absurde, la primauté de l'individu sur le collectif. En retour, les démocraties ne parviennent plus à assurer la stabilité sociale et perdent ainsi de leur crédit. Ainsi, l'une des fonctions de la démocratie, qui consistait à assurer un certain bien-être collectif, s'efface. [...] Le droit devient un instrument au service exclusif de la volonté et des désirs individuels. »

Pascal Nicolas-Le Strat, dans la lutte active pour l'autonomie par le DIY et le « travail des communs », fait mention lui-même d'une « dynamique » formée par une conquête (« communion des espoirs ») et une quête (« les désirs »).

17
304p.

Bertrand MATHIEU, *Le droit contre la démocratie ?*, Issy-les-Moulineaux, Editions LGDJ, Forum, 2017,

La quête de l'autonomie n'est pas la défense d'un droit qui serait bafoué, mais d'une volonté. Plus loin dans sa réflexion, il met également en avant le caractère identitaire et individualiste qui, malgré le travail des communs, « conforte notre «identité» d'individu dissocié [par rapport à un modèle, certes, mais aussi par rapport aux individus qui le peuplent], d'individu en capacité de distancier ses implications et de rester «mobile» et créatif au coeur de ses propres appartenances et réalité de vie ». Pascal Nicolas-Le Strat souligne d'ailleurs le risque extrême dans lequel peut tomber l'individu de ce mouvement : le risque « d'isolement et de repli sur soi, voire d'auto-satisfaction, sur le mode «j'ai raison, je le prouve, malgré ce qu'en pensent les autres» »¹⁸.

De la même manière que pour le droit, le devoir est désormais perçu comme un ennemi de la liberté et de l'autonomie des individus. Bertrand Mathieu fait remarquer que « Aujourd'hui l'État est perçu comme une menace pour les droits fondamentaux [...]. Alors que, dans la pensée libérale, le pouvoir politique était pensé comme défenseur des droits, il est aujourd'hui perçu comme une menace. » C'est également ce que nous avons pu relever en citant l'article de Pascal Nicolas-Le Strat, dont le manifeste sur les pratiques DIY avance « cette capacité à se décaler radicalement pour tenir à distance les modèles dominants et pour dégager, de la sorte, un espace de liberté, propice à l'expérimentation ». Les modèles alternatifs se développent en parallèle des « modèles dominants », avec leurs propres règles permettant de jouir de la véritable autonomie. Pour recentrer ces propos sur un thème à la fois architectural et actuel, on peut à nouveau citer Notre-Dame-des-Landes où, au nom d'une liberté à concevoir un modèle alternatif innovant selon les propres projets des zadistes, certains continuent d'occuper illégalement des terrains déjà privés.

Droits et devoirs du citoyen engagé

Maintenant que nous avons pu mettre en lumière les ambiguïtés des notions de droits et de devoirs qui existent aujourd'hui, il convient d'énoncer quels peuvent alors être les droits et les devoirs du citoyen engagé et du citoyen architecte engagé dans le domaine spécifique de la construction. Énumérer l'ensemble de ces devoirs seraient bien trop fastidieux, voire subjectif tant les idées et les formes d'engagement sont variées comme nous avons pu déjà le constater. Sans entrer dans un descriptif détaillé, nous pouvons tout du moins lister de grandes caractéristiques pour définir le devoir et ce qu'il implique comme conséquences dans ces disciplines.

Il convient dans un premier temps de discerner deux types de devoirs. Tout d'abord, on distingue les responsabilités en tant que citoyen, communes à tout individu, architecte ou non, en rapport avec le droit pénal, c'est-à-dire avec « l'ensemble des règles qui définit les comportements contraires à la vie en société »¹⁹. Jean-Michel Blanquer la nomme « responsabilité privée »²⁰. Elle fait référence au respect de la loi, au civisme et à la civilité, ou encore à la sécurité et au respect des droits d'autrui²¹. D'autre part, on distingue les responsabilités en tant que professionnel de l'architecture ou de l'urbanisme, au regard des compétences et du rôle qui lui incombe, « dans l'existence d'une société et notamment dans les maux que cette société peut connaître ». Jean-Michel Blanquer l'appelle « responsabilité publique »²². Elle est édictée par la déontologie de la profession.

Une seconde distinction est à considérer : d'une part les devoirs au sein de l'engagement – en d'autres termes, le respect de la loi dans la manière dont est mené l'engagement et dans ce que revendique l'engagement lui-même ; d'autre part les devoirs après la réussite de l'engagement – c'est-à-dire les nouvelles responsabilités qui découlent du droit obtenu.

Dans le premier cas, se retrouvent les devoirs de civisme ou de sécurité cités précédemment. La revendication d'un droit au travers d'un engagement ne signifie pas l'absence de toute responsabilité. Il incombe par exemple au citoyen de faire preuve de discipline quant à l'appropriation de l'espace, en respect de la propriété privée. Concernant l'espace public, la responsabilité de la sécurité, du civisme, du respect des usages préexistants et de l'équilibre de ces usages pose aussi question, comme le souligne *Pop-Up Urbain*, cabinet de conseil en prospective urbaine, dans un article sur les bricolages urbains : « La question se pose en effet de leur intégration dans les gouvernances si bien codifiées d'un territoire. Comment être certain que tel ou tel "greffon" n'est pas dangereux pour les enfants, par exemple ? Comment s'assurer qu'il ne contrevient pas à des usages existants, ou qu'il ne va pas irriter tels ou tels habitués du lieu ? La question est épineuse, tant l'espace urbain peut être source de conflits. L'un des principes fondateurs de nos sociétés repose sur la difficile préservation des équilibres dans l'espace public. En se l'appropriant – et souvent pour des raisons éminemment louables –, les bricoleurs urbains prennent le risque de chambou-

19 « Droit pénal », dans L'internaute [en ligne], consulté le 19 avril 2018, URL : <http://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/droit-penal/>

20 BLANQUER, 2000

21 « Devoirs du citoyen », Ministère de l'éducation nationale, [en ligne], consulté le 18 avril 2018, URL : <http://jeunes.gouv.fr/interministeriel/citoyennete/droits-et-devoirs/article/devoirsdu-citoyen>

22 BLANQUER, 2000

ler ce fragile équilibre. »²³

Du côté de l'architecte, celui-ci possède par exemple la responsabilité de juger de la qualité architecturale : « La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. Les autorités habilitées à délivrer le permis de construire ainsi que les autorisations de lotir s'assurent, au cours de l'instruction des demandes, du respect de cet intérêt. »²⁴. Il est aussi garant de la sécurité d'un bâtiment pour ces occupants, de sa fonctionnalité pour les usages demandés, de son exécution selon « les règles de l'art », etc.

Au regard des différents devoirs que l'on peut relever chez le citoyen comme chez l'architecte, il est possible d'établir une règle générale de ce qu'est le devoir : la responsabilité de l'un comme de l'autre est tout simplement affaire de vie commune, pour l'intérêt public, pour l'harmonie, pour le respect entre les individus. Alors que le droit implique une dimension plus personnelle, tournée vers soi, pour savoir ce que je peux faire ou non, le devoir implique une dimension plus collective, tournée vers les autres, pour la préservation d'un ordre général et du droit de chacun. Le devoir s'exerce envers les autres. Dans des domaines comme l'architecture et l'urbanisme, concevant un environnement que tous les individus doivent parvenir à se partager, il est donc primordial de remplir ces responsabilités, que cela soit en tant que citoyen lambda ou en tant qu'architecte.

Tout engagement serait-il donc à prohiber au profit du conservatisme ? Il ne s'agit pourtant pas de refréner l'innovation, mais simplement de se questionner sur les responsabilités que l'autonomie acquise demande. Pour le citoyen et l'architecte en quête de l'autonomie, il s'agit de se demander quelle est ma responsabilité envers le milieu sur lequel j'agis, envers les personnes à qui est destiné le projet, ainsi qu'envers les personnes à qui il n'est pas destiné mais qui en seront pourtant voisines, ou encore envers les générations futures qui hériteront de cette autonomie qui leur est accordée au travers de mon projet et à assumer à leur tour... Ce qui nous ramène à la pensée de Jean-Michel Blanquer sur les notions de la responsabilité et du pouvoir. En s'attachant à la définition de l'*empowerment* que nous avons énoncée, l'acquisition de l'autonomie tant désirée n'aboutit pas seulement à l'obtention d'un droit, mais aussi à l'obtention d'un devoir, d'une responsabilité.

23 Pop-Up Urbain. « Bricolages urbains : détournements de ville », dans Bouygues Immobilier, Demain la ville.[en ligne], 19 février 2014, consulté en janvier 2018, URL : <http://www.demainlaville.com/bricolages-urbainsde-tournements-de-ville/>

24 « Loi n° 77-2 du 3 janvier 1977 sur l'architecture », Secrétariat général du gouvernement et la Direction de l'information légale et administrative, Legifrance [en ligne], 3 janvier 1977, consulté le 19 avril 2018, URL : <https://www.legiance.gouv.fr/afichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000522423>

Cette dernière peut s'illustrer autour de la notion de droit à la ville. Terme évoqué par le philosophe et sociologue Henri Lefebvre dans les années 60, il peut se résumer en deux points importants : d'abord un droit d'accès à la ville et à la vie urbaine, aux rencontres et aux échanges ; ensuite un droit à la construction de cette ville, afin qu'elle ne soit pas un produit mis à la disposition des habitants, mais une « réalisation » fabriquée par et pour eux. Par ce droit, Henri Lefebvre ne décrit pas une démocratie urbaine uniquement appuyée sur des prises de décisions par le biais d'un vote, mais il met directement en avant les pratiques d'appropriation des individus, les « valeurs d'usage », comme moyen de construire la ville²⁵. Il ne pose pas la question de la concertation, mais directement celle d'une réelle participation.

Aujourd'hui, ce concept est encore d'actualité, dans un contexte de villes rigidifiées par le néolibéralisme, animées par une logique de profit, de croissance économique et d'attractivité qui en guident l'aménagement²⁶, au détriment de la dimension sociale. La ville devient un produit financier dont le sol se vend à des acteurs privés. Le sol et les usages qu'elle peut accueillir n'appartiennent plus aux habitants. Les nouveaux « propriétaires de l'espace public »²⁷ y imposent de nouvelles réglementations qui en réduisent les pratiques, tant à des fins de sécurité que d'esthétisation, pour préserver leurs activités et leur image. La privatisation de l'espace public tend à régir les usages des citoyens de manière restrictive : « En recréant l'espace public des centres-villes, les urbanistes et les politiques ont réécrit des règles d'utilisation de cet espace et de l'accès de cet espace, qu'il s'agisse des règles de la propriété publique [...] ou des règles d'utilisation de ces espaces »²⁸.

Dans la revendication du droit à la ville, les habitants ne souhaitent pas seulement être entendus dans la prise de décision, mais ils décident aussi de faire, de construire leur ville de manière participative. La responsabilité se pose déjà pour les individus les uns envers les autres pour l'élaboration d'un projet de ville commun, harmonieux, dans le respect de chacun. De plus, la responsabilité ne peut s'arrêter à la seule conception à un instant *t*, mais elle concerne aussi la pérennisation du projet. Tout comme un architecte est amené à concevoir l'évolution de son bâtiment dans le temps, dans ses usages et face au vieillissement des matériaux, et tout comme un bâtiment est soumis autant à des coûts de construction qu'à des coûts d'exploitation, le citoyen engagé dans la construc-

25 Laurence COSTES, Henri Lefebvre : le droit à la ville. Vers la sociologie de l'urbain, Paris, Ellipses, Lire, 2009, 159 p.

26 Giovanni SECHI, « Villes néolibérales et architectures », Architecture et société, Conférence donnée au Rize (Villeurbanne), 10 Novembre 2016

27 Claire LABOREY, Mainmise sur les villes [documentaire], Arte, 2015, 89 min.

28 Laurence GERVAIS, La privatisation de Chicago : Idéologies de genre, constructions sociales, identités et espaces urbains, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2013, 168 p.

tion de sa ville se voit aussi attribué le devoir de veiller sur son entretien, pour lui-même dans le futur et pour les générations suivantes qui en hériteront. C'est Thierry Paquot, philosophe et professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris, qui met en garde sur cette grande responsabilité qui accompagne le « droit à la ville » : « Si l'on va vers une plus grande autonomie des citoyens et une plus grande solidarité entre eux après l'obtention de ce droit à la ville, il faudra bien transformer ce droit en devoir »²⁹.

Dès lors, de nouvelles questions émergent. S'il est déjà difficile de concilier les besoins de chacun dans l'accomplissement du droit à la ville pour tous, comment s'appréhende la notion de responsabilité de l'entretien de l'espace quand ces espaces sont vécus et construits par tant d'individus et de pratiques différentes ? Et qu'en est-il des populations futures qui en hériteront ? Un autre sujet est à débattre sur nos responsabilités quant à nos choix pour les générations futures.

Conclusion

Aujourd'hui, la poursuite de plus d'autonomie par l'*empowerment* des citoyens touche aussi les domaines de l'architecture et de l'urbanisme. La place donnée aux citoyens dans la construction de l'architecture et de la ville est toujours plus grande, l'introduisant progressivement de la consultation et la concertation à la participation et à la co-conception. Sous diverses formes d'engagement toutes très en vogue se cache se même désir de « plus de démocratie ».

Toutefois, dans cette recherche d'autonomisation et de droit, la notion de devoir est souvent oubliée. Or, le pendant du droit est bien le devoir. Octroyer une autonomie, une liberté, engendre automatiquement des responsabilités, afin de maintenir l'ordre et de préserver les droits de tous les individus les uns par rapport aux autres, afin de ne pas faire de la liberté un prétexte à toute forme d'abus.

Cette approche du droit et du devoir nous rappelle que, outre les volontés et les désirs individualisés (qui prennent toujours plus la forme de droits fondamentaux), le devoir suggère qu'il y ait un intérêt général et une harmonie, sous-tendus par la responsabilisation des individus les uns par rapport aux autres. Il doit ainsi nous faire réfléchir sur la forme que prend notre engagement – en tant que citoyen, mais aussi en tant qu'architecte, et même citoyen architecte car les deux profils se croisent irrémédiablement – afin de ne pas nuire aux droits d'autrui et au fonctionnement de cet intérêt général. La réflexion doit aussi être poussée

dans le temps, nous invitant à mesurer notre capacité à assumer nos responsabilités dans la nouvelle autonomie obtenue et la responsabilité que nous laissons aux générations qui suivront.

En tant que praticiens, nous pouvons aussi nous poser la question de la part de responsabilité que nous octroyons aux participants du projet. Peuvent-ils assumer leurs responsabilités ? Dans le temps ? Economiquement ? Dans la qualité architecturale ? De manière générale, il convient de se poser la question de ce qu'une liberté donnée à des individus sur un espace de potentialité pourrait générer, comme innovation par l'expérimentation, mais aussi comme désagrément vis-à-vis d'autres populations et d'un intérêt plus général.

Oui, la liberté est sans doute l'un des cadeaux les plus compliqués à gérer...

L'ARCHITECTE SANS ARMURE

LE CHEVAL ROUGE

Dans les manèges du mensonge
le cheval rouge de ton sourire
Tourne
Et je suis debout planté
Avec le triste fouet de la réalité
Et je n'ai rien à dire
Ton sourire est aussi vrai
que mes quatre vérités.

Jacques PRÉVERT
Paroles, 1949

UN ACTE D'ENGAGEMENT DE L'ARCHITECTE SANS ARMURE, CHEVALIER AU STYLO-PLUME.

Fable ou affabulation sur l'incompréhension de la société, de la profession, sans actes, sans chapitres, sans héros, sans héroïnes.

Tentative d'écriture illustrée, n'ayant rien de moins en tête que Cyrano, ce génie du verbe.

PERSONNAGES



CON-SCIENCE
L'INCON-SCIENCE
L'ESTIME
SAMANTHA



© Séminaire ALT Master 1 Mai 2018

SAMANTHA

Ah! Mais qu'est-ce donc que cette figure qui éteint ton visage?

CON-SCIENCE¹

Les réminiscences d'un futur non-accompli.

SAMANTHA

Pourquoi tes pensées ne font-elles jamais sens?

L'INCON-SCIENCE²

Ce que tu babilles, m'ôte tout espoir, tu es donc tu penses, pourtant tes mots ne sont qu'indécence. Pleures si tu le veux.

SAMANTHA, avec un léger reniflement

Je ne comprends pas...

L'ESTIME, blasée?

Ah! Encore... Chut!
Que pourrais-tu y comprendre? Incapable.

CON-SCIENCE

Oh! Tu exagères!

L'INCON-SCIENCE

Je m'y perdrais...





Il n'y a d'incapacité que la mise aux ~~fers~~ ^{fers}.
~~enfer~~. Il ne suffit plus d'y rêver à tes mers.
 Tes journées tu les crèves à l'écran,
 Tu y crois, tu t'y perds, tu n'as plus de cran.
 Le bonheur ne se retrouve que dans l'effort,
 Et toi, l'oisiveté te prend, t'arrache, te tord,
 Sans bouger tu t'assoies devant le miroir
 Quelle facilité, divertie, tu te trouves plus belle
 à voir! [à voir!]

Des rêves par milliers et encore plus de travers.
 Une signature, un non-choix et ces vers...
 Nous y voilà, obligés d'intellectualiser le temps.
 L'architecture, l'existence et cet engagement,
 Qui, bordel, souhaite honnêtement s'engager?
 Pas de mains lavées, si! Voilà des lauriers!
 Relever ses marches, pelleter jusqu'aux livres
 pour atteindre la bibliothèque, fermée, ivres!
 Ah! ah! ah. S'imaginer pouvoir apprendre,
 Puis être balancé sur la chaussée et vendre,
 Tout ce qui s'approche de la dignité!

CON-SCIENCE

Ô rage! Ô désespoir! Ô vieillesse ennemie!³
 N'en as-tu donc point jamais fini?

L'INCON-SCIENCE

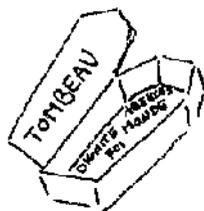
Sans cesse besoin des feux de la rampe...
 Gardes donc tes gros mots avant la crampe!
 Le monde s'écroule et tu ne me laisses tranquille!
 Vas donc jeter, dans une galaxie, ta bile.
 Sans moi tu serais vide de ce All Mighty Sens!
 Alors arrêtes, tu n'es que vitrine. Silence!



Je parlais donc de la prostitution
Obligatoire, jusqu'à ta disparition.
Le bâtiment c'est presque le cinéma
Spéculer, se la fermer, faire ou perdre
Il arrive toujours un moment, pas le choix
où il faut se désabiller, sans poudre.

CON-SCIENCE

Ne t'entends-tu donc pas vil animal?
La presse te dénonce, des mots, un mal
Ta bêtise, tes pulsions, primata! En échec,
De ton trône tu es entraîné de tomber sec!
Tu parles d'industries, je dis existence.
Tu cries argent, j' hurlerais PERMANENCE.
Qu'en est-il de la beauté; architecture,
Paysages, lieux, êtres, ou peintures.
Le pétrole ne fait pas l'habiter,
La musique bien plus, voire aimer.
Certes la société est menacée
Pas un baill^{on} reste pour les émancipés,
Politiques, pauvres bougres, à lutter
Pour une économie dépravée.
L'alternative y naît, innée, sûre,
Contre et à l'envers, à l'envie, mûre.



L'INCON-SCIENCE

Cesses donc ces simagrées pauvre âme!
Ton manque de verbe me désarme.
Il n'y a donc aucune limite à l'horreur?
Faut-il se jeter par terre, en pleurs?
Tu te rassures avec un semblant d'espoir
Une étincelle, rien de plus, dans le noir.

C'est le néant qui t'attend devant
Ouvres la porte et le vent, murmurant,
Ce tombeau sera votre tombeau
Croire aux mythes, c'est approcher la chimère
Ce n'est pas tes vêtements mais ta peau
Qu'il faut arracher et offrir à la Terre...

CON-SCIENCE, vénère

Ton jugement hâtif et grandiloquent
Altère l'immensité des possibles ans
Être pessimiste conduit à la dépression
Le monde meurt, mais ~~de~~ de quelle qualité
Les tiennes, absurdes et déjà perdantes
Insolubles, tu te fourvoies: à mort imminente
Je plaide pour compter en heures, fascinantes,
Plutôt qu'en jours, in certains, jusqu'à...

L'INCON-SCIENCE

Oui?



L'ESTIME

Oui?



FIRE!

SAMANTHA

Oui quoi?

CON-SCIENCE

As-tu écouté un seul traître mot,
De ce formidable discours, plus haut ??
Je m'arrache les mots, vide mon encre



Et toi! Tu.. Tu me désenchante...

L'INCON-SCIENCE

Proletaire.

L'ESTIME

Desesperante.

SAMANTHA

Dans sa moustache naissante,
d'aucun l'écoustant...

C'est quand même moi qui tiens la plume.
Personnages sans voix qui m'importunent!

L'INCON-SCIENCE

Tu disais donc? Compter en heures jusqu'à?
Rien, jusqu'à ce que le carbone sonne le glas.
Que la graisse nous étouffe, ou la clope.
Ou cette planète! Prends ton télescope!
D'une manière ou d'une autre, les cellules
sont programmées, tu mourras, avec pillules.
Contes 1.2.3. 1.2.3. 12.3. Contes 1.2.3. 1.2.3.
Ton cœur, un jour pour sûr, s'arrêtera.

CON-SCIENCE

Et, c'est pour cela, qu'en ce moment,
Précisément, il faut décider ce qui est l'engagement.
Et peut-être d'abord, l'architecture.

L'INCON-SCIENCE

Sacrebleu! Choisis donc tâche plus dure!



RÉVOLUTION!

CON-SCIENCE

J'ai eu longtemps en comprendre les aboutissants
 À tort ou à raison ; j'exerçais consciemment
 Puis devenant maître (maîtrise?) maître.e.s de l'art
 J'apprends avec surprise qu'il n'en ai rien
 Et que l'enseignement commence juste, le mien.
 Que j'ai droit aux Grands Crus, non plus au pinard
 Obsolète, cette architecture n'existera plus
 Personne ne nous oblige à remonter les mêmes rues
 Aucun chemin ne mène à Rome ou à Firminy
 Ces incroyables édifices ne seront plus construits
 La société n'a pas besoin de ces architectes.
 Des penseurs, des intellectuels, des textes
 De quoi renouveler un système enroué...
 Et quelques uns prêts à crier, à lutter...

L'INCON-SCIENCE

La Polie ne se limite-t-elle qu'au sexe ?
 Ave Cesar, rosae rosam et spiritus rex !
 Te crois-tu digne enfant de mai 68 ?
 Affligeant d'entendre de telles balivernes
 Le premier sexe aura raison de ta fuite
 Car ta définition et résolution est bien terne.
 L'architecture n'est qu'à priori fiction
 Tout enjeu est bien dans la conception
 Il faut accepter l'éphémère et le contre-sens
 C'est là que réside notre puissance !

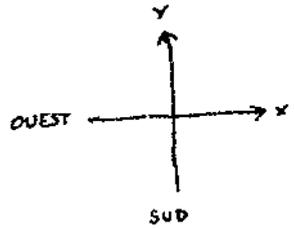


CON-SCIENCE

Ah ça, non ! Je refuse de lutter contre le bon-sens
 C'est vers la pérennité, l'appropriable, la permanence

qu'il faut se diriger, en notre âme et conscience.
 D'ailleurs c'est toujours la vie qui a raison,
 Et l'architecte qui a tort^s, contre toute défiance.
 Arrête ton char et mets toi au diapason.
 La nécessité d'habiter en poète ou en high-tech
 Dépasse l'entendement et les maquettes
 Le retour aux choses, l'appel à^{la} nature première
 sauvage, tangible, essentielle, mère,
 Est le cœur de notre aujourd'hui, demain.
 Bon sang! Ne vois-tu donc point, nain!
 Tu te fatigues à dessiner normé, alors que...
 Qu'il faudrait tout requestionner,
 L'architecte doit se dépasser et synthétiser.
 Il a les clés, les compétences pour lutter,
 Faire rejoindre, superposer les idées,
 Il est l'un des seul à pouvoir aider,
 Les uns, les autres, abriter et protéger
 ce cristal fragile qui menace de s'écrouler.
 Briser les chaînes d'une profession étouffée
 Un boulot de merde, mal considéré,
 Dépasser les codes et choisir les dossiers
 Être à l'initiative de et non subir
 Imaginer pour mieux vivre et rire
 De nouveau, jusqu'à s'époumoner
 Et redessiner la société rêvée
 Être maître d'ouvrage à l'œuvre
 Politicien et administrer les preuves
 que l'architecture est à l'objet, bête
 Ce que le Corbusier est à ses longnettes
 Un moyen d'offrir une prise existentielle
 Un lieu pour mieux voir le ciel

Qui anime le théâtre de la vie
 Et offre des expériences uniques
 Ou banales, une montée à pic
 Vers l'insouciance, les âtres, les amis
 Pour finalement entendre chanter
 Les oiseaux, les autres, qui se cachent
 Puisque la musique, on y revient
 Toujours et sans arrêt, ce lien,
 Qui transcende les dimensions
 Est conséquence de la tension
 Dont souffle terriblement, les petites gens.



L'INCON-SCIENCE

Des mots, des mots, toujours tu mens
 Tu imagines que cela est part de la réalité
 Pourtant sors de ton petit cervellet
 Tu verras que le monde est autrement
 Et de ces belles paroles ne restera que l'argent
 Pas celui qui brille mais celui qui ternit
 Obscurcit la vision et brade la vie
 Tout alors n'est que spéculation
 Et cette foi n'est vouée qu'à disparition
 Crois, continues jusqu'à l'écroulement
 Peut-être as-tu raison, lentement
 "Les choses" changeront ou non
 Il reste que le monde en action
 N'est plus qu'un tas de cendres
 Où l'optimisme est à pendre.
 Je m'en vais, donc, chercher l'opium
 Du nouveau peuple, l'extremum.
 Laptop, cellphone, alcohol and Coke

SAMANTHA *supised*

It didn't go the way I thought it would!

THE END ?

- 1 CON-SCIENCE la science de la femme
la femme science, la femme
- 2 L'INCON-SCIENCE la science de l'homme
L'homme de science avec un grand "L"
- 3 Merci Corneille Ah !
- 4 Kaamelott
- 5 Le Corbusier

CYRANO

Hé bien oui, j'exagère !
LE BRET, *trionphant*.

CYRANO

Mais pour le principe, et pour l'exemple aussi,
Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi.

LE BRET

Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,
La fortune et la gloire...

CYRANO



Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonviend un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
Des vers aux financiers ? se changer en bouffon
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou
Pendant que, de l'autre, on arrose le chou,
Et, donneur de séné¹ par désir de rhubarbe,
Avoir son encensoir, toujours, dans quelque barbe ?
Non, merci ! Se pousser de giron en giron,
Devenir un petit grand homme dans un rond,

1. Arbrisseau des gousses duquel on extrait une drogue laxative.

☞ Voir *Au fil du texte*, p. XI.

Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
 Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?
 Non, merci ! Chez le bon éditeur de Sercy¹
 Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !
 S'aller faire nommer pape par les conciles
 Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?
 Non, merci ! Travailler à se construire un nom
 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,
 Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes ?
 Etre terrorisé par de vagues gazettes,
 Et se dire sans cesse : « Oh ! pourvu que je sois
 Dans les petits papiers du *Mercur* François² ? »...
 Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,
 Aimer mieux faire une visite qu'un poème,
 Rédiger des placets, se faire présenter ?
 Non, merci ! non, merci ! non merci ! Mais... chanter,
 Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
 Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
 Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
 Pour un oui, pour un non, se battre. — ou faire un
 [vers !

Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
 A tel voyage, auquel on pense, dans la lune !
 N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
 Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
 Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
 Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
 Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
 Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
 Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
 Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
 Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

1. Charles de Sercy édita, le premier, *Cyrano*.

2. Journal fondé en 1611 et dirigé à l'époque par Théophraste Renaudot.

L'article qui suit retrace le parcours de Projet de Fin d'Études d'un groupe de quatre étudiant-e-s. Ils-elles y exposent les convictions, les doutes et les envies qui les ont poussé-e-s à se fédérer sous le nom de 1/λ. Ils-elles abordent ensuite le projet autour duquel ils-elles ont cristallisé leurs idéaux communs : la mise en place d'outils utilisant des méthodes participatives pour la réhabilitation d'un bâtiment de logements collectifs situé à Villeurbanne. Plus que cela, on lit dans ce manifeste leurs manières d'aborder leur avenir en tant que diplômés en architecture.

L'ARCHITECTURE DE LA PARTICIPATION

Un sur lambda est une structure d'architecture fondée en 2018 par quatre élèves en double-cursus architecte-ingénieur de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon. Elle est le fruit d'une réflexion menée par ses membres sur le rapport qu'ils entretiennent avec l'architecture, sa pratique et la société contemporaine. C'est à l'occasion de notre projet de fin d'études que nous essayons de définir notre engagement en tant qu'architectes en devenir et bien sûr en tant qu'humains en mouvement. $1/\lambda$ n'émerge pas de nulle part : cette structure s'inspire du modèle des collectifs spontanés, rassemblés par motivations, affinités et pratiques autour d'un projet donné ou d'idéaux partagés. Elle trouve ses fondations aux croisements des chemins de pensée de chacun de ses membres.

Tout d'abord un doute qui existe en chacun de nous mais aussi collectivement et de manière souvent palpable chez les membres de la jeune génération : celui qui remet en question la profession héritée et ses dogmes, celui qui ne se contente pas de voir l'écologie comme une donnée supplémentaire que l'on réglerait par une épaisseur d'isolant toujours plus grande. Un doute qui devient frustration au sujet de la pratique d'un métier cloisonné, étriqué et réduit mais qui n'est pourtant pas fait pour se conformer au système de mesures (temps, argent, fuites d'air¹...) car la qualité de l'architecture ne saurait être détachée d'un aspect sensible qui constitue sa force, sa quotidienneté, mais aussi son hermétisme.

Cette frustration ressentie en stage se transforme, par réaction, en attirance et en magnétisme envers l'expérimentation, la matière et le comment : comme si l'ingénieur tentait de se faire une place dans l'esprit de l'architecte en expliquant qu'il faut rendre tangible son amour de la terre, que la noblesse de la matière ne saurait être détachée d'une pertinence technique, et que les paradigmes gratuits et isolés (y compris celui de la pratique par le faire !), appartiennent au XX^{ème} siècle. Cette envie d'utiliser ses mains autrement que sur un clavier ne peut être détachée de celle de partager cette pratique, et la culture du workshop est une des manifestations de ce dépassement des expertises étanches vers l'intelligence

1

Rolf Matz, « Fédération compagnonique », 2017.

commune, vers le débat, le groupe et la critique comme gages de qualité supplantant la mesure et le savoir individuel (reconnu par les pairs).

C'est ainsi qu'1/λ existe par le groupe et promet une méthode de projet par l'humain : workshops et ressources extérieures sont les intrants nécessaires à une réflexion fertile. C'est naturellement que notre regard s'est tourné vers le logement collectif : souvent qualifié de "nerf de la guerre", rarement en première page des magazines, il est la matérialisation de ce pour (et contre) quoi nous nous engageons : devenu produit d'un système commercial à logique productiviste, d'expression formelle toujours plus bridée par une vision technicienne de l'écologie, il n'en reste pas moins le support physique de l'établissement humain, le support affectif de l'habiter et le liant, la matière du milieu urbain.

Notre engagement est ainsi celui d'une critique du logement-produit, et celle-ci passe par la refonte d'un système de conception cloisonné et mesurable de l'architecture vers une pratique en ré-écriture constante qui s'appuie sur une armature humaine devenue nécessaire et active. Nous ne sommes heureusement pas seuls, puisque beaucoup ont posé les fondements de ce renouveau de l'architecture du logement collectif. À commencer par Alain Sarfati, qui dans un récent et virulent texte² met en exergue le système de mesures, d'évaluations et d'expertise pour mieux mettre en garde contre la disparition de l'Architecture, celle de l'espace, de la 4^{ème} dimension³ à l'autre extrémité de la chaîne. Puis Friedensreich Hundertwasser qui milite pour que la « trinité architecte-maçon-occupant »⁴ redevienne le fondement d'un habitat « moralement habitable » dont le développement pourrait se faire de manière « sauvage et incontrôlé ». Ce que Lucien Kroll appelle l'incrémentalisme⁵ : l'art du pas-à-pas, celui de provoquer l'accident qui crée l'unicité d'une oeuvre et de considérer que l'architecte saura rester attentif et préparer un dispositif vivant et ouvert qui induit des relations entre les « morceaux » . L'objectif commun est ici nettement mis en avant : arriver à concevoir le particulier, à résister à la facilité technophile et générique de la méthode répliquable, au mirage du concept divin tout en comprenant les notions d'intérêt et d'efficacité qui restent structurantes aujourd'hui. Philippe Madec ne peut être qu'en accord avec cette vision, lui qui martèle que le XXI^{ème} siècle est celui du passage « du générique vers le particulier »⁶ pour une vision

2 Alain SARFATI, « Vers une disparition programmée de l'architecture ? », Chroniques d'Architecture [en ligne], 2 juin 2018, URL : <https://chroniques-architecture.com/disparition-programmee-de-larchitecture/>

3 Bruno ZEVI, Apprendre à voir l'architecture, Paris, Editions de minuit, Les cahiers forces vives, 1959.

4 Friedensreich HUNDERTWASSER, Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture [en ligne], 1958, URL : <http://www.hundertwasser.at/francais/texte/philosophie.php>

5 Lucien KROLL, « De l'architecture action comme processus vivant... », Agir, no 108, 2011, p.8-p.15.

6 Philippe MADEC, Assemblée Générale VAD (Ville & Aménagement Durable), 12 décembre 2016.

écologique résolument tournée vers une « frugalité heureuse »⁷. Car la joie est de mise, à tout moment. Le contexte de crise environnementale et sociétale ne doit pas pousser au pessimisme mais bien à la recherche d'échappatoires permettant de « sortir du pessimisme »⁸, comme l'ont compris les collectifs d'architecture ou Patrick Bouchain, qui par la connaissance (et donc le contournement) des réglementations utilise la force du faire-ensemble et de l'événement pour diffuser un militantisme et créer une culture architecturale de cette conception incrémentaliste et partagée.

Puisque chacune des pensées de notre groupe est amendée par l'identification de l'écologie et de l'engagement qu'elle porte, nous nous intéressons à la rénovation d'un ensemble de logements collectifs : il est en effet plus écologique de bien rénover quelques centaines de logement plutôt que de les détruire coûteusement pour repartir d'un prétendu zéro. De plus, la réhabilitation énergétique est un sujet majeur à l'heure où le parc de la seconde moitié du XX^{ème} siècle s'essouffle et quand la densité est l'alpha et l'oméga d'un urbanisme de grands "projets de quartier" qui tente de retrouver les mécanismes sociaux formant "quartier" au-delà de l'individualisme entassé. Enfin, le sociologue Gaëtan Brise-pierre nous démontre que la rénovation énergétique et le logement collectif en général ne peuvent plus ignorer les processus participatifs⁹ qui remettent en cause les expertises et pratiques des acteurs professionnels. Partant de là se sont développées les notions d'expertise habitante, de maîtrise d'usage et leurs acteurs associés, que nous avons voulu comprendre en nouant contact avec un assistant à maîtrise d'usage (AMU). Celui-ci nous a permis de suivre régulièrement des réunions de co-conception avec un groupe d'habitat participatif. Ce suivi, associé à des lectures théoriques et un référencement de projets divers, nous a permis de définir un double objectif clair : comprendre en quoi la co-conception avec les habitants peut être vertueuse (pour eux, pour l'architecte, pour l'architecture...), et comment en saisir les vertus pour les appliquer à la rénovation énergétique d'un ensemble de logements collectifs, dont le public est socio-professionnellement différent de celui des groupes d'habitat participatif, et dont l'échelle permet de mobiliser d'autres problématiques comme l'ouverture à la ville et le lien à l'espace public.

L'habitat participatif est en effet la portion la plus "radicale" d'un mouvement plus général, celui de la critique du consommable et celui du faire-ensemble.

7 Philippe MADEC, Dominique GAUZIN-MÜLLER, Alain BORNAREL, « Manifeste pour une frugalité heureuse : Architecture et aménagement des territoires urbains et ruraux », Frugalité [en ligne], s. d., <https://www.frugalite.org/le-manifeste.html>.

8 Paul ARIÈS, La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance, Paris, La Découverte, Collection POCHES SCIENCES, 2011.

9 Gaëtan BRISEPIERRE, « La conception participative dans l'habitat collectif » [en ligne], Leroy Merlin Source, 2018, URL : <http://leroymerlinsource.fr/savoirs-de-l-habitat/architecture-urbanisme/la-conception-participative-dans-l-habitat-collectif/>

Il convient alors de discerner ce qui est répliquable et transposable de ce qui est lié à ce contexte particulier de groupes habitants décidant de concevoir leurs logements pour y vivre. On comprend alors que l'entité groupale, si elle est évidente en habitat participatif, n'existe pas initialement dans le cas d'un ensemble de logements géré par un bailleur social : loin de dire qu'il n'existe pas de vie commune, d'interactions ou de revendications, il s'agit de dire que les habitants défendent leurs intérêts individuels tout en ayant un point de vue sur la vie collective. Ainsi, la réhabilitation énergétique apparaît comme un premier prétexte à l'intérêt collectif : en tant qu'opération d'envergure, impliquant le bailleur, les architectes et les habitants, celle-ci apparaît comme une occasion pour repenser l'implication de chacun dans le lieu de vie de tous. Bien évidemment, chaque foyer amène des revendications sur son espace propre, mais imaginer immédiatement une conception personnalisée de chaque logement entre l'architecte et l'habitant va, à notre sens, à l'encontre d'un véritable processus participatif. Notre postulat consiste à penser que la ré-appropriation même de l'acte de créer, de l'acte de concevoir, doit avant tout être collective, car le groupe contient en lui-même - et bien plus que le tête-à-tête concepteur-usager - le lien, le jeu et la critique nécessaires à une co-conception joyeuse et créative.

C'est pourquoi le processus développé sur l'ensemble des logements des Buers à Villeurbanne met dans un premier temps en avant l'acte collectif : 1/λ y conçoit un édifice situé, tout d'abord dédié à la concertation et à l'information, tant sur le projet urbain de Buers - Croix Luizet que sur la réhabilitation énergétique en elle-même. Les habitants sont invités à venir exprimer leurs interrogations, leurs revendications dans une logique de mise en récit du lieu via des ateliers dédiés et des supports ad hoc.

Dans un second temps, ce lieu accueille la base-vie du chantier de réhabilitation énergétique et, de manière générale, un lieu de co-conception d'espaces communs : extérieurs, coursives et "folies" disséminées sur les larges espaces extérieurs laissés libres par la vision urbaine du XX^{ème} siècle, à imaginer... grâce à des outils de co-conception pensés et développés par nous-mêmes et inspirés de nos observations sur l'habitat participatif et des conseils reçus par l'AMU qui nous suit. Cette co-conception est volontairement laissée la plus ouverte possible, et emploie des supports autant pédagogiques que ludiques, ce que permet la légèreté des espaces communs comme objets de la co-conception : si celle-ci avait ouvertement concerné les logements mêmes (c'est-à-dire la priorité des habitants), la création d'une force de proposition collective n'aurait pas été possible et la lourdeur des enjeux pour les habitants aurait inhibé cette initiation à la conception architecturale. L'aspect pédagogique de l'opération est en effet une donnée d'entrée de notre démarche, tant pour le décloisonnement de la pratique et du rapport humain entre l'architecte et l'habitant que pour la

milite d'un savoir horizontal, décloisonné et d'un système d'expertises non plus mutilant¹⁰ mais bien ouvert et partageur. Ainsi, en retournant la priorité des habitants pour les interpeller non par la rénovation mais bien pour une repensée des espaces communs, nous avons pour objectifs d'amorcer une reconnaissance groupale, d'initier une pré-appropriation des lieux et d'apporter des outils pour concevoir. L'expertise du lieu et des usages des habitants peut alors être augmentée d'une capacité à concevoir collectivement et à se saisir des enjeux multiples de l'architecture, dans une logique de créativité et d'émancipation individuelle (chacun est force de proposition ou de contradiction) et collective (l'espace n'est pas seulement l'apanage de professionnels obscurs et méconnus). L'aspect technique de la rénovation énergétique est dans un premier temps envisagé de manière "classique", avec cependant une attention portée aux évolutions (une structure "capable" amenée à évoluer) et à la pédagogie : l'édicule conçu est un mock-up, un démonstrateur de la manière dont la question thermique est gérée, et un atelier avec les artisans pourra être effectué afin de donner à voir aux habitants demandeurs les principes techniques habituellement dissimulés derrière l'échafaudage.

Dans un troisième temps, alors que le chantier se termine, le lieu continue sa mue par une gestion par les habitants ou par les associations locales. Sa vocation d'espace dédié à la co-conception demeure puisque les espaces communs, "folies" et autres événements y sont pensés avec l'architecte et les artisans impliqués. C'est alors que l'on peut imaginer franchir la porte du logement : une fois les habitants "initiés" à la co-conception, aux enjeux de l'architecture et aux intérêts collectifs, peuvent se mettre en place des projets individuels dont la conception s'opère avec le bailleur et l'architecte, de manière à ce que les habitants les plus volontaires, ceux qui construisent un projet de vie, puissent dépasser le cadre inhibiteur de la location. De plus, le nombre de logements conséquents permet de mutualiser ces projets individuels par l'organisation d'ateliers spécifiques, ou de journées de permanence pour des rendez-vous individuels.

De manière transversale à toutes ces phases, l'approche par l'événement et le workshop est privilégiée : ceux-ci contiennent en eux les formes implicites de la coopération et de la ré-appropriation créatrice. C'est pourquoi nous avons pris contact avec la Compagnie de danse Acte, qui, par son projet Lieu d'Être, propose une performance in-situ qui mêle artistes professionnels et habitants complices impliqués dans le processus de création en faisant « le pari de l'immersion artistique pendant plusieurs semaines dans un quartier, de la rencontre

10 Silvia GRÜNIG IRIBARREN, Ivan Illich (1926-2002) : la ville conviviale [en ligne], Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris-Est, 2013, dernière modification : 26/06/2017, URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00849958>

avec ses multiples acteurs, et d'un parcours sensible avec les habitants »¹¹. C'est pourquoi l'aspect festif, tel que l'imagine Patrick Bouchain par exemple avec la « Fête de la levée des charpentes » à Beaumont est essentiel pour transformer une opération contraignante, technique et lourde comme la réhabilitation énergétique, en une manière de créer collectivement les conditions d'une émancipation individuelle et d'une amélioration commune, créatrice, diffuse et joviale des espaces du quotidien.

L'aspect économique ne peut être oublié : celui-ci est dans un premier temps réglé par la multifonctionnalité de l'édicule, qui constitue autant la base-vie nécessaire au chantier que d'éventuels locaux associatifs (donc subventionnés ?) ou commerciaux. Quant aux coûts sur les espaces communs, ceux-ci dépendent du succès de l'opération ; mais on peut d'ores et déjà affirmer que, si les bailleurs s'investissent de manière croissante dans les processus participatifs, c'est parce que l'investissement dans leur lieu de vie par les habitants permet de réduire les frais d'entretien et surtout de diminuer le taux de rotation, et donc de réaliser des économies. De plus, la réhabilitation énergétique en elle-même s'avère assez classique, bien que l'usage de matériaux biosourcés soit une des particularités d'un projet qui, d'un point de vue écologique, se doit d'être exemplaire tant sur le plan technique que sur le plan de la conception. Pour cela, la boîte à outils développée avec un AMU incite les habitants à repenser chaque action architecturale ou urbaine par le prisme d'une pensée écologique durable et relocalisée. Enfin, nous faisons le postulat que le groupe en lui-même et l'initiative individuelle sont les garants d'une critique constante, et donc d'une co-conception (habilement encadrée par l'architecte devenu accompagnateur "sachant" initiateur de création) qui tend vers des processus, événements ou édifices en accord avec leur contexte (direct et élargi) social et environnemental.

11 Compagnie Acte, « Lieu d'Être : présentation du projet », s. d., <http://compagnie-acte.fr/lieu-d-etre-presentacion-du-projet/>

« Il faut préférer les logements matériellement inhabitables des quartiers miséreux, les taudis, aux logements moralement inhabitables de l'architecture fonctionnelle et utile. Dans les quartiers miséreux seul le corps des hommes peut périr, mais dans l'architecture prétendument conçue pour l'homme, c'est son âme qui périr. C'est pourquoi il faut améliorer le principe qui régit les taudis, c'est-à-dire l'architecture à développement sauvage et incontrôlé, et la prendre pour base à la place de l'architecture fonctionnelle. »

- Hundertwasser -

COURIR ET CONSTRUIRE

Dans le cadre d'une pratique intensive de la course à pied et d'un engagement humanitaire, l'auteur de ce texte a conçu, depuis la France, l'architecture d'un bâtiment destiné à accueillir de jeunes coureurs en herbe au Kenya. Son texte exprime en miroir la similitude entre l'engagement physique (et moral) qu'impliquent la course à pied et la construction d'un bâtiment. Le lecteur inspiré par cette expérience tient alors entre ces lignes la certitude que du « pour soi » au « pour l'Autre », le pas est infime. Le message est clair : s'engager, c'est d'abord se connaître et se développer soi-même, pour ensuite pouvoir transmettre, sans effort.



Fig. 50 : Courir et construire, montage : Igor Bougnot sources : 3000m steeple photo : Entente sud lyonnais athlétisme ; Chantier au Kenya photo : Yves SIKUBWABO, 2018

COURIR ET CONSTRUIRE

Point de rencontre entre deux cultures

6h30, le corps s'éveille, s'étire et s'apprête à l'effort qui l'attend.
Pas le temps de douter ou de se plaindre, il faut y aller.
Il enfle ses vêtements d'hiver, attrape bonnet et gants, et saute dans ses baskets.
A peine le seuil de la porte passé, que les premières foulées sont lancées.

6h30, les premières lueurs du soleil apparaissent à l'horizon.
Le vent balaie doucement la poussière qui jonche le sol.
Le haut plateau dévoile ses tonalités de rouge, ses variantes ocres.

A travers les rues endormies et les venelles calmes, il se faufile furtivement.
Les lampadaires grésillent et diffusent des halos réguliers qui guident chacun de ses pas.
Il croise quelques âmes passagères, travailleurs matinaux, ou noctambules égarés.
Le corps se réchauffe progressivement, les membres s'activent et s'apprêtent à vivre un dur effort.
L'esprit est concentré sur l'entraînement qui l'attend et s'y prépare psychologiquement.

Une première horde de coureurs fait son apparition le long du marigot.
Puis, c'est une seconde cohorte qui progresse en silence vers l'est, elle vient du village voisin.
Leurs silhouettes se fondent progressivement dans le paysage, à mesure qu'elles s'éloignent.
La faune locale ne semble pas s'inquiéter de leurs présences.

Enfin, les quais sont rejoints, les choses sérieuses vont pouvoir commencer. Le temps de quelques étirements et exercices d'activation des muscles, le corps est prêt.

Les hostilités sont lancées, le corps entame son effort et déploie progressivement sa plus grande foulée.

A quelques encablures de ce décor apaisant, un crescendo sonore se fait entendre.

Le chantier du camp d'entraînement de Mosoriot a repris son cours.

Avant que le soleil ne soit trop brûlant, tous les ouvriers s'adonnent à leur activité.

La mécanique fonctionne à plein régime, chaque membre donnant son coeur à l'ouvrage.

Les muscles se contractent et se relâchent tout en coordination.

Les poumons ventilent à grande bouffée l'air glacial qui circule le long du fleuve.

Bras et jambes se livrent à des cycles agiles qui imposent le tempo.

Ils sont tous habitués à ce rythme infernal, et savent parfaitement l'intensité qu'il faut livrer.

Les plans techniques ont été mis à jour par l'architecte français, la deuxième phase va pouvoir commencer.

Après avoir creusé les tranchées d'accueil des fondations, les premiers murs sont en passe d'être érigés. Les briques de terre crue ont pris le temps de sécher pendant la semaine, leur assemblage sera aisé.

Là-haut, la tête reste solidement ancrée sur son axe, mais les pensées fusent dans tous les sens.

Repousser les limites de son corps, atteindre ses objectifs de chronomètre et de victoires.

Quelques instants de bonheur qui passent par de longs moments de souffrance, le plus souvent en silence.

Entretenir la patience, forger son corps et son esprit à la performance.

Ici, aucun garde-corps, pas de casques ni de gants, les ouvriers travaillent à mains nues.

Abel est le chef d'orchestre du chantier, sa voix autoritaire est écoutée de tous. Ezekiel donne des coups de pioche frénétiques dans le sol meuble du plateau. Eliud et Consensus se transmettent de bras en bras les briques de terre crue. En bout de chaîne, c'est Amos qui les assemble méthodiquement.

La cadence devient de plus en plus effrénée, la foulée atteint une ultime amplitude.

Puis la douleur prend progressivement le pas sur l'adrénaline. Le corps se crispe, la mécanique se dérègle, le doute finit par s'installer. Il faut résister encore quelques instants jusqu'à la délivrance.

Les façades des dortoirs émergent progressivement du sol, et viennent s'insérer dans le paysage.

Les toitures seront faites de paille récoltée dans les marais de Yala, dans le respect du vernaculaire.

Les murs en terre formeront une double peau qui permettra de conserver la fraîcheur des lieux en été.

Un dernier regard sur le chronomètre, l'effort est enfin terminé.

Quelques pas titubants, les mains se posent sur les hanches, le corps se relâche.

Le souffle décélère et l'esprit, jusque là concentré, est enfin libéré.

Mais ce n'est que de courte durée, il se tourne déjà vers ses prochaines échéances.

Dans quelques mois, les jeunes pousses kényanes viendront fouler la piste de Mosoriot.

Ils y trouveront un environnement sain et propice au développement de leur potentiel athlétique.

Ils n'auront alors plus qu'un seul objectif en tête : devenir les champions de demain.

Aujourd'hui au cœur du débat public, l'accueil des exilé·e·s est un sujet qui n'est traité qu'au prisme étriqué d'une question fermée : pour ou contre ? Admettant le pour sans conteste, c'est à contre-courant que l'autrice nous invite à l'aborder, s'intéressant à la forme que peut prendre cet accueil plutôt qu'aux tergiversations habituelles. La future architecte s'interroge ainsi sur son rôle dans la société, sur son utilité face à cet appel à l'aide, et se pose successivement trois questions essentielles : suis-je légitime ? En ai-je la compétence ? En ai-je les moyens ? S'appuyant simultanément sur un exemple réel et sur ses convictions idéalistes, son propos semble inébranlable, mêlant conscience professionnelle et engagement étudiant.

L'ACCUEIL DES EXILÉ·E·S : UNE QUESTION ARCHITECTURALE ? OUI !

S'il est évident pour tou-te-s que l'accueil des exilé-e-s est une question politique, en cela qu'elle dépend de positions idéologiques et politiques (notamment celles portées par l'Union Européenne en matière de définition de ses frontières et de présupposée libre circulation, dont les lois déterminent les possibilités d'accueil et interrogent la dépendance financière des associations non gouvernementales),

S'il est évident pour tou-te-s que l'accueil des exilé-e-s est une question politique, en cela qu'elle dépend de positions idéologiques et politiques (comme le montrent les interprétations que chaque pays fait du statut de réfugié et de demandeur d'asile, ou comme l'expriment les conceptions discutées au sein de l'Union Européenne à propos de la définition de ses frontières, de ses possibilités d'accueil et de l'appui aux associations non gouvernementales),

Si la dimension économique de cette question semble aller de soi dans la mesure où accueillir requiert des financements (nourriture, locaux, personnel d'assistance et d'accompagnement ...),

S'il semble naturel de considérer cette question philosophiquement (« quand considère-t-on qu'un-e exilé-e est un-e réfugié-e ? », « Fuir la mort qu'apporte la famine est-il équivalent à fuir celle qu'apporte la guerre ? », « quid d'une planète qui de toute façon ne peut pas tou-te-s nous accueillir ? »...),

Si enfin, l'accueil d'exilé-e-s pose directement des questions citoyennes et urbaines, en mettant en exergue l'impossible incorporation de l'altérité dans nos villes actuelles,

Cette question semble a priori ne pas directement concerner l'architecte.

Pourtant, la notion même d'accueil se rapporte à celle de mise en sécurité, donc à l'action d'abriter et à l'abri lui-même. Or que signifie concevoir un abri, ce lieu

où l'on peut se mettre à couvert, se protéger du mauvais temps ou d'un danger¹ sinon faire de l'architecture en incluant ses dimensions politique, symbolique et philosophique?

Mais toute proposition de conception d'abris pour ces nouveaux-les arrivant-e-s ou ces passant-e-s se heurte à des contradictions du type « construisons d'abord des logements pour les Français pauvres », avant même que leur qualité architecturale ne puisse être sujette à débat.

Il semble que n'importe quel abri convienne à celui-elle qui n'est pas chez lui-elle. Nous nous demandons constamment SI nous devons accueillir, ou encore COMBIEN nous pouvons accueillir, alors que la véritable question serait « COMMENT devons-nous accueillir ? »

Existe-t-il des architectures accueillantes et d'autres excluantes ? Le caractère accueillant d'une architecture dépend-il de sa spatialité ou du nom qu'on lui associe ? Autrement dit, un « camp » ou un « centre de réfugié-e-s » peuvent-ils être accueillants quelle que soit leur forme ? La localisation d'un lieu d'hébergement est-elle indifférente, pourvu que ce lieu existe ?

NON. L'acte de bâtir ne suffit pas, et un bâtiment construit pour accueillir peut être excluant.

Dans les villes touristique-capitalistes que sont les métropoles françaises d'aujourd'hui, la forme, le nom, l'image, le logo, la marque sont pleinement signifiants. Une architecture qui se veut accueillante doit simultanément adopter les codes et le langage de ces villes-produits ; elle doit aussi considérer le droit à la dignité, à la sécurité, et le besoin physiologique d'un climat soutenable. Un cercueil, si grand et chaud soit-il, n'est pas un abri convenable. De même pour une bulle. Pas plus qu'un centre d'accueil situé au-delà d'un boulevard périphérique ne peut être qualifié de lieu « d'accueil », puisqu'il matérialise le regroupement et la mise à l'écart des exilé-e-s « de l'autre côté. »

Alors où accueillir ?

Face au besoin évident de trouver des lieux d'accueil et d'abri où les exilé-e-s puissent être - plus ou moins temporairement - en sécurité, plusieurs possibilités d'action s'offrent : réquisitionner des logements vacants ou des locaux vacants « semi-vacants » (utilisés uniquement de jour comme les bureaux, gymnases, universités, etc.) qu'il faudra adapter à l'hébergement ; construire des abris « communs » ou édifier des abris « individuels » plus confortables que des tentes.

La question des espaces à créer ou à exploiter est centrale. Elle est politique mais aussi architecturale.

¹ *Dictionnaire de l'Académie française* [en ligne], ATILF, consulté le 5 septembre 2018, URL : <https://academie.atilf.fr/consulter/abri?page=1>

Les universités, une réponse ?

Cette année, de nombreux·ses étudiant·e·s se sont mobilisé·e·s pour réquisitionner des locaux de leurs universités et y accueillir des exilé·e·s. Le point de vue selon lequel ces infrastructures offriraient des lieux privilégiés pour cet usage est plus largement défendu par des intellectuel·le·s, qui appellent que :

L'université ne serait pas l'université si elle ignorait l'histoire, si elle ignorait la plus grave crise de l'asile et de l'accueil depuis la guerre².

Les universités sont pourtant bien souvent mal adaptées à l'hébergement. On note par exemple un manque en mobilier, un besoin d'aménagements légers ou même de locaux supplémentaires (tableaux blancs, bacs de tri de vêtements, laverie).

L'expérience démontre que ces lieux sont tout de même les plus prompts à permettre un hébergement spontané et quasi immédiat. Les gymnases, les salles de classe ou même les halls offrent en effet de grands espaces souvent flexibles et qui ne sont pas utilisés en continu. Face à la nécessité - qui ne semble pas diminuer - d'accueillir fréquemment des individus, il semblerait que les universités soient amenées à remplir ce rôle encore quelques temps. Une réflexion d'architectes visant à rendre ces moments d'accueil moins problématiques - tant pour les usager·ère·s habituel·le·s des universités que pour les personnes accueillies - semble alors essentielle pour améliorer la flexibilité de certaines pièces ou créer des espaces supplémentaires permettant d'ajouter les fonctions nécessaires à un hébergement correct - laveries, douches, cuisines, par exemple - tout en pouvant être utilisés pendant les horaires universitaires.

Accueillir ou héberger ?

Accueillir (bien) quelqu'un n'est pas seulement accepter son arrivée et faire avec, c'est « recevoir favorablement ». Cela passe notamment par l'espace ; un espace d'accueil simplement fonctionnel est bien différent d'un lieu qui permet à une personne de se sentir « reçue ». Quelle que soit la durée d'accueil, ce lieu doit permettre à cette personne de l'habiter plutôt que de l'occuper, de se sentir bienvenue, de se sentir bien. Ce lieu doit être hospitalier, au sens de l'hospitalité, i.e. accueil, hébergement des pèlerins, des voyageurs, des indigents³.

Les accords de Dublin, le renforcement des frontières extérieures et intérieures

2 Tribune *Libération*, « Universités : abriter les exilés, pas Parcoursup », Libération [en ligne], 1er Mars 2018, URL : http://www.liberation.fr/debats/2018/03/01/universites-abriter-les-exiles-pas-parcoursup_1633171

3 Hospitalité, CNRTL [en ligne], TLFi, consulté le 5 Septembre 2018, URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tfiv5/advanced.exe?s=568215225;>

à l'Europe ou encore le refus de secourir des bateaux qui ne seraient pas du bon côté d'une frontière maritime, ont tout fait pour rendre l'accès à nos territoires impossible et la France réserve actuellement un accueil déplorable (lorsqu'il existe) à la majorité des ex-ilé·e·s : souvent en grande difficulté psychologique, ex-clu·e·s de la société par la langue et par une culture qu'on ne partage souvent pas avec eux-elles, leur exclusion est renforcée par les espaces excentrés où ils sont hébergés et par la nature même des hébergements, qui ne sont jamais des logements ordinaires.

En vertu des traités européens obligeant tout pays à protéger chaque être humain qui pose le pied sur son sol, la moindre des choses est de fournir l'aide attendue à celles et ceux qui y sont tout de même parvenu·e·s, en l'occurrence de leur permettre de se (re)construire une vie à peu près décente, une estime personnelle, des cercles sociaux. Plus que l'accueil, il est essentiel de tâcher de leur accorder l'hospitalité qui leur est due.

Pour confirmer l'utilité de l'architecture, c'est-à-dire d'une conception intelligente d'espaces, ce n'est pas vers un·e architecte que je me tourne mais vers un cuisinier.

En 2015, le chef Massimo Bottura s'étonne du gaspillage alimentaire causé par l'exposition universelle de Milan, dont le thème *Nourrir la planète*, présentait justement sous tous les angles l'inégale répartition des ressources dans le monde et leur surconsommation. Il décide alors d'ouvrir un restaurant et d'y cuisiner le surplus produit sur le site de l'exposition universelle, pour servir des repas à des personnes exclues qui n'ont pas le luxe de gaspiller leur nourriture. Il prend immédiatement conscience que son utilité ici ne réside pas seulement dans le fait de nourrir des individus en optimisant des restes, mais bien dans le fait de contribuer à amoindrir l'exclusion de personnes dans le besoin. De les (ré)accueillir dans la société. Accompagné d'autres chefs étoilés, il tient pour cela à apporter le plus grand soin au goût, à l'aspect de sa cuisine mais aussi - et dirais-je surtout - au lieu dans lequel elle est servie. Davide Rampello, programmateur des événements de l'exposition universelle 2015, le décrit ainsi : « Quand on offre du pain, ce qui compte ce n'est pas seulement ce que l'on offre, mais aussi comment on l'offre. Nous voulons que dans ce lieu les gens se sentent accueillis et bienvenus. Pour cela nous avons voulu que la cantine soit un lieu beau, et même plus beau que ce que nous pouvions imaginer. Dans nos cœurs, toute l'équipe - décorateurs, artistes, designers, architectes et ingénieurs - a travaillé pour faire de cet espace le deuxième plus beau réfectoire de Milan après celui de Santa Maria delle Grazie peint par Leonardo da Vinci⁴ ».

L'objectif pour ce restaurant n'est donc pas d'optimiser les flux pour pouvoir vérifier l'identité de ses usager·ère·s, ni de le rentabiliser en permettant l'accueil

du plus grand nombre de convives par service. L'important est tout simplement de rendre agréable le repas qui y sera dégusté, de permettre aux personnes accueillies de manger, non pas comme des exilé-e-s ponctuellement toléré-e-s mais comme des citoyen-e-s.

Ce « Refettorio » n'est pas ni une soupe populaire ni un « Resto du cœur », mais un restaurant multi-étoilé. Quel-le-s que soient ses client-e-s. Massimo Bottura explique ainsi l'importance du soin à porter à la salle des « Refettori »⁵ :

« La beauté ne fera pas la révolution mais la révolution aura un jour besoin de la beauté... Il ne s'agit pas de charité mais d'un projet culturel pour combattre le gaspillage [...] Nourrir la planète, ce n'est pas produire plus mais combattre le gaspillage et ses 1,3 milliard de tonnes de nourriture perdues chaque année. Comment le combattre ? Avec la beauté ... de l'imagination des chefs. Avec la beauté, on reconstruira la dignité. »

La question de l'accueil des exilé-e-s appelle donc à des réflexions et à des réponses politiques, sociales, économiques, philosophiques, et aussi bel et bien architecturales. Elle implique de se questionner sur ce que signifie vraiment « accueil », et ainsi de repenser les actions menées dans ce domaine, quantitativement et qualitativement. S'il nous faut concevoir les lieux d'hébergement en tant que lieux d'accueil, n'oublions pas les lieux dédiés au repas, à l'hygiène, à la culture, aux relations sociales... Et repensons les villes elles-mêmes pour les faire dévier de leur trajectoire toujours plus excluante.

5

Quatre sont aujourd'hui ouverts à Milan, Rio de Janeiro, Londres et Paris.

Mai 68 et Nuit Debout. Deux brèves portions d'histoire, l'une vieille d'un demi-siècle et l'autre de seulement deux ans. Quel héritage ces deux mouvements ont-ils laissé ? Et surtout comment peut-on dépasser la passivité de la commémoration pour comprendre à nouveau tant les racines de ces initiatives que la manière dont elles ont matérialisé une critique, un engagement ? Cet article à deux voix propose une relecture de ces deux événements majeurs du volet citoyen de l'histoire politique française à travers le prisme de l'investir, en oscillant entre mémoire, description et réflexions personnelles. Alors, « Ils commémorent, on recommence » ?

COMMÉMORER ?

Mai 68 et Nuit Debout

Commémorer Mai 68 ? Célébration de la finitude du mouvement

Pourquoi commémorerions-nous mai 68 ? L'avons-nous personnellement vécu ? Savons-nous seulement de quoi nous parlons ? Que reste-t-il aujourd'hui de cette période d'effervescence créative et contestataire ? Outre l'héritage culturel soigneusement dilué, un vague souvenir collectif. C'est précisément pour cette raison qu'une commémoration nous semble bienvenue. Force est de constater que nous sommes sujet-te-s à une amnésie générationnelle face aux événements des années 1960- 1970. Nous, petit-e-s dernier-ère-s de la génération Y, connecté-e-s en permanence au présent des quatre coins du monde, confronté-e-s à l'immédiateté des informations, bercé-e-s de discours court-termistes, nous voilà inconscient-e-s des combats passés. Nous voilà isolé-e-s, exilé-e-s, ignorant l'Histoire, qui a pourtant façonné le monde dans lequel nous vivons. Se rappelle-t-on aujourd'hui, lorsque l'on manifeste contre une loi Travail qui nous effraie, que d'autres jeunes contestaient bien avant nous l'idée que nos vies se résument à se crever à la tâche, au nom de la sainte rentabilité ? Persuadé-e-s de notre capacité à révolutionner le monde, à renverser l'ordre des choses, nous voilà dans la rue, à défendre les mêmes droits, à revendiquer les mêmes idées, à clamer des slogans déjà clamés, à brandir des pancartes déjà brandies, à dénoncer des idéologies déjà pointées du doigt, à reproduire les mêmes erreurs. Mais quelles seraient les causes d'une telle amnésie ?

La désillusion post-68, qui semble avoir touché la majeure partie des adhérent-e-s au mouvement pourrait l'expliquer en partie. Peu fier-ère-s de leur défaite (leurs contestations se trouvant rapidement étouffées par l'émergence du débat identitaire), les soixantes-huitard-e-s s'exilent ou se reconvertissent, privilégiant pour les un-e-s, la tranquillité d'une vie autarcique, loin de la société qui les a déçu-e-s, et pour les autres, les luttes locales visant un problème précis. Cet échec a-t-il entraîné un sentiment de honte chez ces personnes ? Sont-elles senties fautives ? Toujours est-il qu'en perdant foi en l'universalité de leurs idées, elles n'ont pas développé de réelle volonté de transmission quant au récit des luttes passées.

Mais on ne saurait attribuer aux seuls acteurs du mouvement la rupture culturelle qui aura finalement transformé mai 68 en une nébuleuse aux contours

flous, dont on ne perpétue que peu le souvenir. L'occultation de cette période historique commence par le leurre de la crise identitaire, survenu à point nommé pour détourner l'opinion publique des préoccupations altermondialistes, condamnant ainsi le discours dissident à l'oubli. Tout en recentrant le débat sur des questions sécuritaires, la classe politique s'empare de certaines thématiques émergées au cours des années 1960- 1970, comme par exemple l'égalité des sexes, et mettent en place un certain nombre de mesures, qui institutionnalisent les nouveaux courants de pensée, en en diluant le contenu. L'essoufflement du mouvement, et son effacement progressif des mémoires, semblent découler d'une logique globale de censure, qui prend bien des formes parmi lesquelles la plus insidieuse de toutes, la langue de bois.

Cette dernière s'imisce en effet dans notre propre discours, et finit par effacer toute once de vérité dérangeante du débat. Se rappelle-t-on aujourd'hui que ceux qui, selon l'appellation actuelle, sont qualifiés d' « assistés », se voyaient désignés, il y a peu de temps de cela, par « défavorisés », alors même que plus tôt encore, on n'avait pas honte de les appeler « pauvres » voire « exploités » ? Si l'appauvrissement sémantique du langage entraîne l'anesthésie générale de l'opinion publique, il est saisissant de se replonger dans l'univers des années 1960-1970 pour en apprécier la pertinence dans le contexte actuel. Parmi les problèmes dénoncés à l'époque, nombreux sont ceux qui n'ont été que partiellement, voire pas du tout, résolus. Les questions soulevées autrefois font toujours débat. Et nous ne pouvons nous les réapproprier qu'en étant conscient-e-s. C'est donc en cela qu'il nous paraît essentiel, cinquante ans plus tard, de mettre en évidence l'actualité déroutante des discours de nos prédécesseur-euse-s.

Livia Delaporte

Commémorer Nuit Debout ?

Investir les places publiques par le débat citoyen

Mars 2016, Frédéric Lordon économiste, énonce sur la place de la Bastille : « Nous ne remercierons jamais assez la Loi El Khomri, pour nous avoir redonné le sens de deux choses que nous avons oubliées depuis trop longtemps : le sens du commun et le sens de l'affirmation. » Dans un contexte de crise économique encore marqué avec plus de 3,5 millions de chômeurs à l'hiver 2016, le gouvernement Hollande propose à l'Assemblée le projet de loi El Khomri censé réformer le Code du Travail. Parmi les mesures phares de ce texte, nous retrouvons un ensemble de propositions visant à assouplir le code du travail et à le moderniser. La plupart des mesures de la loi Travail ont essentiellement profité au patronat, désigné comme la première classe sociale créatrice d'emploi : on y retrouve par exemple le renversement des accords de branches sur les accords d'entreprise, la fin de l'indemnisation des heures supplémentaires, le plafonnement des indemnités prudhommales ou encore la fin des 35 heures.

Cette loi a eu l'effet d'une vraie bombe sociale déséquilibrant alors les rapports de forces au sein de l'entreprise entre les patrons et les employés, et a confirmé la volonté du gouvernement de s'insérer dans une société ubérisée. Un sentiment de trahison était perceptible au sein de la population qui avait élu trois ans auparavant un gouvernement socialiste. Un décalage s'est fait sentir entre ce dernier, qui proposait de « renouer avec le dialogue social » au sein de l'entreprise, et un peuple qui se sentait amputé dans ses droits fondamentaux. Face à cette irrévérence aux luttes passées, face à cette régression annoncée, travailleurs et ouvriers souhaitant défendre leurs droits ainsi qu'étudiants inquiets pour leur avenir se sont alors unis pour manifester leur défiance.

Un débat de fond s'est alors ouvert sur la « valeur travail » et sa signification actuelle. Cet événement marque le début d'une repolitisation de la jeunesse. Mais depuis mai 68, que veut dire l'engagement des jeunes ? La jeunesse dort-elle ? La jeunesse s'est réveillée au printemps 2016, avec l'envie d'écouter sa radio le matin, de comparer divers points de vue journalistiques, de guetter les événements sur les réseaux sociaux, et même parfois de lire pour la première fois un texte de loi. Tous les jeunes n'étaient évidemment pas sensibilisés avec les mêmes degrés d'intensité, mais était-ce vraiment important ? Non, parce que l'émulsion était là. La jeunesse avait pour la première fois envie de s'intéresser à l'activité politique et citoyenne de son pays. Elle avait retrouvé l'envie d'agir sur le système, et non pas de se laisser endormir dans la passivité habituelle. L'année suivante c'étaient les présidentielles, l'enjeu était de taille. Dans les universités, il n'y avait pas de tabous à exprimer ouvertement un avis politique, il n'y avait pas de honte à débattre. On a vu émerger au sein de l'ENSAL un groupe d'expression libre pour permettre l'existence de débats ouverts sur des sujets d'actualité.

Peu importait le fond véritable de ces contenus, peu importait la divergence des horizons politiques, peu importait l'issue de la discussion, ce qui comptait était de vivre un moment d'échange avec l'autre, d'aller à la rencontre d'autres individus, de se mettre en danger, de se soumettre à la critique, pour enfin grandir dans ses idées. Et c'est la première fois qu'on observait la citoyenneté se pratiquer à l'école d'architecture. Pratiquer la citoyenneté par le débat, telle était l'essence de la démocratie à l'époque de la Grèce Antique. L'exercice de la rhétorique s'effectuait au sein des agora, au coeur des cités. C'est le format qu'adopta *Nuit Debout*.

Ce mouvement est né après la manifestation du 31 mars qui a marqué un courant décisif avec l'occupation des places publiques sous le slogan : « Ce soir, on ne rentre pas chez nous. » Au même titre que le sit-in ou le boycott, l'occupation des places publiques un peu partout en France a pris alors une forme politique, ce format est devenu une forme moderne de contestation comme on avait pu le voir en Espagne avec le mouvement des Indignados le cinquième de mayo. Il ne s'agissait pas tellement de créer un mouvement, mais plutôt un climat social, une envie de renouer avec la notion de démocratie. « Nuit debout n'avait pas

vocation à créer un parti, au contraire, le mouvement était même hostile à toute création politique », rappelle le philosophe Patrice Maniglier. C'est ce qui faisait à la fois sa force et sa fragilité, *Nuit Debout* était politique mais non partisane. En assumant un mode de fonctionnement horizontal ce mouvement avait pour fondement de permettre à chacun de s'exprimer par le débat et rejetait toute forme de hiérarchie ou de récupération extérieure.

Adhérent à des valeurs libertaires, anti-autoritaires et anti-capitalistes, le fonctionnement de *Nuit Debout* repose sur un consensus entre les citoyens. Dans la presse mainstream de l'époque on aura beaucoup entendu parler de cet événement sous l'image hostile des luttes entre CRS et « casseurs » dans l'objectif de dissuader par la violence et de répondre à des exigences d'audience, sans jamais évoquer ce qui a fait de cet événement un moment historique dans l'histoire de la démocratie, et dans la façon de faire de la politique. Aurions-nous été dangereux aux yeux de ceux qui avaient le pouvoir ? La réponse est oui. Avec autant de sujets alternatifs tels que la question de la monnaie locale, l'agriculture urbaine, l'engagement de la jeunesse, le féminisme, l'éducation populaire, ou encore la démocratie participative, *Nuit Debout* menaçait nos façons ancestrales de faire de la politique.

Ce mouvement était le reflet d'une volonté profonde de changement de la part des Français et d'une aspiration à un monde meilleur. Des individus de toutes catégories sociales et de tout bord politique, étaient là tous les soirs parce qu'ils avaient chacun une cause à défendre. Les causes principales étaient les discriminations qu'elles soient d'ordre sexiste, raciste, homophobe, ou autres. Une convergence des luttes s'organisait autour de ces places sur lesquelles une vie commençait à se développer en parallèle. Chaque assemblée générale s'accompagnait d'un *Ciné Debout* où des films engagés étaient projetés comme *Demain* ou *Merci Patron!*. Un Orchestre Debout a vu le jour également, un service d'ordre assurait la sécurité des personnes, des systèmes de récupération de nourriture à la sortie des supermarchés ont été mis en place et des SDF faisaient la cuisine pour tous. Cela peut paraître complètement surréaliste mais dans ce monde-là, chacun avait un rôle à jouer et chacun pouvait trouver sa place par des actions bénévoles ou associatives, ou simplement par le fait d'être là et de débattre en petits groupes. Le mode de communication employé reposait sur le langage des signes pour éviter le tapage nocturne sur les places publiques, pour mieux se comprendre à distance et pour donner à tous la possibilité de s'exprimer. Le compte rendu de chaque séance était mis en ligne sur les réseaux sociaux, des youtubers avec le #Onvautmieuxqueça se faisaient les relais de la libération de la parole.

Mais malheureusement après trois mois d'occupation quotidienne des places, ce mouvement s'est essouffé pour plusieurs raisons. La première est l'adoption par 49.3 de la loi El Khomri en juillet 2016 en plein Euro de football. La deuxième est l'épuisement des manifestants et le format de nuit qui ne pouvait

pas convenir à tous, ainsi que l'arrivée des examens de fin d'année pour les étudiants. La troisième est la médiatisation à outrance des violences policières, la menace d'être fiché S en plein état d'urgence suite aux derniers attentats de novembre et la véhiculation d'un mouvement exclusif et bobo-centré par les médias traditionnels. La météo pluvieuse a fini par décourager les derniers résistants. Les *Nuits Debout* peuvent donc être perçues comme un échec du point de vue de l'impact national, mais à une échelle territoriale l'espace de rencontre généré par cet événement a permis de lancer à foison des micro-actions rhizomatiques. Ce mouvement a permis l'émergence d'une conscience politique chez les jeunes et chez les citoyens. Il ne s'est pas ouvert vers un mouvement plus large car il était localisé sur des territoires de manière simultanée et s'est refusé toute alliance politique. Il aura ouvert des horizons et des esprits, il aura fait germer des idées, mais surtout il aura sensibilisé les citoyens à la prise en main des décisions de leur ville et aux problématiques de demain. *Nuit Debout* aura laissé dans les mémoires de ceux qui l'ont vécu, le sentiment que l'on peut s'investir autrement.

Elsa Trincal



Fig. 51 : Photomontage : Livia Delaporte et Elsa Trinca, 2018

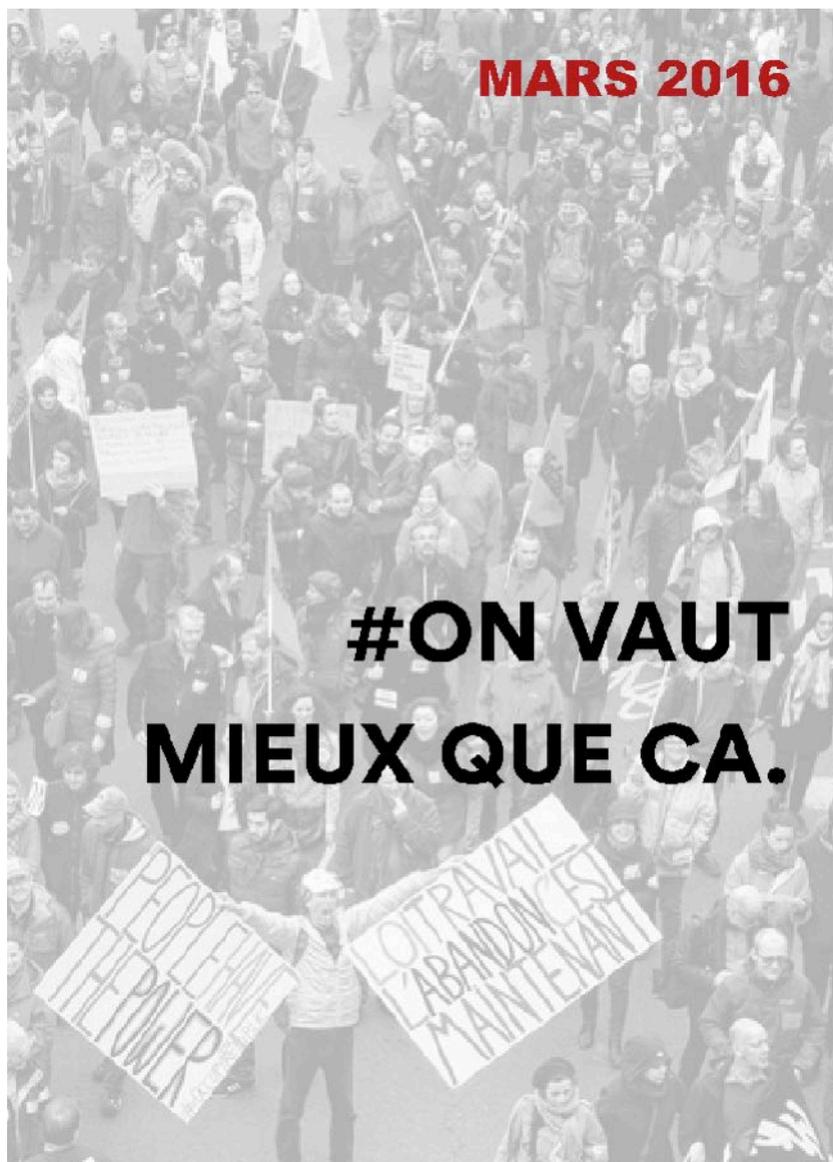


Fig. 52 : Photomontage : Livia Delaporte et Elsa Trincal, 2018

C'EST À TOI

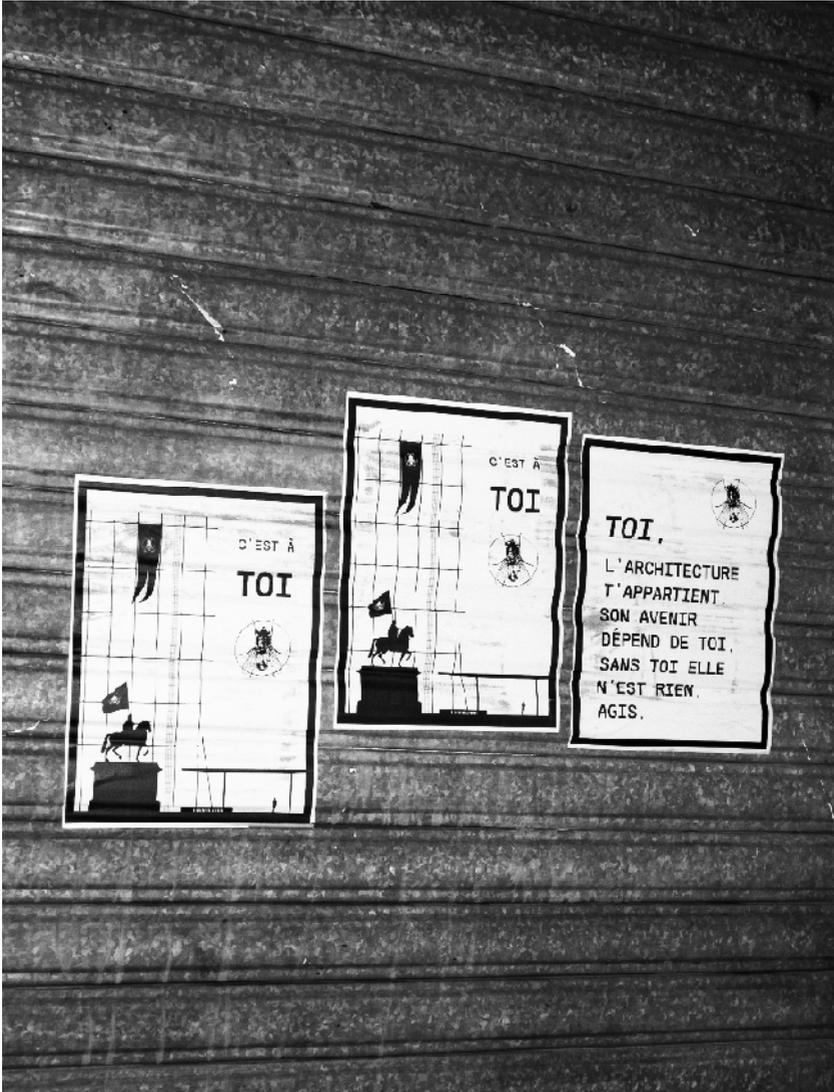


Fig. 53 : Photo : Julien Marie, 2018



Fig. 54 : Photo : Julien Marie, 2018

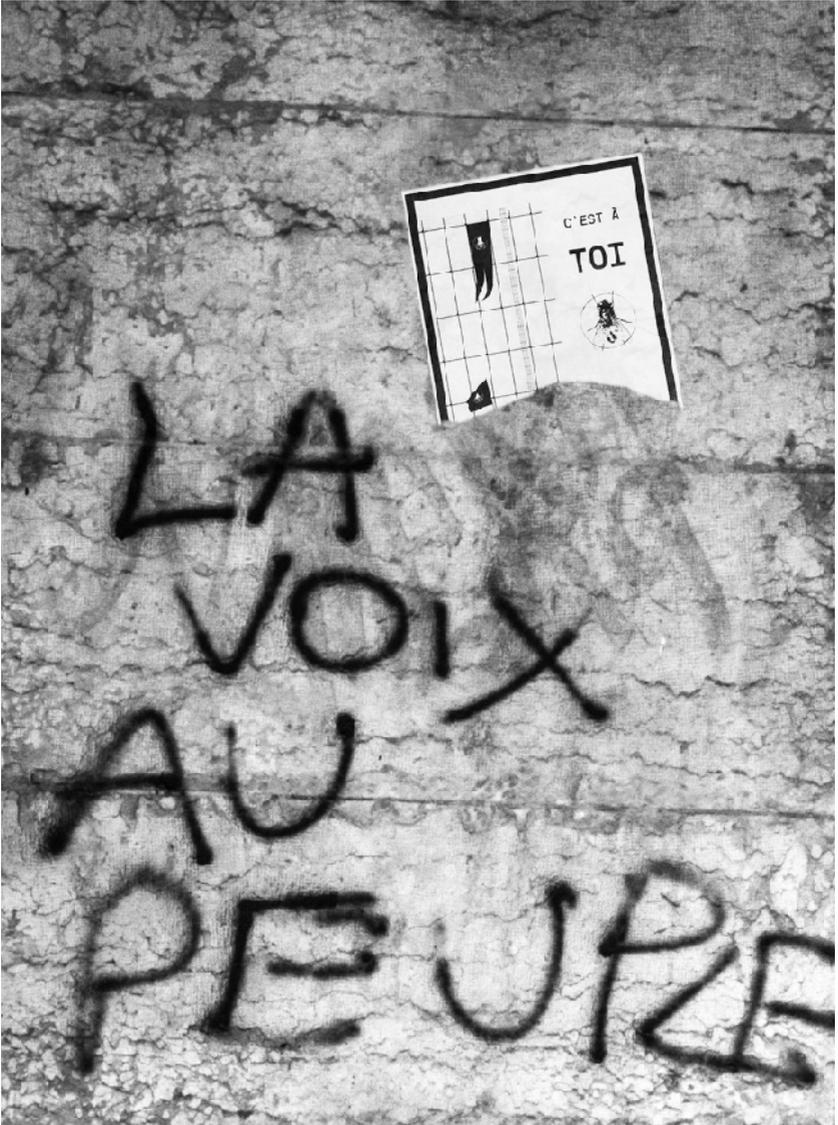


Fig. 55 : Photo : Julien Marie, 2018

Révolution. Un bien grand mot souvent entendu cette année. En cause, les 50 ans de Mai 68 et les protestations étudiantes qui ont eu lieu au printemps 2018 en réaction aux réformes touchant les universités. En 1968, les étudiant-e-s en architecture étaient nombreux-ses dans les rues ; prônant leur liberté face aux Beaux-Arts et à la nécessité d'intégrer les questions sociétales à leurs études. Pourtant, cette année, l'ENSAL et les autres écoles d'architecture n'étaient pas animées de la même rage que beaucoup d'universités. Cela signifie-t-il que tout va bien dans le secteur de l'architecture ? Que nous ne sommes pas solidaires vis à vis des autres étudiant-e-s ? Les deux auteurs-trices de cet article s'interrogent sur les raisons de l'engagement si discret des étudiant-e-s des ENSAs.

LA RÉVOLUTION C'EST COMME LE SIDA... CA N'ARRIVE QU'AUX AUTRES

Ouf c'est bon, le titre a retenu votre attention. Maintenant oubliez le sida, qui bien sûr n'est pas la question. Vous comprenez, il fallait vous accrocher, parce que cela nous tient à cœur.

Par contre oui, nous parlerons bien de révolution. Etudiante à priori, ou en tout cas générationnelle... mais pas seulement. Nous l'entendrons dans un sens volontairement large, car le contenu importe peu : qu'elle soit technologique, culturelle, identitaire, sexuelle, politique, sociale, politico-sociale... Jusqu'à la plus minime forme d'engagement, nous nous intéresserons à toute forme de révolution, de lutte, d'acte, de discours, de changement d'habitude jusqu'au plus anodin... tant qu'il y a militantisme..

Car là est la question : où et quand commence l'engagement étudiant? Comment en actionner le moteur... et quels sont ses freins ? Comment se positionne cette toute fraîche génération d'étudiants-architectes qu'est la nôtre face au monde qu'elle s'empresse de rejoindre, que nous nous empressons de rejoindre ?

Introduction

C'est brouillon. Vous connaissez déjà le thème de cet article, les rouages de l'engagement étudiant, mais nous allons trop vite. Prenons un moment pour revenir en arrière. Il s'agit de vous expliquer comment nous en sommes arrivés là, en voici le contexte :

Tout a commencé un jeudi après-midi, un peu après le café. L'un était en rage, contre une administration imperméable, réfractaire à la moindre initiative de personnalisation de son cursus, une administration qui lui mettait des bâtons dans les roues. L'autre était en nage... acculée par la surcharge de travail, par

une institution qui en demande toujours plus, alors même que se posent les grandes questions de l'imminent post-diplôme, l'angoisse de la « vraie vie » ... Ces grandes questions qui ne demandent rien d'autre qu'un peu de temps, pour décanter déjà, pour réfléchir surtout. Nous avons tous deux l'intuition de la nécessité d'une analyse du système universitaire, ou en tout cas dans un premier temps de l'ENSAL.

L'un comme l'autre avons une expérience dans un pays étranger. Canada et Brésil. L'un comme l'autre abordons différemment la question de l'enseignement, l'entrée dans le monde du travail, le bien-être étudiant, la relation avec les professeurs, l'administration et l'institution.

Le contexte de notre article est aussi finalement l'actualité, l'air du temps : notre propre engagement dans la vie étudiante ici à Lyon, qui paraît parfois dérisoire 50 ans après Mai 68, alors même que s'organisent avec intensité, parfois même dans la violence, l'occupation de la Sorbonne ; la commune libre de Tolbiac ; les comob des pro-zadistes à l'UFR de Nantes, les blocus des examens à Toulouse et à Lyon, les Fêtes à Macron dans tout le pays ...

En réalité, la genèse de cet article se situe autour de cette simple question :

Pourquoi ne suis-je pas révolutionnaire ?

Pourquoi eux ?

Et puis pourquoi pas moi ?

Sommes-nous moins ouverts d'esprit ? Sommes-nous moins curieux ? Moins politisés ? Moins nombreux, moins organisés ou juste moins Parisiens ? Nos convictions se sont-elles édulcorées, au point de ne plus savoir nous investir pour notre avenir ? Ou notre implication s'exprime-t-elle sous une autre forme, un autre type d'engagement ?

S'engager

Le terme est anodin pour la majorité d'entre nous, enseigné à la va-vite dans les lycées en cours « d'éducation civique ». Pour nous, s'engager c'est s'investir, se promettre d'accomplir quelque chose... ou du moins essayer. L'engagement est une action volontaire issue d'un idéal ; c'est aussi une revendication. Une promesse que l'on se fait à soi-même, pour une cause qui nous motive, qui nous réunit, aussi. Plusieurs synonymes comme l'enrôlement, l'investissement, l'implication, la participation ou le volontariat révèlent différents degrés d'engagement. Il existe pour nous autant de définitions de l'engagement que d'individus, caractérisés par des méthodes, des liens, des styles de vie qui nous concernent tous.

Aussi, du point de vue de l'épanouissement personnel, être engagé révèle une certaine forme de maturité. S'investir permet de défendre et de consolider ses

idéaux, de participer à leur intégration progressive dans la société. Ce qui implique donc une certaine reconnaissance. S'impliquer c'est encore développer de nouvelles compétences et connaissances, une manière de travailler sur soi, d'apprendre. C'est enfin rencontrer de nouvelles personnes, un moyen de s'inscrire dans un groupe, et par conséquent d'appartenir à une communauté. Pour toutes ces raisons, nous aimerions promouvoir ces pratiques mais avant ça, les comprendre.

A travers nos yeux d'étudiants, nous avons cherché ce qui pour nous pourrait le mieux illustrer la notion d'engagement. Nous avons choisi de parler ici des mouvements étudiants. Sujet d'actualité, il s'agit pour nous d'une manifestation particulièrement notable de l'engagement pour la jeunesse française.

Maintenant un peu d'histoire. La notion de mouvement étudiant est liée à celle de « mouvement ouvrier ». Dans le cas des actions étudiantes, le but, l'objectif final, est de faire entendre sa voix à travers des mobilisations collectives pour défendre la condition d'étudiant, mais aussi celle de nos cadets les lycéens, des professeurs, et plus généralement la qualité de l'enseignement et des conditions de travail, quel que soit notre domaine d'étude.

Les premiers mouvements étudiants organisés et répertoriés en France datent du XV^{ème} siècle et ont démarré à la Sorbonne, symbole de contestation qui a traversé l'histoire de la désobéissance comme celle de l'éducation française. C'est au XIX^{ème} siècle qu'est créée la première société d'étudiants ; les associations générales d'étudiants fleuriront alors sous le nom d'AGE, comme l'AGEL à Lyon. Le rassemblement de ces diverses associations permettra en 1907 la création de l'UNEF ou Union Nationale des Étudiants de France, qui vient fédérer ces organisations encore trop éparées. Son objectif est d'unifier et de transmettre la voix des étudiants à la société, en contournant la censure des administrations des écoles et des facultés qui les brident. Depuis les épisodes de Mai 68, qui ont marqué notre société, ces organismes pratiquent une veille active, pour défendre nos intérêts, quitte à déclencher des mouvements de contestation comme en 1986 en opposition à la loi Devaquet, en 1995, en 2006 contre le CPE ou en 2007 contre la loi Pécresse (LRU).

Nous pensons souvent aux formes déjà plus ou moins institutionnalisées de l'engagement, comme :

- faire partie d'une association : à l'heure actuelle, au sein des universités françaises, il existe plus de 5000 associations. Large panel lorsqu'on sait que ce chiffre ne compte que les associations dites « étudiantes » des universités. A travers un objectif commun, ces associations n'ont pas pour but d'être lucratives et fonctionnent bien souvent grâce au bénévolat.

- s'inscrire dans un parti politique : cela permet de s'investir dans le débat politique par des voies officielles et institutionnelles. 600 000 personnes sont engagées dans des partis politiques en France et tentent à travers leurs opinions d'accéder démocratiquement au pouvoir.

- se syndiquer : les syndicats regroupent des salariés volontaires, souvent bénévoles, qui souhaitent défendre leurs causes sur leur lieu de travail. Dans le cas de l'engagement étudiant, il existe des syndicats étudiants comme l'UNEF, La Fage etc., présents dans les universités - les UFR - mais très peu, voire pas du tout dans les écoles.

Mais comme l'ont si bien expliqué RV. Joule et JL. Beauvois dans leur *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*¹, « s'engager » se distingue d'« être engagé ». Lié à la notion de militantisme, l'engagement prend parfois des allures plus subtiles. La plupart d'entre nous s'engagent au quotidien sous des formats plus divers : par les actes - à travers des projets d'architecture par exemple ou en participant à des réunions et des actions collectives ; par des dons, ou à l'inverse par le boycott (ou buycott) ; mais aussi par les petits gestes que Michèle Micheletti, spécialiste du militantisme, appellera « actions collectives individualisées² » - par exemple signer une pétition -, ou encore par nos attitudes, les mots que nous utilisons et nos argumentaires. Qui n'a jamais tenté de défendre des questions culturelles ? Politiques ? Architecturales ? En face à face ? *Via* des articles ? Dans nos publications sur les réseaux sociaux ? Et j'en passe...

Autre remarque : les étudiants ne sont pas seulement des étudiants. Ce sont aussi des « vrais gens » (pour reprendre l'expression de notre ami G. Desève-davy !) avec des activités extra-universitaires de tous types : organisation d'événements culturels et festifs (par exemple le festival Archisound ou le Diaph³ à l'ENSAL) ; l'implication dans la vie de l'école (l'Esquisse ou la CPR) et des équipes sportives (comme à l'ENTPE), l'accompagnement des jeunes en lycée pour des cours du soir ou encore la défense de personnes en difficulté. Chaque école, chaque campus vit au rythme des multiples associations qui s'y forment et qui chaque jour en animent les lieux.

On peut alors classer ces types d'engagement, d'implication dans la vie extra-universitaire, en fonction de ce facteur primordial qu'est la motivation, quelle soit pécuniaire (donner des cours de soutien), par plaisir (les événements festifs et culturels notamment), liée à une idéologie ou une conviction (par exemple dans les associations qui soutiennent la vulgarisation ou la recherche architecturale, on peut citer NOVA à l'école, mais pas que) et bien sûr... par mécontentement ! Souvent politique ou identitaire, cette catégorie spécifique diverge des autres.

Alors que l'implication étudiante dite « nécessaire » - obtenir des crédits ou de l'argent de poche - s'écarte de notre définition de « l'engagement » (puisque les motifs de l'étudiant sont indirects car intéressés), on distingue ensuite plaisir et revendication, deux aspects de notre fameuse motivation (pour l'engagement

1 Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, PUG, 2002 (1re éd. 1987)

2 Michele Micheletti, *Political virtue and shopping. Individuals, consumerism, and collective action*, New York, Palgrave MacMillan, 1999

étudiant) qui se font face sans nécessairement s'opposer.

Le plaisir procuré par toutes ces formes d'engagement est d'ailleurs un véritable leitmotiv pour les étudiants qui intègrent des associations, des syndicats ou encore des partis politiques. S'impliquer relève a priori d'une envie avant d'être une obligation. C'est un choix que fait l'étudiant, avec sa part de responsabilité, qu'il se doit de tenir et d'assumer par la suite.

Freins/Moteurs

En tapant BLOCUS ECOLE D'ARCHITECTURE sur Google une courte vidéo datant de 2011 apparaît... soit vieille de sept ans.

Depuis ... **Nada.**

Pourquoi ?

Pourquoi relève-t-on si peu de manifestations des étudiants en architecture ? S'engagent ils réellement alors que cette semaine, [à l'université] Quai Claude Bernard, les partiels ont été annulés sous la pression des manifestants ? A l'ENSAL on entrevoit quelques publications sur les réseaux sociaux, une affiche de temps à autre, quelques pétitions – qui aboutissent rarement - mais aucun blocus, aucune manifestation, aucun débat officiel et construit sur ces sujets d'actualité... Qu'est-ce qui explique que les étudiants en architecture soient si peu réactifs et présents sur des sujets de société, de politique, au sein de leur école ? Il faut le dire, avec notre campus en périphérie, éloigné des autres écoles et facultés, nous sommes plus qu'un peu isolés... et heureux de l'être on dirait ! Ah, si ! Il y a les ingénieurs de l'ENTPE, mais le contact est moindre et manque de substance. On ne se mélange pas ! Trop peu de cours en commun, trop peu d'événements universitaires ou extra-scolaires, festifs ou culturels... un peu de sport certes, et puis un restaurant universitaire auquel nous n'avons même pas d'accès... il semblerait qu'une force mystérieuse entretienne le fossé culturel entre architectes et ingénieurs...

Quelques facteurs expliqueraient ainsi peut-être comment le contexte de notre école d'architecture peut freiner certaines idées contestataires et l'accès aux hautes sphères des mouvements étudiants :

- L'emplacement :

Les écoles d'architecture ont souvent été isolées et du centre et des grands campus étudiants : Vaulx-en-Velin, la Villeneuve à Grenoble, Le Mirail à Toulouse... fragmentées, externalisées, les écoles sont repoussées en périphérie. Urbainement, la stratégie tient la route : les écoles irriguent la ville, recréent une centralité, redonnent de l'activité et une vie aux banlieues. L'idée est louable mais elle n'est pas sans conséquences... nous restons sur le banc de touche.

De la même manière, les effets de la centralisation sont encore bien présents, et c'est bien trop souvent à Paris qu'ont lieu les mouvements contestataires les plus intenses. Par exemple, peut-on comparer les *Nuits Debout* de la place Guichard à Lyon avec celles organisées dans de nombreux espaces publics parisiens ?

- Le poids de l'histoire:

L'histoire révolutionnaire de la Sorbonne - avec actuellement la Commune libre de Tolbiac - en est un bel exemple. Ce n'est pas un hasard si à chaque vague contestataire étudiante, on entend parler de la Sorbonne. Déjà au XV^{ème} siècle, puis en Mai 68, pour les événements de 86 ou la réforme Darcos... les lieux et ses étudiants sont imprégnés d'une véritable chronologie des révoltes étudiantes. Nous retrouvons le même schéma à Nantes - aujourd'hui alimenté par la polémique de NDDL -, qui fait parler d'elle depuis 1965 ! De tels cadres suggèrent le passage à l'action, tout simplement par mimétisme, et nous donnent le droit de dire « non ».

- La mixité des domaines d'étude :

Les écoles d'architecture cohabitent parfois avec des écoles d'ingénieurs, rarement avec les Beaux- Arts, et puis voilà... Qu'en est-il des autres secteurs d'activité ? Bien souvent à l'ENSAL, nous restons dans notre bulle, les contacts avec l'extérieur s'arrêtent là et même si le dialogue avec l'ENTPE s'améliorait, nous resterions bien trop figés entre spécialistes du bâtiment.

Si il nous faut encore une fois nous comparer à la Sorbonne, les facultés, bien qu'éclatées dans plusieurs arrondissements de Paris, entretiennent entre elles de véritables liens qui alimentent le débat en fonction des différentes cultures, modes de pensée, styles de vie propres à chaque formation.

- Le rapport à l'autorité :

Dernier levier stimulant l'implication étudiante, la relation qu'entretient l'élève avec l'administration ou l'enseignant préfigure l'attitude de l'étudiant vis-à-vis du système qui l'encadre.

Mentor paternaliste et autoritaire, la figure de l'enseignant s'oppose bien souvent en France à celle de l'étudiant. Enseignant/enseigné ; sachant/ignorant ; montant/descendant ; père/fils... Nous retrouvons à l'école cette dichotomie du couple archaïque professeur/élève. La relation est hiérarchisée, se confrontent un sachant tout-puissant qui détient le savoir et un apprenant en position d'infériorité qui a besoin de l'aval de son maître pour obtenir la reconnaissance de ses pairs. L'apprentissage est unilatéral et rarement le professeur admettra apprendre de ses élèves devant eux. Bien sûr les profils sont variés et au fil des années la relation tend à s'horizontaliser.

Mais nous sommes encore loin de certains modèles comme ceux que nous avons pu observer au Brésil et au Canada. Dans ces cas-là, le professeur s'ap-

parente plutôt à un conseiller. Moins omniprésent, il est « consultable » par les étudiants, à la manière d'un collègue - dans une version plus expérimentée. Le tutoiement est de mise, on s'appelle par le prénom, le stress disparaît, il s'agit d'un dialogue plutôt que d'un argumentaire défensif comme c'est souvent le cas en France en atelier de projet. D'ailleurs, tout est dans le ton du discours. Au Brésil par exemple, jamais une critique ne sera donnée sans un commentaire positif pour contrebalancer la remarque ; si certains parlent de tact, nous évoquerons plutôt l'absence de jugement, au profit de l'accompagnement.

D'un autre côté, cette intimité entre professeurs et étudiants peut révéler un manque d'exigence quant à la qualité et la quantité de travail fourni. Si être dans une relation moins hiérarchisée à l'enseignant permet à l'étudiant de s'investir dans son milieu d'étude et de le remettre en question plus aisément, la crainte du jugement motive l'étudiant des ENSA à dépasser ses limites pour satisfaire le maître. Au Brésil notamment, nous avons pu remarquer que cet aisance laisse parfois place à un réel manque de sérieux.

Bien sûr, cette analyse est caricaturée et tronquée. Elle illustre simplement deux extrêmes dans les rapports entre étudiants et enseignants, qui pour nous sont révélateurs de modèles universitaires permettant ou non la remise en question par leurs étudiants. D'ailleurs, pour reprendre notre même exemple, on ne compte plus les professeurs de la Sorbonne qui ont incité voire rejoint les rangs des étudiants contre la loi ORE. Coïncidence ? Sans doute pas ...

Temporalité

Finalement, et pragmatiquement, l'étudiant en architecture doit trouver une manière de s'organiser pour à la fois se consacrer à des projets chronophages et affirmer ses convictions. Entre donc en jeu la question de la temporalité pour l'engagement étudiant.

« La révolution ? J'peux pas j'ai Projet. »

Projet. Avec un grand P ! Exercice intouchable, sacro-saint, qui nécessite de se donner corps et âme à la tâche. Avec le sourire, bien sûr, puisque c'est une vocation, un métier de passion (n'est-ce pas ?) Le problème survient lorsque même dormir ne relève plus du besoin vital. Petit à petit, le mythe de la charrette devient notre quotidien. Entretenu par la promotion toute entière : « Et toi ? Tu as dormi combien d'heures ? », la charrette est un moyen de montrer sa motivation, sa détermination, sa place parmi les architectes de la méritocratie.

A partir de là, quelle part de temps libre reste-t-il pour la curiosité ; pour ce que l'on appelle « projets personnels » ; pour l'actualité et la politique (dans le sens large du terme) ? Plus beaucoup...

Sans pour autant condamner notre engouement pour l'exercice du Projet - qui

parmi nous niera le plaisir d'un projet bien abouti, de s'être donné à fond, de pousser plus loin ses capacités et ses connaissances, et finalement d'en être fier ? - nous nous interrogeons : comment garder un minimum de temps pour soi, pour les autres, pour le monde et ses convictions ?

Riches de nos expériences à l'étranger, nous avons tenté d'appliquer ce que nous avons découvert. Par exemple, après une année au Brésil où les étudiants font leur cursus à la carte, avec des cours optionnels personnalisant leur parcours, et surtout sans limite d'années d'études, il a paru possible de continuer à « prendre son temps », et ainsi demander à adapter notre cursus à cette temporalité de la curiosité. Comme au Brésil, nous aurions pu étirer notre cursus en 7 voire 8 années pour bénéficier de l'expérience de l'alternance, de projets artistiques ou personnels, telle cette amie de Sao Paulo qui tenait une boutique de bijoux artisanaux, bref... entrer progressivement dans la vie active.

Mais non, en France la course au diplôme bat son plein et les règlements ne nous permettent pas de redoubler plus d'une fois par cursus. De toute façon, personne ne nous donnera un travail honnêtement rémunéré tant que nous n'obtenons pas le précieux diplôme. Seule option possible : la césure. Une fois passée cette option bien encadrée, impossible de faire un écart, et l'administration n'hésite pas à nous le rappeler ...

La critique est vive, certes. Elle est aussi à nuancer, en affirmant que dans l'ensemble nous sommes tous deux satisfaits de notre parcours. Mais cette dernière partie nous permet de rappeler l'influence d'une charge de travail, d'un programme d'étude et d'une pédagogie en l'apparence assez libérale, sur notre temps libre et donc sur notre engagement étudiant.

En fin de compte ?

Notre première conclusion considère le pouvoir du contexte. Si nous ne sommes que peu révolutionnaires, ici à l'ENSAL, ce n'est pas forcément lié aux individus. Pour nous, le contexte urbain et académique, la configuration du campus mais surtout le modèle pédagogique et le programme que l'on nous impose peuvent constituer un réel frein à notre engagement politique. Il existe tout de même un effet positif à ce détachement des débats sociétaux et politiques. L'esprit contestataire des étudiants, bien qu'édulcoré par le contexte, est remplacé par une plus forte implication dans les domaines culturels, dans la vie de l'école, dans le sérieux de la production graphique et de la recherche en architecture.

La seconde conclusion, d'ordre plus personnel, s'appuie aussi sur une lecture vivement conseillée : celle du livre *24/7* de J. Crary³, qui décrit une société qui ne sait plus s'ennuyer, qui ne sait plus avoir du temps, qui ne sait plus dormir pour décanter. Savoir prendre son temps ; apprendre à s'organiser en fonction de ses désirs et convictions ; connaître la mesure d'un projet abouti, et aussi celle de sa propre curiosité : voici un bel exercice sur lequel nous avons abouti en traitant de l'engagement étudiant. Et sur lequel nous vous invitons à réfléchir un instant.

3
2016

Jonathan Crary, *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte, collection « Poche »,

LETTRE À UNE MER D'ÉTOILES

« La vie est comme la mer. Elle peut être calme et parfois violente. » Cet article est un poème en prose faisant ode à la vie et à l'importance de rester actif, ne serait-ce que pour quelques heures ou quelques minutes. Il nous rappelle que, « selon l'Organisation Mondiale pour la Santé, les troubles dépressifs représentent le 1er facteur de morbidité et d'incapacité sur le plan mondial (Mars 2017) pouvant pousser au suicide.[...] Ces troubles ne sont donc pas à prendre à la légère. »

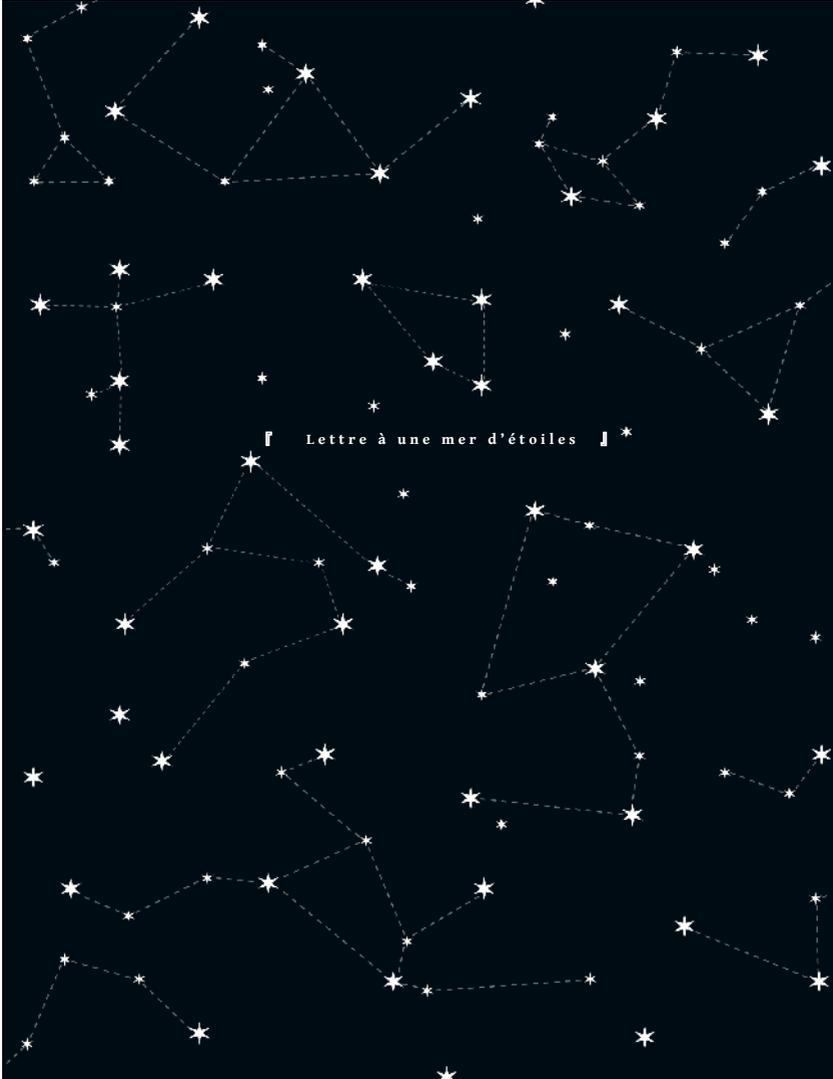


Fig. 56 : Illustration : Dan Nguyen-Viet, 2018

LETTRE À UNE MER D'ÉTOILES

A toi Voyageur/Voyageuse,

Nous ne sommes pas tous nés avec un but ou un objectif en tête. Nous avons d'abord essayé d'apprendre à vivre comme nous sommes, à apprendre qui nous étions réellement, à connaître ce qui nous entoure avant de poser nos pas dans le sable. Après tout, que faisons-nous dans cette vie ? Nous marchons sur le chemin de la vie comme nous laissons nos traces éphémères sur le sable. Il n'y a aucun sens à devoir aimer ce à quoi on tient, aucune raison à marcher et laisser ses empreintes sur une plage. Pourtant, on marche. Pourtant, on vit.

Savoir quoi faire de cette vie, savoir pourquoi on avance. Sentir la brise caresser la peau, la fraîcheur des vagues à chacun des ressacs, le doux reflux des eaux qui laisse le sable chaud mouillé, et l'odeur iodée de la mer, volatile. La vie est simple mais parfois si complexe.

La vie est comme la mer.

Elle peut être calme et parfois violente.

Elle reflète le ciel, qu'il soit nuageux ou aux couleurs ternes.

On pourrait l'ignorer ou en finir ; s'arrêter net ou se laisser porter au loin et ne plus la revoir. Pourtant, elle est là. Elle a toujours été là. On ne peut ni la nier, ni l'ignorer. Il suffirait de tourner les yeux quelques instants pour qu'elle revienne comme une douce brise maritime.

Il arrivera que la solitude devienne si forte que tes propres pensées seront trop bruyantes. Il arrivera que tes mots ressemblent à des cacophonies disparates. Tu auras l'impression qu'une tempête balaye ton âme vers un gouffre sans fond. Une spirale infernale où tout disparaîtra au milieu de nulle part. Ces moments où même le temps t'échappera et où ce que tu feras n'aura plus aucun sens. Ces choses qui te paraîtront si lointaines alors que tu pensais à portée de main. Mais ça ira. Ce sont des instants difficiles où tu serreras les dents et où tu fermeras les poings si fort que tes tendons blanchiront. Des moments où les étoiles ne brilleront pas suffisamment fort pour te repérer dans la nuit, et où la lune sera masquée par des nuages gris ou un épais brouillard. Cependant, toute violence a une fin. Rien n'est éternel. Comme le calme avant la tempête et le beau temps après la pluie, il ne s'agit que d'un cycle et tu verras : ça ira. C'est dans ces moments-là qu'il ne faut pas abandonner car cela signifierait laisser tomber toutes les expériences et les moments que tu auras vécus. Bons ou mauvais, ils font désormais partie intégrante de toi, de ce que tu as fait et de ce qui te définit. Non, tu ne t'es pas perdu. Au contraire, s'il n'y a pas de route ou de chemin vers la mer, Construis-la.

Dans ces moments il suffit d'un rien pour s'en sortir : quelques mots sur une lettre, des petits dessins sur une feuille, une brève conversation avec quelqu'un qu'on aime, ou de simples gestes d'amour au quotidien. Un pas puis un autre pour aller un peu plus loin. Retomber et se relever, comme l'aurait fait inlassablement le *Sisyphé* d'Albert Camus, l'allégorie de la condition humaine. Il y a, dans cette volonté de se battre, un charme profond et une prose lyrique qui définissent l'humanité que nous portons, nous, Humains. Connais-tu aussi l'*Oiseau Bleu* de Maurice Maeterlinck ? Une pièce de théâtre symbolique qui met en scène deux enfants à la recherche de leur oiseau : ils traversent plusieurs mondes avant d'y parvenir et, à la fin de l'histoire, se rendent compte que l'Oiseau Bleu était perché à l'intérieur de leur chambre, bien au chaud. Cette histoire parle d'un bonheur volatile qui semblait être hors d'atteinte, mais finalement plus proche qu'on ne le pense. Suffire de peu pour être heureux, parfois ne pas chercher trop loin.

S'engager dans ce long voyage vers l'inconnu, sur une voie que l'on ne connaît pas, demande du courage, celui de surmonter sa peur. Il n'y a pas de héros sans peur et ce monde est forgé par cet effroi tacite, peu exprimé autrement que par de petits murmures et de frêles voix. Ces faibles paroles font vivre en nous des héros ; ils se promènent peut-être dans notre imaginaire, humble ou noble, noir ou blanc, à mobilité réduite, en bonne santé, muet, sourd ou aveugle, nous sommes tous des héros de nos propres vies, dont le récit qui ne demande qu'à être raconté.

Nous ne nous engageons pas facilement, parfois pas du tout. Au fond, nous

faisons tous ce Voyage. Nous cherchons tous à savoir ce que nous sommes, à nous frayer un sentier entre les dunes. Peut-être diras-tu le contraire, toi, Voyageur/Voyageuse. Je ne te connais pas, ni toi, ni ce que tu as vécu, ni ce que tu aimes ou détestes. Je ne sais rien de toi. Je sais cependant que je m'adresse à un humain. Et en tant qu'humain, je ne peux que comprendre les blessures que tu portes, les peines et les souffrances, les cris de détresse et les maux qui te hantent. Je peux aussi comprendre ta chaleur, tes désirs, tes joies et ton bonheur, ta volonté de te battre et l'espoir que tu portes dans ton cœur. L'amour que tu dégages, cette empathie que tu partages et la bonté que tu portes font partie de l'éclat ardent que tu arbores. Des rayons d'une étoile inextinguible. L'Humain est fondamentalement bon et je veux y croire. Je crois en toi et en ce que tu es.

L'humanité se déchaîne, les médias nous assènent d'images de violence et des cris de désespoir. On nous berce de faux-espoirs en nous vendant des rêves autant que de la déception. On nous soutire nos émotions et notre âme pour nourrir les hautes instances et faire pleuvoir de l'argent ou d'autres métaux précieux. Les fossés se creusent, certains en pleurent et d'autres en meurent. Nous appartenons à cet engrenage effréné où le temps n'est plus celui dont la nature nous a fait faveur, mais celui d'un système dont nous nous sommes nous-mêmes imposé les règles, auquel nous nous sommes soumis. Une hyper-connexion qui définit la société d'aujourd'hui, où une lettre sur une page blanche ne suffit plus pour communiquer et où tout passe par une série de codes binaires déguisés sous des scripts et des commandes. Toujours plus de compétitions, de courses contre la montre, et de retards punis. Forcés à vivre dans un monde en damier parfaitement cadré, nous le sommes tous.

Nous n'avons d'autre choix que de vivre en évoluant constamment dans notre existence. Non pas à contre nature, à travers les métaux froids et les cliquetis des horloges, mais en cultivant l'essence de notre humanité, le cœur même de ce Monde. S'engager sur des voies oubliées, celles, des routes primordiales qui ont longtemps forgé la base de notre existence, et qu'il est nécessaire de cartographier dans notre conscience et notre mémoire collective. La mer continuera à exister bien plus longtemps qu'une simple vie, peut-être plus longtemps même que l'humanité. Plutôt que s'en aller, s'imprégner des rares aléas qui se profilent, s'engager sur des chemins sinueux mais qui méritent le Voyage. Le plus important après tout n'est pas le départ ou la destination mais le trajet parcouru.

Sentir la brise caresser la peau, la fraîcheur des vagues à chacun des ressacs, le doux reflux des eaux qui laisse le sable chaud mouillé, et l'odeur iodée de la mer, volatile.

C'est pour cette unique raison que je t'écris : ne perds pas de vue la mer et l'océan.

Note de l'auteur :

Structurer son mode de vie autour d'un fil rouge est important afin d'appréhender les difficultés de tous les jours, que cela soit à cause de l'anxiété, de la dépression, d'un manque de motivation, ou de l'apathie. Selon l'Organisation Mondiale pour la Santé, les troubles dépressifs représentent le 1er facteur de morbidité et d'incapacité sur le plan mondial (Mars 2017) pouvant pousser au suicide. En France, on estime qu'une personne sur cinq est touchée par la dépression ou sera touchée au cours de sa vie ; tandis que chaque année, 800 000 personnes meurent par suicide dans le monde. Ces troubles ne sont donc pas à prendre à la légère.

« Waking up for a reason » est une initiative sans but lucratif mise en pratique dans un blog personnel écrit en anglais et qui répond à la problématique de la passivité. Le concept de ce blog est de promouvoir l'apprentissage quotidien afin de résoudre des petits ou des gros problèmes, sans pour autant devoir s'engager dans des associations ou dans la politique. L'apprentissage est en soi une pratique qui permet d'approfondir ses connaissances et de répondre à des questionnements, tout en poussant à rééduquer la curiosité de chacun et chacune face aux nombreux points d'interrogations qui se dressent à nous. Le blog touche des personnes de tout âge mais aussi de tout horizon et abordant des sujets différents : l'architecture, la sécurité informatique, la médecine, le design, la photographie, la programmation, les fromages... Des sujets aussi bien sérieux qu'anecdotiques !

Site officiel du blog : <https://www.tooboat.com/>

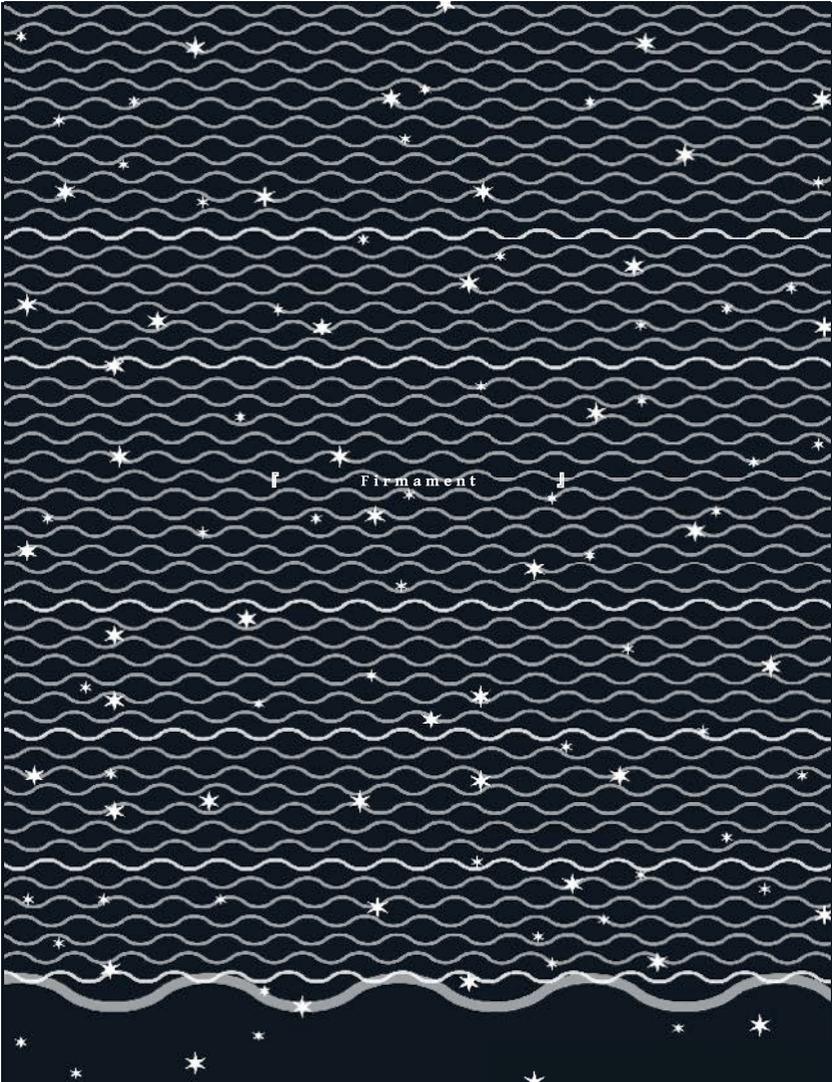


Fig. 57 : Illustration : Dan Nguyen-Viet, 2018

Il était une fois... Si cette fameuse locution capte instantanément l'attention du lecteur, c'est peut-être qu'elle concentre en elle la complexité du récit qui va lui succéder. Elle introduit un équilibre instable et perpétuel entre ce qui tisse et ce qui dénoue, entre ce qui entretient le flou et ce qui le clarifie, entre ce qui dissimule et ce qui dévoile. Le récit donne chair, tout en rendant insaisissable, hors de portée. La posture que nous propose ici l'auteur est un retour à la réalité, par l'acceptation même qu'elle nous échappe. C'est un être au monde, un lâcher prise, qui prend le temps.

ARCHITECTURE- NARRATION

La poétique du récit aux prises du réel

0

Le récit, en tant qu'outil, peut enrichir les processus de conception de l'architecture et accompagner autant l'insertion de nouvelles architectures dans le monde que la vie qui les habite ensuite. C'est à partir de cette conviction que se développent nos recherches qui, en allant passer au peigne fin les théories du récit et les récits eux-mêmes, entendent chercher dans cette nouvelle manière de lier littérature et architecture le terreau d'une future pratique. La mise à distance du champ architectural induite par ces recherches n'est cependant pas à appréhender comme une évasion dans un territoire poétique éloigné de toute réalité tangible, car ce qui nous a intéressé en tout premier lieu en littérature est le type de regard que les écrivains portent souvent sur le monde et la société dont ils font partie, en observateurs de celle-ci et d'eux-mêmes. Ce regard double qui capte, à la fois dans et hors les choses, apte à déceler ce que la réalité comporte d'épaisseur, de multiple, de complexe, ce qu'elle a de vaste en somme. Cette position de l'écrivain au milieu des choses du monde, la médiation de la réalité qu'il propose souvent, a lancé ces recherches dans une trajectoire qui intégrait justement cette réalité à la fois comme origine et horizon de son processus. La pratique envisagée de l'architecture ne devait pas se construire à partir d'idées abstraites translatées dans la réalité, rencontre qui provoque souvent des monstres. Ainsi pour ces recherches la réalité a-t-elle été inscrite en postulat et, dans la mesure où l'horizon de tout projet d'architecture en situation réelle est sa matérialisation dans le monde, le recours au récit et à ce « regard » de l'écrivain devait apporter une médiation nécessaire, parallèle à sa lente insertion dans la réalité.

Au cours de ces recherches il est apparu peu à peu, de manière consciente et inconsciente, que ce qui pouvait sembler en dehors de toute préoccupation éthique, politique ou sociale, en somme en dehors de tout « engagement », était en réalité sous-tendu dès l'origine par un ensemble de positions à revendiquer. Mais, alors même que ces recherches constituaient déjà une prise de position sur certains points, elles pouvaient ensuite aussi constituer un point d'appui pour des positions à l'intérieur de la pratique architecturale. La forme de ces recherches est faite de constants allers-retours réflexifs plutôt que de liens logiques, c'est pourquoi je propose, plutôt qu'un article linéaire,

trois textes mis en parallèle qui explorent des voies différentes. L'un d'entre eux rend hommage au regard des écrivains en articulant, par des extraits de livres, les mots et les phrases de plusieurs d'entre eux sur l'espace et l'architecture. Ce texte kaléidoscope porte en lui une partie de la richesse de ce qui peut être représenté, sondé, fouillé de la notion d'espace à travers la littérature. Il rappelle ici que la matière de cette étude est fondamentalement le récit lui-même et la manière dont il rend compte des choses en s'incarnant en mots. Voici donc certaines incarnations du récit. Un autre texte explicite certaines prises de position inscrites dans ces recherches. Chacune de ces positions identifie ce contre quoi elle s'édifie. Enfin, un troisième texte mène une réflexion en forme d'autocritique sur cette manière de « s'engager ».

1

Nos recherches analysent, on l'aura compris, le potentiel du récit à nous plonger dans l'épaisseur des choses, à parvenir à une réceptivité maximale vis-à-vis du milieu dans lequel la pratique prend lieu. Elles s'approchent ainsi de notions issues de la phénoménologie, en se positionnant en opposition à la fabrique des non-lieux¹, du junkspace et de l'espace générique². En opposition non pas à ces espaces eux-mêmes qu'il n'est plus possible, une fois construits, de réfuter dans leur existence, de radier de notre champ de vision et conséquemment de notre champ de réflexion, mais bien aux processus qui mènent à l'existence de ces lieux interchangeable, à des mécanismes, des manières de faire détachées de la réalité des territoires, projetées sur ceux-ci comme des abstractions, à l'opposé de ce qui en se projetant ramasse les lieux, pour reprendre ces mots de « Naissance d'un pont », de Maylis de Kerangal. Cette mobilisation du récit entend inscrire le processus de conception de l'architecture dans une éthique de la conception. Du point de vue des architectes, le processus est justement ce qui peut encore être investi, en ce qu'il demeure un champ sous-exploré en comparaison de registres plus formels ou matériels de la création architecturale, bien qu'étant le lieu dans lequel les choses se nouent et se font. Les sciences cognitives ont de ce côté beaucoup à apporter à la connaissance des processus de création.

Il y a donc là un travail tant scientifique que sociétal et politique à mener : c'est-à-dire militer pour une ouverture, une « dépressurisation » de ce temps de la conception soumis le plus souvent à des impératifs de court terme et devant s'exécuter de manière toujours plus rapide. Une ouverture plus grande vers la réalité de ce qui est, les traces de cette réalité, les témoignages : remettre l'humain au centre, accompagné de ses histoires, lire la vie concrète du terri-

1 Pour cette notion, nous renvoyons au livre de Marc AUGÉ, *Non lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Editions du Seuil, 1992, 160p.

2 Notions voisines forgées par Rem Koolhaas dans ses essais rassemblés dans le livre *Junkspace*.

toire plutôt que les seuls constats chiffrés ou les plans. Mettre aussi la nature au centre, et en somme prendre en compte, plutôt que des réductions de certains paramètres de la réalité étudiée, plutôt que le résultat d'une perte énorme par rapport à ce qu'est la réalité, prendre en compte donc un « bloc de réalité » dans l'ensemble de ses caractéristiques et le parcourir en tous sens, physiquement et intellectuellement, d'une manière éminemment sensible. À l'inverse d'un schématisme ou d'un réductionnisme parfois faciles, se confronter au tangible, à l'expérience directe des choses, et mettre en place des dispositifs qui permettent de condenser cette expérience, cette récolte. C'est en partie le sens que nous avons donné à l'usage envisagé du récit. Ainsi est-il possible de pleinement travailler le réel³ dans un engagement physique avec les choses. Cette conduite réceptive, ouverte envers une réalité existante qu'il faudrait saisir dans ses anfractuosités comme dans ses lignes de forces, se prolonge dans la conception architecturale proprement dite, à travers un processus pleinement itératif, qui s'incarne, qui vibre, qui se mue en état, en espace de conception à l'intérieur duquel les éléments entrent en résonance, rebondissent dans une horizontalité qui sémance un temps de la verticalité de la création architecturale.

Un substrat créatif duquel il est possible d'extraire des éléments compréhensibles en eux-mêmes, tout en refusant les facilités de la représentation, notamment dans sa tendance actuelle à produire des images détachées de toute chose si ce n'est de la volonté de produire un effet maximal, au détriment le plus souvent de la constitution d'un espace qui puisse exister pleinement, être « épais » et faire partie du réel dans toutes ses extensions. À l'époque de la communication et de la publicité généralisées où la superficialité de représentations conçues pour frapper l'œil gagne sans cesse du terrain, analyse par laquelle nous rejoignons totalement les réflexions menées par Juhani Pallasmaa⁴, il apparaît primordial de réfléchir aux moyens de générer un espace pleinement incarné, et donc de passer par d'autres voies pour le dévoiler : le récit se positionne alors comme vecteur offrant la possibilité d'évoquer cette épaisseur en devenir. Il vient permettre de penser une fiction amenée à se fondre dans le réel, bloc d'espace-temps qui nous dépasse, plutôt qu'abstraction de l'esprit soudée au temps dans lequel elle est créée, reflet de ses modes et de ses travers : tenter ainsi de se hisser au-delà de son propre espace-temps et déployer l'analyse-conception à l'échelle de temps plus vastes, dépasser l'horizon de son propre cadre spatio-temporel en portant le regard au-delà. C'est en définitive le sens plein de ce qu'est un « projet », de ce qu'est « prévoir », « projeter » : projeter sur le réel un objet de la pensée déjà prêt à s'incarner pleinement. L'enjeu est donc de retrouver la vibration, le cœur de ce que veulent dire au fond ces mots. Le projet d'architecture vu comme une fiction amenée à se glisser petit à petit dans le

3 Pour reprendre une fois encore une expression issue de « Naissance d'un pont ».

4 Dans Juhani PALLASMAA, *Le regard des sens*, Paris, Editions du Linteau, Librairie de l'architecture et de la ville, 2010

tissu du réel n'est pas qu'une expression poétique pour communiquer une idée, il témoigne de l'envie de renouer avec une beauté et une simplicité du geste de conception-construction.

En cela cette recherche ne doit pas ajouter un nouvel élément théorique à l'histoire des théories architecturales mais, en passant certes par une réflexion qui cherche à être la plus poussée possible, s'incarner, agir au cœur des choses pour mieux amener une autre manière de faire l'architecture, avec au fond l'idée d'un mieux espéré. Cette construction théorique s'alimente d'ailleurs de ce qu'elle rencontre, de ce qui a déjà pu être proposé ou réalisé de proche, à l'opposé de toute table rase intellectuelle. Il pourrait cependant être reproché une confusion en ce que certaines notions avancées à l'instar du « bloc de réalité » pourraient être comprises comme des manières contournées d'évoquer des notions déjà existantes : par exemple le contexte, l'intégration ou l'insertion, notions qui font grandement partie du débat architectural mais qui ont, à force d'être reprises et reprises, d'être utilisées pour signifier tout et son contraire, d'être banalisées, subi un évidement sémantique. La réappropriation de notions devenues des mots-valises à mesure qu'elles se répandent sans référentiel commun, est une chose compliquée, et à ce titre nous préférons avancer des notions qui délimitent leurs contours sémantiques tout en élargissant la notion de « contexte » à davantage que ce qu'elle dit ordinairement, et la notion « d'insertion » à quelque chose de plus vital que ce qu'elle nous semble aussi la plupart du temps, en créant en somme une poétique autour de ces notions actives dans le projet.

Dans un temps qui tend à la déréalisation grandissante de notre rapport à la réalité, à une virtualisation de notre environnement qui s'accompagne de la perte du sens concret des choses dans les avatars toujours plus nombreux de la présence et de l'absence, cette échappée du côté du récit cherche donc à proposer une manière de comprendre, de penser, de concevoir, d'agir, empreinte d'une poétique qui trace sa route entre le tout et le rien : qui se veut à la fois réfutation de la figure de l'architecte omniscient maître de tout, au profit d'un architecte à l'inverse ouvert à la compréhension des choses, des histoires et des échelles de temps qui le dépassent, et réponse au sentiment de l'insignifiance contemporaine, de la perte de repères résultant de la fragmentation de plus en plus grande des savoirs, des disjonctions de la réalité contemporaine. L'écriture, le récit, possède cette malléabilité-là d'être l'un des derniers lieux qui permettent encore de configurer, de cimenter l'ensemble hétéroclite de choses qui composent la réalité, de questionner la place de l'architecte et d'amener ce qui ne s'exprime pas ordinairement à trouver sa place dans le processus du projet.

2

La part de positionnement dans le processus de constitution de cette recherche est importante bien que souvent souterraine. Elle ne doit cependant pas faire de l'usage du récit un outil au service d'idées préalables, mais au contraire bénéficier des recherches menées pour questionner ces idées : les nommer puis interroger leur pertinence, leur évolution possible, leur formulation la plus adéquate. Symétriquement, ce rapport entre positionnement et avancées de la recherche permet d'inscrire celle-ci dans une réflexion sur des thèmes importants, tels la question de la qualité de la conception. L'enjeu est de trouver le point d'équilibre entre une orientation voulue comme vertueuse (si l'ambition d'atteindre une « meilleure architecture » n'était pas inscrite dans les fondements théoriques de ce travail, la pertinence de la réflexion s'en trouverait de toute manière atteinte) et son développement plein en entier, en somme que l'une ne limite pas l'autre.

Il semble ensuite important d'expliquer que le rôle central donné au récit ne s'oppose pas à d'autres moyens de concevoir, notamment à la pratique du dessin. Ce sont les dérives de l'image que fustige en creux ce travail de recherche, et non des manières de concevoir différentes, avec lesquelles il peut d'ailleurs tisser des liens. Mais en affirmant l'indépendance d'une manière de faire différente, il s'agit de cerner ses particularités en cherchant par ailleurs son efficacité propre. En somme, le récit est l'un des moyens qui permet d'arriver à des résultats (en termes de qualité par exemple) que d'aucuns arrivent très bien à atteindre par d'autres voies. Simplement, il met en jeu d'autres éléments et sa poésie propre, qui enrichit d'une autre manière la conception. Il se montre particulièrement pertinent dans tout ce qui prolonge la réalité construite d'un projet, à la fois en amont de son existence et en aval : témoigner de sa création et faire vivre une mémoire par la suite de ce qui a motivé sa construction⁵. En somme, accompagner le bâtiment en devenir dans ses multiples dimensions, les plus physiques comme les plus immatérielles. Un projet ne se résume pas aux lignes tracées sur du papier pas plus qu'à la beauté d'un mur fraîchement achevé : il est aussi rencontres, gestes, actions, imagination, sentiments, et en cela il se prolonge de manière multiple. En s'insérant dans le monde, le projet prend place dans le tissu complexe du réel.

Pour en revenir au positionnement de cet appareil théorique, il faut aussi préciser la manière dont il se place « contre ». Peu importe que ces éléments de position soient inscrits dans les constats de départ ou conscientisés au fur et à mesure, ils font partie de la construction mais n'en constituent pas un objectif. Plus importante est la volonté de proposer quelque chose : moins

5 Pour exemple, éléments que Patrick Bouchain mobilise déjà, transformant les comptes-rendus de réunions de chantier en véritables textes, sinon littéraires du moins transmissibles, gardant la trace de ce qui se joue sur le chantier pour que le souvenir de ces événements alimente la constitution d'une mémoire autour du bâtiment désormais achevé, et qui s'en trouve prolongé. Patrick Bouchain a fait part de cette méthode dans une rencontre-conférence à la librairie Archipel, à Lyon, le 02 mai 2018.

une « solution » qu'un usage du récit en prise avec le réel de manière apparemment neutre (dans le sens où il serait difficile de s'y opposer pour des raisons purement idéologiques, et où surtout les éléments de position n'occuperaient pas une place centrale), tout en n'étant au fond pas si anodine que cela. Mais ce jeu de clair-obscur est-il problématique ? Il cherche avant tout à concilier posture scientifique, posture théorique et posture pratique, qui exigent chacune un registre différent et offrent donc la liberté de prendre tour à tour l'un de ces trois points de vue pour transcrire les éléments de l'un à l'autre et faire varier les mots de l'engagement. La malléabilité offerte par l'articulation de ces trois pôles est intéressante bien que dangereuse, le risque étant de brouiller la ligne entre chacun d'eux, de perdre le recul qu'ils permettent d'avoir l'un par rapport à l'autre.

Pour poursuivre, quel est le positionnement exact de tout ceci dans le champ des engagements ? Dans l'histoire des contre-cultures, certaines mouvances décident de se placer en dehors du système qu'elles dénoncent pour créer leur espace propre tandis que d'autres décident d'affronter le système de l'intérieur. Ce travail se placerait à mi-chemin des enseignements de ces deux conduites, cherchant une nouvelle fois à concilier : proposer autre chose, certes, et en cela éviter certaines compromissions, mais le proposer dans le cadre de la société existante. Si la seule question est en définitive : « est-ce viable ? », il n'est pas possible d'y répondre pour le moment. Pour en revenir aux deux options précédemment citées, il apparaît difficile de rapprocher ce travail de l'une ou de l'autre, issues d'engagements généralement largement plus radicaux et relevant souvent de groupes ou de communautés constituées, pour lesquelles la problématique est donc différente. En définitive, nous croyons que, vis-à-vis des notions énumérées en 1, seul un engagement politique pourrait lutter contre certains mécanismes de la société actuelle et proposer d'autres choses. Ce n'est pas à partir de la discipline architecturale seule, fût-ce en alliant théorie, pratique et recherche, qu'un engagement avant tout sociétal peut aboutir. Celui-ci doit nécessairement se prolonger du côté politique. C'est pourquoi en définitive ce travail, tout comme il se développe à cheval sur une pratique envisagée, un développement théorique et un socle académique, tendrait à faire cohabiter divers degrés et diverses formes d'engagement. Chaque engagement particulier ne peut toutefois se résumer à ce travail mais nécessite, au fond, pour être complet, une vraie conscience politique.

La nécessité d'une conscience des implications de chaque position est aussi celle de fixer des limites, de les inscrire dans une sorte de déontologie. À l'issue d'une partie du mémoire de recherche qui analysait les conséquences du phénomène de « storytelling », tout doit donc être mis en œuvre, dans ce travail pour ne pas se retrouver malgré tout à manier une forme de « storytelling ». Sonder la part d'engagement que contiennent ces théorisations, au-delà d'une nécessité personnelle, suit un vrai besoin de clarification théorique. Il

s'agit en outre d'un objectif de faire de la menée même de ce travail un objet de réflexion, d'examiner les questions qui se posent, les éléments nécessaires pour obtenir un tout cohérent qui puisse être viable et qui ne soit pas, ni dévoyé, ni inadapté à l'usage qu'il doit rencontrer.

3

Et les bâtiments plantés comme des couteaux dans le dos de la terre. // Une dérégulation magnifique. // On ne voyage souvent que mis en mouvement par le pouvoir magnétique de certains noms. // Il avait passé autant d'heures à lire sur Venise qu'à parcourir ses ruelles et ses canaux, si bien qu'il y avait trouvé, comme beaucoup sans doute, une matière ambiguë. // Pour faire pièce à mon entêtement stupide à chercher une explication ou un sens, les coupures se sont multipliées, feuilletant l'espace mais surtout le temps. // Je marchais la tête baissée, en appuyant mes pas sur le trottoir pour enfoncer la ville dans l'eau. // La distance à parcourir pour atteindre le centre des choses, the « center of things », n'est pas très favorable à mon intention. // Au delà des ponts s'étendent sur la gauche les bâtiments d'une blanchisserie de l'Assistance Publique, et sur la droite un terrain vague occupant l'emplacement de l'ancien hôpital Claude Bernard, dont se voient encore quelques pans de murs. // Ville boa. De ci, de là, un chapiteau dépareillé, un fragment de colonne un peu incongru dans un mur, attestent l'énorme digestion. // Je reconnais aisément le grand bâtiment d'une blancheur éclatante. // Vers le lac, la ville semble s'effondrer continûment, retourner au limon. La sensation et la réflexion que suscitent les lieux ou les objets sont indépendantes de leur valeur culturelle, et l'hypermarché offre autant de sens et de vérité humaine que la salle de concert. // Ombres médiévales invisibles à déambulation rectangulaire. // Je relève une légère audace architecturale, la seule : l'encaissement asymétrique des fenêtres dans la façade. Dans cette géométrie subjective, les formes, les lignes et les volumes changent au cours du temps, se dilatent ou rapetissent. // C'est qu'avec le temps, une inversion s'est produite, la maison qui m'a contenu, où j'ai grandi, est en moi désormais et avec moi, se perd à l'horizon des années. // En 2002, dans le cadre d'un reportage télévisé sur l'architecture de béton, Sylvain Ravetta, devenu entre-temps chauffeur de bus, était retourné au BCMO – apparemment pour la première fois depuis sa fermeture – et, à cette occasion, visiblement ému, il s'était inquiété de sa destruction programmée. // Tout est en ordre, constate-t-il, satisfait ; un immense chantier de démolition. // Maintenant il sait combien la ville est brutale et qu'elle fait payer le prix fort à ceux qui prétendent y survivre. // C'était dans la salle de bain que je me sentais le mieux. // Dès mon réveil, dans la chambre que j'occupais au 19ème étage de la tour du Reuze et d'où je contrôlais non seulement tout le littoral entre Gravelines et Ostende mais une bonne partie du trafic maritime dans le Pas-de-Calais, sans bouger de mon lit, sans même lever la tête

je découvrais tout un quartier du ciel où presque invariablement évoluaient des nuages. // Des cadres de lumière pâle s'accrochent aux immeubles massifs de la city, gratte-ciels ratés, temples profanes, prétentieux et touchants, cacophoniques entassements de styles. // L'installation imposante et visible du bout de la rue de Rivoli est comme une plate-forme pétrolière. // On remplaça la vieille chose par un bâtiment dynamique tout carrelé de blanc, bardé de balconnets incurvés. // Lieu calme. Grand calme. Tranquillité. Diurne et nocturne. // Il n'y a pas de hiérarchie dans les expériences que nous avons du monde. // Au delà de l'appartement familial s'étendait l'univers des trottoirs et des rues, des voies imbriquées à l'infini qui formaient un écheveau compliqué dont sortaient quelques fils s'en allant, à travers la campagne, rejoindre d'autres villes. // Pourquoi ce lieu m'attire, effrayant, avaleur de matière, trou noir. // Il avançait dans la couche inférieure de cet espace, à un mètre vingt au dessus du sol. // Il rêvait qu'il était dans un grand commissariat très propre et très moderne où il avait son propre bureau et sa propre pièce réservée aux interrogatoires. // Il traverse le parc. // A midi moins dix environ sur l'horloge spatiale. // À cette heure les rues semblent lavées, recommencées. // Or si tous les historiens de la littérature le confirment, si Houellebecq aimait au cours de sa phase de travail punaiser les murs de sa chambre avec différents documents, il s'agissait le plus souvent de photos, représentant les endroits où il situait les scènes de ses romans. // Maintenant je suis happé par cette vie que j'imagine complètement nue, sur ces soixante-dix mètres carrés de béton, et le fait qu'il soit possible à un homme de venir s'installer là. // Quelques semaines plus tard, j'avais redéployé tout mon dispositif afin de franchir les Pyrénées et de pénétrer en Espagne, mais le demi-échec essuyé devant Tarbes me conduisit à différer ce projet et à me replier momentanément vers le Nord. Le 3 décembre, j'entrai dans Clermont-Ferrand à la faveur de la nuit. // Maison témoin inhabitable, témoin de l'impossibilité de la maison. // J'ai toujours pensé que notre maison était une maison à chat. // Il s'agit toujours de trouver la forme la plus légère, la plus pure, la plus moderne, une interprétation du paysage. // Étouffant, pesant sur les perspectives de palmes poussiéreuses, les parcs aux verdure poussiéreuses, les mornes et lourdes successions d'immeubles uniformément recouverts de cette crasse jaunâtre. // Opérons à présent un mouvement de rotation depuis le sud vers l'est, puis vers le nord, procédons à un tour d'horizon complet. // Deux espaces contigus qui ne se mélangent pas. On sait qu'on passe de l'un à l'autre parce que la consistance du sol change sous nos pas. // Un appartement à vif, continuellement pelé par le passage de 300 000 lames, passant et repassant, un appartement ouvert à tous les vents. // Architecture défensive entièrement dédiée à la protection, machine à survivre. Monolithe étanche, inaltérable, coulé dans le paysage à demi enterré, maison bouclier, maison caméléon qui échappe à notre perception. // C'était avant les ruines successives et conjuguées du dépeuplement rural, du tourisme et des demeures secondaires, ce cancer dans l'art de la

mémoire des paysages. // Dimanche d'hiver, fin de matinée, banlieue nord-est : rues vides, passants rares, même les établissements ouverts étaient fermés. // L'artiste Flers l'avait représentée sur le flanc d'un immeuble, juste avant le coin de la rue. L'immeuble était plus maigre et plus solide, mieux tenu que les vieilles constructions qui se collaient en grinçant contre lui, terrifiées par le plan d'occupation des sols. // Il veut de la transparence, du plastique, et du polypropylène, du caoutchouc et du mélaminé, du provisoire, des centres commerciaux, malls, media city. // Le seul mot de moderne, tout soumettant des formes à des géométries où l'homme ne retrouve rien de lui-même et son doute trompe et finalement s'annule : rien de neuf ici qui ne fut périmé d'avance, triste est une ville qui a commencé par une idée. // Les bâtiments aussi meurent.

Extraits: François Bon, Décor ciment // Olivier Rolin, Baïkal-Amour // Claude Eveno, Sur la lande // Paul Andreu, L'archipel de la mémoire // Jean-Philippe Toussaint, La salle de bain // Jacques Roubaud, Tokyo infra-ordinaire // Jean Rolin, La Clôture // Olivier Rolin, Sept villes // Benoit Peeters, La bibliothèque de Villers // Annie Ernaux, Journal du dehors // Jacques Roubaud, Parc Sauvage // Joy Sorman, L'inhabitable // Paul Andreu, La maison // Paul Andreu, La maison // Jean Rolin, Terminal Frigo // Olivier Rolin, Sept villes // Delphine de Vigan, Les heures souterraines // Jean-Philippe Toussaint, La salle de bain // Jean Rolin, Terminal Frigo // Olivier Rolin, Sept villes // Joy Sorman, Gros œuvre // Jean Echenoz, L'occupation des sols // Jacques Roubaud, Tokyo infra-ordinaire // Annie Ernaux, Journal du dehors // Raymond Bozier, La maison des courants d'air // Arno Bertina, La borne SOS 77 // Jacques Roubaud, Parc Sauvage // Jacques Roubaud, La belle Hortense // Paul Andreu, // L'archipel de la mémoire // Jacques Roubaud, Parc Sauvage // Delphine de Vigan, Les heures souterraines // Michel Houellebecq, La carte et le territoire // Arno Bertina, La borne SOS 77 // Jean Rolin, Traverses // Joy Sorman, Gros œuvre // Paul Andreu, La maison // Maylis de Kerangal, Naissance d'un pont // Claude Simon, Le palace // Jean Echenoz, Caprice de la reine // Joy Sorman, Paris Gare du Nord // Arno Bertina, La borne SOS 77 // Joy Sorman, Gros œuvre // Jacques Roubaud, Parc Sauvage // Jean Echenoz, Trois sandwiches au Bourget // Jean Echenoz, L'occupation des sols // Maylis de Kerangal, Naissance d'un pont // François Bon, Décor ciment // Joy Sorman, L'inhabitable

Cet article découle d'heures d'observation menées sur le parvis de la Gare de Lyon. L'auteur en a pris le pouls, rendant compte de sa nervosité et de ses longs épisodes de détente, de flottaison. En résultent de brefs écrits et quelques coups de crayon faisant vibrer les photographies de ce lieu de passage. Les parvis de gare sont souvent considérés comme des lieux traversés plus que vécus, donc peu investis par leurs usager-e-s. Par ces travaux textuels et visuels, l'auteur de cet article nous en livre une lecture plus sensible.



Fig. 58 : Visuel : Charles-Henri Rambaud. Photo : SNCF-MEDIATHEQUE Lucien Delille

L'intense et l'infime

Pour reprendre l'idée de Tadao Ando selon laquelle c'est dans les lieux dénués de toutes fonction que le cœur se trouve, peut-on envisager la ville autrement que par une approche poétique, empirique et singulière ?

Investir est déjà une attitude résiliente qui consiste à s'ouvrir à la ville, la vivre telle qu'elle est, odieuse, anxiogène, étrangère ; mais aussi surprenante, polymorphe, complexe. La vivre sans la juger. Investir est écouter. Investir est observer. Investi[RE] est agir à son échelle. Cela peut n'être qu'un mot comme une lourde entreprise.

L'intense et l'infime.

L'identité de la ville se nourrit de chacun de ses usagers, vous, moi, eux ; puis encore vous. Infimes fragments de ville, fragments de vie, les récits du quotidien ordinaire ou extraordinaire sont la matière de la ville, sa chair. Les fragments présentés ici sont un témoignage de cette complexité, en un lieu donné, à un instant donné. Ils s'engagent. Ils s'engagent dans leur authenticité... leur simplicité.



Fig. 59 : Visuel : Charles-Henri Rambaud.

Traversée 4

Une dernière ligne droite. Majestueuse.

Dans l'attente d'emprunter la voie royale vers le parvis. La place transitoire offre, à son extrémité, un tout autre spectacle. Quelques containers dorment. Se réveilleront-ils ? Des individus veillent attendant les ouvertures. Ils errent, comme des fantômes.

Énergumène. Dégaine caricaturale de starlette bon marché. Un son métallique droit sorti de son téléphone empeste et agresse le silence. D'autres cherchent leur chemin, éméchés. Ils naviguent de part et d'autre de la place, parfois oubliant même jusqu'à leur destination.

Dans cette confusion à quelques heures de l'affluence massive des parisiens, la dame est toujours là, surveillant les ardeurs des uns, les passages tranquilles des autres. Elle surveille, tel un majestueux phare sur la ville, de ses teintes colorées. En constellation, toutes ces étapes urbaines se connectent. S'observent.

Sans jamais se toucher.

Traversée 5

Cacophonie.

Cirque de va-et-vient.

La perspective pourtant essentielle se perd dans un flux épars d'individus. Foisonnements de mouvements. Certaines attitudes errent dans un entre-deux, d'autres, lancées dans une trajectoire précise, tracent des lignes éphémères.

Le parvis subit sa propre désorganisation. Et demeure pourtant cet épicerie connue de tous.

La ville, dans son fonctionnement quotidien, contemple et accompagne cette danse dans un rythme ininterrompu.



Fig. 60 : Visuel : Charles-Henri Rambaud.

La femme sans nom.

L'hôpital de la Pitié Salpêtrière ? Un commerce du quartier des Gobelins, au bout du boulevard de l'hôpital ? La Prison de la santé ? Quel peut-être cet endroit où elle va tous les matins avant l'aube ?

S'arrête-t-elle même ? Peut-être pas.

Immuable. Imperturbable. Telle une modénature que l'on finit par voir sans regarder, mais dont la présence – dans ce bus – est intrinsèque. Nulle intempérie. Nulle perturbation par ces âmes errantes, sauvageonnes de l'entre-deux jours, ne saurait la faire ciller.

Elle est si rassurante. Son cache-col et ses lunettes sans monture lui confèrent un air si familier. Troisième siège en rentrant à gauche. Elle est comme un fantôme bienveillant. Repère malgré le chaos. Est-elle bien réelle ?

La femme sans nom.

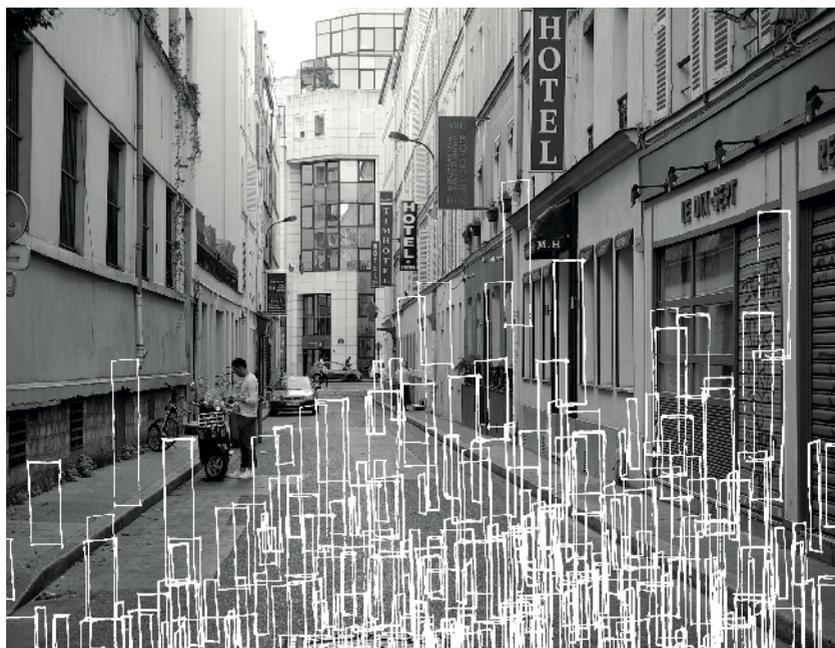


Fig. 61 : Visuel : Charles-Henri Rambaud.

Yaoundé, Casablanca, Libreville

Yasmina et Mouna sont là, elles plaisantent sur leurs tenues. Bonjour ! Ça va bien ? Fatouh se fraye un chemin dans la foule du bus non sans bruit et sans encombre, rayonnante. Comment ça va la famille ? Accroche-t-elle avant de rejoindre Malaïka. Le problème avec son allure, c'est qu'elle se prend pour une jeune qu'elle n'est plus, assène Yasmina en plaisantant, tandis que Fatouh, entre deux respectueux saluts à Djibril et Ibrahim, relativise en rigolant sur la gravité de leurs préoccupations.

A cette heure matinale, on ne parle que de sujets légers. Bonjour ça va bien ? Ouafa, plus discrète, semble acquiescer de la tête sans mot dire.... Et Mouna de souligner la beauté de son étoffe. Car c'est vrai qu'elle est belle sa parure de couleur ocre et vert émeraude.

L'heure est à la camaraderie et aux joyeuses bien qu'éphémères retrouvailles transportant les sens un court et précieux instant dans un ailleurs.

Entre rires et bavardages, à cette heure inattendue et en ce lieu, les mères, habituellement silencieuses et oubliées, redonnent vie à cet endroit et ce contexte habituellement mornes. Les mères rient, avec une naturelle beauté et une déconcertante trivialité.

Les hommes, eux, se taisent.

Traversée 1

Enfin comme une ligne d'arrivée. Les visiteurs matinaux s'éparpillent. Ils trottent presque. Ils courent. Cette ascension sportive ne fait que renforcer le gigantisme de l'architecture environnante.

Un haussmannien trapu, comme figé, semblant percer la dalle. Des tours menaçantes, semblant émerger de nulle part et dont l'équilibre semble vaciller. Mais surtout cette immense façade. Majestueuse. Et inaperçue.

A peine la pente gravie, des fumeurs matinaux, travailleurs et voyageurs, appellent les regards aux abords de la gare. D'autres silhouettes. Davantage inquiétantes ; traînard et errants. Se mêlent à ce microcosme tels des gardiens du temple. La ville s'arrête à leurs pieds.

C'est seulement une fois cette frontière virtuelle dépassée que s'ouvre le regard.

Traversée 2

Ils s'éparpillent.

L'heure qu'indique la gigantesque horloge contraint l'empressement.

Dans une traversée, anarchique.

Effort anxieux sans jeter de dernier regard.

Un tout autre jour s'ouvre à eux. La ville s'est tue.

Traversée 7

Microcosmes, instants furtifs. De cette cacophonie je ne saisis que des bribes. Bribes de vies tantôt pressées tantôt statiques, le temps d'une éphémère respiration.



Fig. 62 : Visuel : Charles-Henri Rambaud. Photo : SNCF-MEDIATHEQUE Philippe Fraysseix

Cet article présente une réflexion sur la thermique dans la conception architecturale menée pour le Projet de Fin d'Études par deux étudiant-e-s en double-cursus architecte-ingénieur. Lumière, volumétrie, espace ou matérialité sont les variables conventionnellement utilisées dans le processus de conception architecturale. Cependant, la thermique, les ambiances qu'elle génère, les sensations de fraîcheur, de chaleur et le confort qui en résulte sont rarement perçus comme des outils de conception mais bien plus généralement traités dans un second temps pour respecter les normes ou apporter une solution technique ponctuelle. Comment et pourquoi en faire un principe fondateur pour une pratique projetée de l'architecture ?



Fig. 63 : Croquis de yourte mongole, inspiration vernaculaire utilisée pour le projet Quadri-pi, concours D-Blocs, CAUE de la Sarthe

POUR UNE ARCHITECTURE DE PLAISIRS THERMIQUES

La réflexion que nous avons menée pour le Projet de Fin d'Études traite de la thermique dans la conception architecturale contemporaine. Il existe aujourd'hui un réel désintérêt normatif et conceptuel pour le ressenti et les besoins thermiques dans l'habitat, ce qui conduit à instituer l'uniformisation et la standardisation des ambiances thermiques intérieures en véritable idéal du confort contemporain. Notamment dans le contexte normatif français, les objectifs énergétiques et thermiques à atteindre dans l'ensemble de l'habitat donnent lieu à des bâtiments de plus en plus étanches et hermétiques à leur environnement ; ces objectifs et l'exigence de recréer un microclimat intérieur uniforme tendent également à rendre indispensable la création, sur une volumétrie prédéfinie, de systèmes techniques rapportés. Pourtant, le confort est conditionné par de nombreux autres paramètres : mouvements d'air, conductivité des parois, hygrométrie, matérialité, physiologie et expérience sensible de l'habitant.

L'uniformisation des ambiances intérieures et la suppression des échanges entre l'homme et son milieu de vie sont résolument anti-naturelles et paradoxales.

Le plaisir que nous ressentons dans les variations extrêmes de chaleur ou de fraîcheur le démontre. Ainsi nous apprécions le ski à des altitudes élevées avec un climat rude. Le contraste du foyer montagnard surchauffé, perçu comme un refuge, est alors un plaisir et nous nous délectons de son ambiance chaleureuse. Les expériences que nous avons vécues dans des architectures traditionnelles lors de voyages en France et à l'étranger permettent de souligner l'absurdité de cette unique ambiance intérieure. Le ressenti thermique éprouvé dans ces architectures témoigne d'une richesse sensorielle perdue. La diversité d'espaces thermiques qualifiés est remarquable et assure l'adaptation saisonnière.

Comment une approche thermo-sensible de l'architecture peut-elle alors enrichir la conception architecturale ?

Qualifier thermiquement l'espace

Le confort thermique correspond à un état de satisfaction du corps vis-à-vis de l'environnement thermique. Cette notion est interprétée essentiellement autour de ses paramètres physiques et physiologiques¹ à un instant donné. Sa traduction est usuellement très simplifiée dans la construction contemporaine. C'est pourquoi nos projets intègrent les dimensions psychologiques, sociales et culturelles dans un exercice de définition plus exhaustif et plus précis du ressenti thermique s'approchant de la notion de bien-être.

Pour nous, la qualification des ambiances thermiques n'a de sens qu'à travers la prise en compte de la perception multi-sensorielle et synergique de l'homme vis-à-vis de son environnement thermique. Une notion en étroite relation avec le climat extérieur et qui devient effective dans une temporalité bien précise. Une grande partie de nos travaux s'appuie ainsi sur la recherche du plaisir thermique. Une notion qui place bien souvent l'individu dans un état physiologique dont la cohérence ne naît que de l'enchaînement d'états transitoires, fugaces.

L'approche climatique passive que nous proposons dans nos projets s'attèle à tirer tous les bénéfices envisageables de l'environnement extérieur et donne à la notion de contrôle de l'environnement thermique une place prépondérante. Alors que le contrôle thermique actif, que nous cherchons à limiter, s'apparente à tous les systèmes rapportés de contrôle de l'environnement (chauffage, climatisation, ventilation), le contrôle thermique passif que nous recherchons sera lié à l'étanchéité à l'eau et à l'air, l'isolation thermique du local, au contrôle de l'apport solaire et à l'inertie ... Dans nos projets, le paramètre de contrôle varie en fonction des pièces et de leurs usages : un espace peu contrôlé ne pourra satisfaire les exigences réglementaires en vigueur, car trop fluctuant. A contrario, un degré de contrôle supérieur pourra être envisagé notamment dans les pièces de nudité.

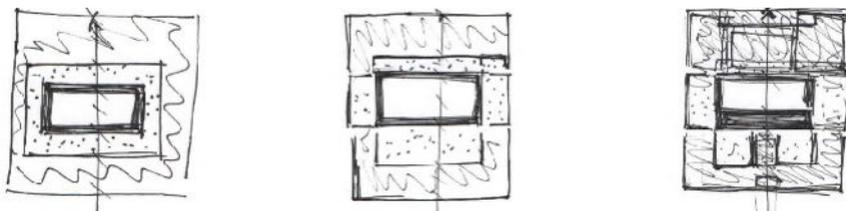


Fig. 64 : Espace thermiquement capable, décomposition, segmentation, spécialisation des espaces thermiques

1 La température de l'air et des parois, l'humidité relative de l'air, la vitesse de l'air mais également le métabolisme et l'habillement.

Satisfaisre, à tout moment de l'année, aux contraintes d'un contexte réglementaire complexe induit plusieurs éléments : un espace fortement isolé, parfaitement étanchéifié ; des apports solaires et une aération maîtrisés, via des systèmes techniques précis, évolutifs et mécanisés. Outre le coût de cet espace, bénéficier d'un grand volume de cette nature est en réalité aujourd'hui un véritable luxe écologique.

Tout en répondant aux contraintes réglementaires mais dans une logique de sobriété énergétique, nous reconsidérons le volume et la nature de l'espace et lui attribuons le terme d'espace thermiquement capable. Cette variable est ré-interrogée dans chaque projet, tant elle dépend de l'usage réel des espaces par les usagers. Par la réduction du volume de cet espace thermiquement capable, nous pouvons alors attribuer au projet de nouveaux espaces thermiques spécifiques et de qualité. L'espace thermiquement capable prend la forme d'un paysage de lieux thermiques diversifiés, bénéfiques aussi bien pour le fonctionnement général et saisonnier des bâtiments que pour la constitution d'espaces thermiques variés aux qualités spatiales et d'usage bien spécifiques.

Patios, préaux, serres... forment alors autant d'espaces-clés qui, plus ou moins ouverts sur l'extérieur, agissent comme des lieux de plaisir thermique saisonniers. Les volumes non chauffés, en jouant le rôle de sas ou d'espaces tampons, agissent sur la transition douce entre les différents lieux thermiques ; ils sont des espaces propices au confort d'été, mais facilement réversibles en vue d'une mutabilité de l'habitat. La maison peut enfin s'étendre jusqu'au bout du jardin, lui-même décomposé en sous espaces thermiquement déterminés et pouvant devenir pièces de vie extérieures.

L'expérience multisensorielle liée à la notion de plaisir thermique se rattache ainsi à un lieu distinct et identifiable. Dans cette optique, au-delà d'un travail sur le vide, nous nous attachons à rigoureusement définir le lieu relatif à un environnement thermique, et à associer au lieu lui-même mémoire et ressenti thermique.

En exemples

La qualification architecturale de l'objet ne saurait être dissociée de la profession d'architecte telle qu'elle est enseignée de manière « classique » en école d'architecture. Cet exercice nécessite une bonne compréhension à la fois des principes physico-chimiques et climatiques, et de la perception de nos environnements sensoriels. La présentation succincte de quelques notions illustrées permet de comprendre notre manière d'imaginer, de travailler et de représenter l'espace architectural conçu par le biais d'une qualification thermique.

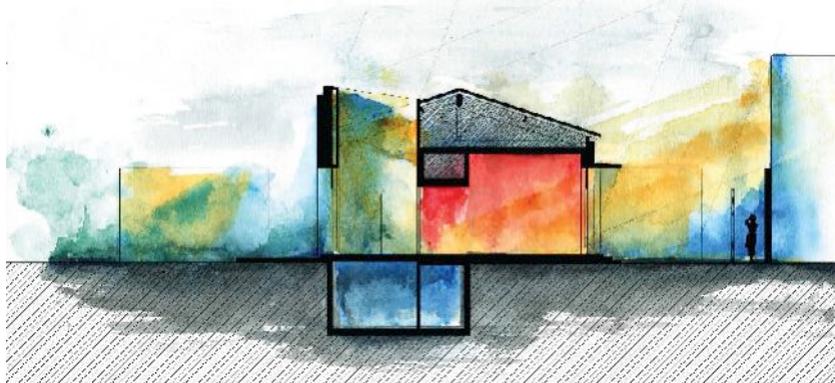
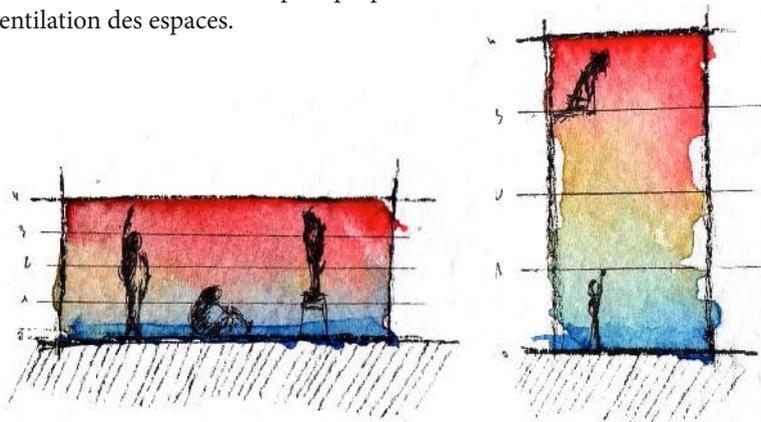


Fig. 65 : Illustration : Adeline Dabe et Paul Ramette, 2018

Coupes de principes thermiques, (1) hiver; (2) été. Les couleurs expriment le gradient thermique du plus froid au plus chaud : bleu, vert, jaune, orange, rouge. Le bleu caractérise une fraîcheur humide, le vert la végétation avec son léger ombrage et son évapotranspiration, du jaune vers le orange une chaleur provenant des radiations solaires qui viennent réchauffer les surfaces de murs exposées, le rouge une chaleur intense des masses d'air chaudes.

- Qualification spatiale et mouvements de convection de l'air : la dilatation de l'espace est propice à la disparité climatique ; hétérogène, un espace très dilaté est composé de sous espaces climatiques. Si l'architecte Philippe Rahm propose dans ses travaux d'habiter de grands espaces spatialement régionalisés en fonction des mouvements des masses d'air, nous préférons des espaces plus réduits et mieux maîtrisés. Autour de la notion de convection, la dilatation verticale de l'espace aura pour effet d'accentuer la stratification des couches d'air et la dilatation horizontale sera plus propice au mouvement latéral de l'air et à la ventilation des espaces.



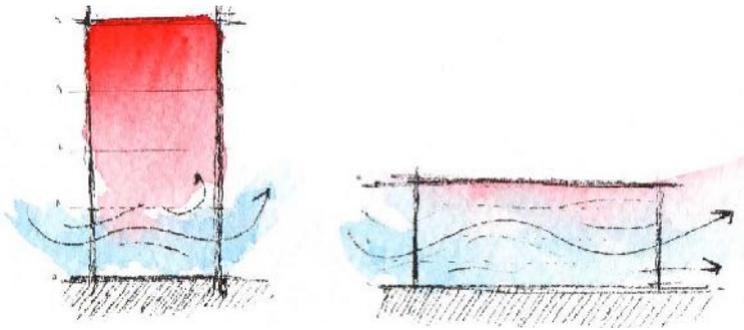


Fig. 66 : Illustration : Adeline Dabe et Paul Ramette, 2018

Schémas de principe : stratification (ci-contre) & ventilation (ci-dessus). Une dilatation verticale de l'espace entraînera un phénomène de stratification thermique pouvant atteindre plusieurs degrés par mètre de hauteur. La position de l'utilisateur permettra de le faire bénéficier plutôt des strates chaudes ou fraîches. Ouvert, cet espace pourra bénéficier d'un important effet de traction thermique propice à laération. Un espace au contraire très bas permettra à l'utilisateur d'occuper un maximum de strates thermiques. Une dilatation horizontale permettra d'accentuer la ventilation des espaces. Une brusque contraction spatiale soumise à un vent important à la manière d'un entonnoir aura pour effet d'augmenter le débit d'air là où l'espace se réduit.

- La lumière dans la constitution de l'ambiance thermique intérieure : au-delà de son rôle directement thermique, l'ouverture (sa dimension, ses constituants etc...) propose une interaction directe entre espaces intérieur et extérieur. Par effet de substitution des sens dans le ressenti thermique, la perception multi-sensorielle de la végétation ou d'une fontaine à travers une fenêtre suffit à dispenser une sensation subtile de fraîcheur. L'ouverture, au-delà de son apport de lumière, permet de saisir l'épaisseur de l'enveloppe dans laquelle nous nous trouvons. Par exemple, à l'inverse d'une enveloppe fine nous rattache à notre environnement extérieur, une forte épaisseur est intimement liée à la notion d'isolation en hiver et d'inertie en été ; une ambiance thermique pleine, ronde, homogène, se cache dans l'épaisseur de nos lieux de vie.

- Le choix cohérent des propriétés thermiques intrinsèques des matériaux : la température de paroi compte tout autant que la température de l'air elle-même dans notre ressenti thermique de l'espace. Le toucher, c'est-à-dire le flux de chaleur échangé par conduction entre notre corps et le matériau avec lequel nous sommes en contact, est fortement rattaché à capacité à emmagasiner et à rétrocéder de la chaleur (son effusivité). Parallèlement, si la couleur du matériau, fortement liée à sa capacité d'absorption du rayonnement solaire, permet aussi de rattacher l'individu à un environnement sensoriel connu ; l'ornementation n'est pas superflue, mais participe par substitution des sens, à la qualification de

notre environnement thermique. Par exemple l'art des azulejos, fins motifs aux tons d'eau, de feuilles et de branchages, permet de recréer dans les bâtiments andalous la profondeur et la fraîcheur d'une forêt.

- Evolution du paysage climatique au gré des heures et des saisons : chaque espace constitué, précisément qualifié et minutieusement positionné, fait partie intégrante de la composition d'un ensemble climatique cohérent et diversifié. Parce que la perception thermique d'un lieu est exacerbée par le contraste des lieux qui les oppose, nous travaillons le rapprochement et la dissociation dans la constitution de parcours. Par exemple, l'association de lieux humides et frais et d'espaces ventilés constitue une véritable climatisation naturelle. Les séquences ne sont plus seulement spatiales mais aussi temporelles, faites d'environnements thermiques précis et diversifiés. La temporalité occupe en effet une place non négligeable dans la perception de l'environnement thermique du lieu et qualifier la transition est également primordial : une transition brusque renforce l'effet de chaque extrême et doit être pensé dans cet objectif, quand une transition douce, via un sas ou une casquette, assure une continuité et un changement plus doux pour le corps, propice à un usage courant.

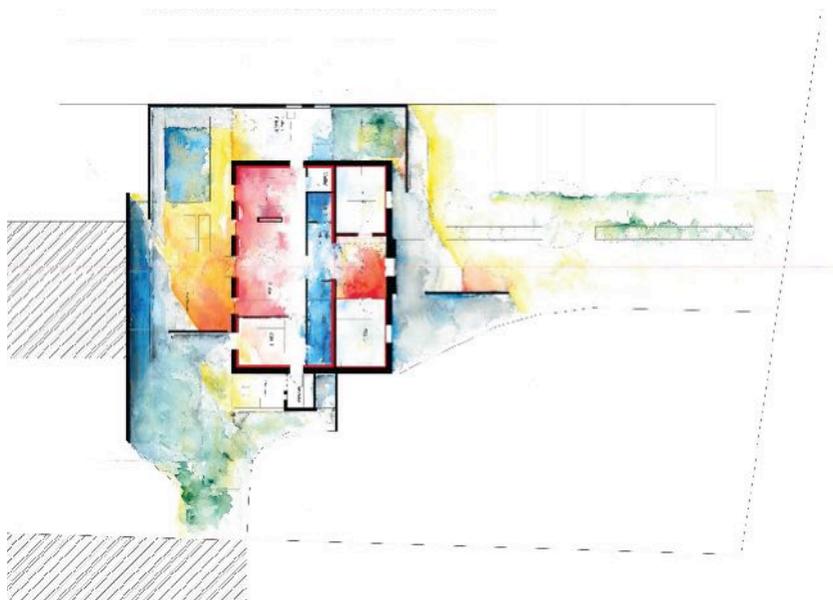


Fig. 67 : Illustration : Adeline Dabe et Paul Ramette, 2018

Plan de composition thermique, pleine journée d'été - Projet de rénovation de maison individuelle à Bordeaux

- Le travail du détail : c'est la dernière échelle de définition sensible de l'espace thermique. Aujourd'hui, les actions physiques de l'habitant, pour réguler l'ambiance thermique de son logement et s'adapter à son environnement se réduisent et la notion culturelle d'adaptation au climat se perd de génération en génération. Ainsi, la réinterprétation d'éléments tangibles et modulables à l'échelle du détail thermique permet de reprendre conscience des variations de son environnement et de la nécessité de s'y adapter. Nos projets développent des détails thermiques sensibles dans un souci de reconnexion à la nature, au climat. Ainsi, un détail multi-sensoriel peut exacerber notre ressenti du léger vent d'été, ou de l'eau qui s'écoule, entraînant une sensation de fraîcheur accrue.

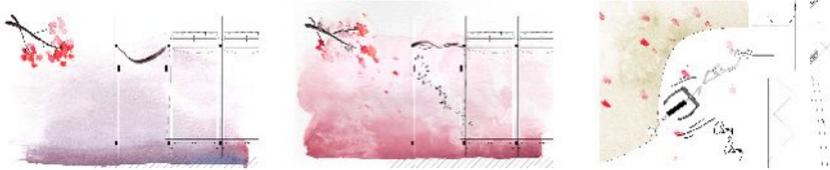


Fig. 68 : *Détail thermique sensible, fixation de la toile d'ombrage et perception d'un vent léger en été. Réinterprétation du carillon Japonais. Adeline Dabe et Paul Ramette, 2018*

Du confort à la sociabilité

Le rapport à la thermique s'est radicalement transformé dans nos logements : les usages et le mode de vie communautaire que pouvaient entraîner nos manières ancestrales de se chauffer ont laissé place à un fonctionnement plus individualiste de l'habitat. Dans ce sens, re-qualifier thermiquement nos lieux de vie contemporains peut avoir une influence positive au-delà de la notion de bien-être : ces lieux peuvent devenir des espaces de sociabilité par le confort qu'ils génèrent. Les exemples sont nombreux : les parcs envahis dès les beaux jours, les terrasses des cafés ensoleillées à la mi-saison, la chaleur de l'âtre en hiver... Des espaces aux caractéristiques thermiques différenciées entraînent des postures différentes chez les usagers dans l'espace.

De la composition d'ensemble des pièces de vie à l'usage en passant par les choix de détail des ouvertures, l'approche que nous défendons fait de l'attention portée aux environnements thermiques dans la conception architecturale une thématique transversale.

Concevoir avec les éléments climatiques plutôt que contrôler l'environnement pourrait résumer le combat d'architecte de l'auteur de cet article. Son constat critique pointe les limites actuelles de l'usage des dispositifs rapportés en matière d'isolation des bâtiments ou de contrôle de l'hygrométrie et de la température intérieures. Partant de là, son approche conjugue des problématiques techniques (rôle de l'enveloppe, perméabilité de la matière etc.) et une réflexion sur des notions plus sensibles (métabolisme, ressenti, etc.), faisant de sa contribution un engagement en faveur d'une écologie météorologique.

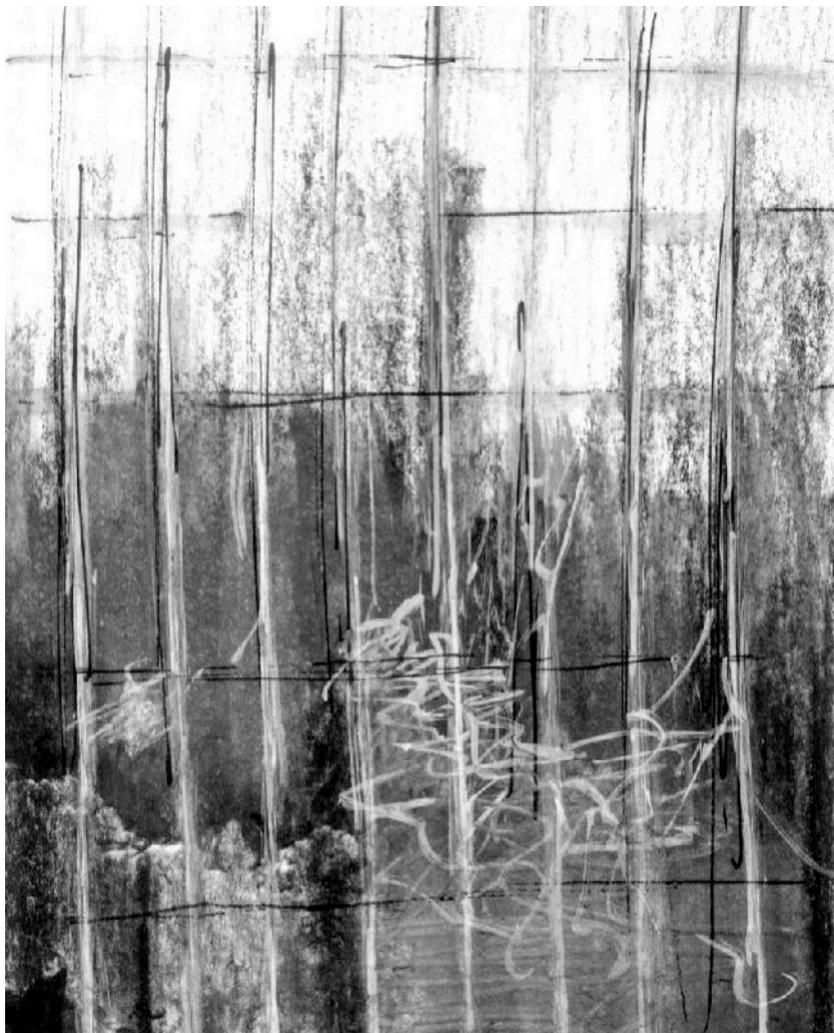


Fig. 69 : Illustration : Anaëlle QUILLET

CONCEPTION CLIMATIQUE, MATIÈRE D'ENGAGEMENT

Pour tenter de pallier les changements climatiques, des organisations comme Architecture 2030, créée par l'architecte américain Edward Mazria depuis 2012, ou la Commission Européenne dans son plan d'efficacité énergétique rédigé en 2011¹, misent sur un secteur du bâtiment qui représente environ 40% de la consommation énergétique aux États-Unis comme en Europe.

Des changements climatiques que le chercheur Guillaume Simonet, reprenant le titre d'un ouvrage du philosophe François Jullien, qualifie de « transformations silencieuses »² :

« Il est impossible de “voir” l'évolution climatique, tout comme les plantes migrer vers le nord, les glaciers fondre ou la mer ronger le rivage, tout en ayant constamment ces processus sous les yeux. »³

Pour une écologie du médium et de la météo⁴

En ce sens, l'anthropologue anglais Tim Ingold, considérant notre rapport actuel au climat comme refoulé, nous propose « une perspective réellement renversante » :

« Pour guérir ses étudiants des habitudes déformantes du regard en surplomb, qui globalise et aplatit notre conscience environnementale, le docteur Ingold les emmène à la plage par une journée d'orage et leur demande de décrire la ligne séparant la terre du ciel. La déconstruction de cette ligne (imaginaire) leur permet de prendre conscience du médium dont l'enchevêtrement nous fait vivre. Ils sont ainsi conduits à reconnaître que « le sol sur lequel nous reposons n'est pas une plateforme de support où sont disposées des choses, mais consti-

1 Buildings Performance Institute Europe (BPIE), Europe's building under microscope, A country-by-country review of the energy performance of buildings, 2011. [en ligne] : <http://bpie.eu/publication/europes-buildings-under-the-microscope/>

2 JULLIEN, François, Les transformations silencieuses, Paris, Grasset, 2009.

3 SIMONET, Guillaume, « De l'ajustement à la transformation : vers un essor de l'adaptation ? » [en ligne], Développement durable et territoires, (Vol. 7, n°2), juillet 2016, [en ligne] : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.11320>.

4 CITTON Yves, « Pour une écologie des lignes et des tissages », Revue des livres, n°4, mars 2012, pp. 28-39.

tue une zone de processus formateurs et transformateurs agencés par l'entrejeu du vent, de l'eau et de la pierre, au sein d'un champ de forces cosmiques se manifestant entre autres par les marées ». On découvre ainsi « un monde en mouvement, en flux et en devenir, un monde d'océan et de ciel, un monde-météorologique (a weather-world) ».⁵

Comment l'architecte peut-il répondre à ces transformations silencieuses, adapter sa conception en s'inscrivant dans une prise de conscience environnementale globale ?

Requestionner le modèle actuellement plébiscité visant à couper le milieu intérieur du climat extérieur pour satisfaire des normes environnementales justifiées mais poussant à l'autolyse, se réappropriier pleinement les questions fondamentales de la conception climatique à l'échelle globale du fonctionnement bioclimatique du bâtiment aussi bien qu'à celle, plus fine, de l'enveloppe et des matériaux ... Notre parti-pris consiste à promouvoir une architecture bioclimatique passive qui ne repose pas uniquement sur des machines thermiques palliatives, et à prendre en considération les éléments climatiques comme paramètres de conception.

Une critique sévère de l'isolation

Dans une série d'articles parus dans la revue D'Architectures entre 2016 et 2018, l'architecte Hubert Lempereur dresse une critique sévère de l'isolation des bâtiments et de la généralisation de son usage depuis plusieurs décennies : « en misant tout sur la résistance thermique et l'étanchéité à l'air de l'enveloppe bâtie, les politiques institutionnelles sont en train de transformer des opportunités en contraintes mortifères. [...] En matière de machinisme, notre début de XXI^{ème} siècle n'a guère évolué en rendant quasi incontournables ventilation double-flux et dispositifs de régulation automatique. »⁶

Cet article argumente par l'histoire des éléments aujourd'hui largement remis en cause au sein de la profession d'architecte : neutralisation et normalisation progressive de l'ambiance intérieure des bâtiments, solutions correctives succédant sans fin à d'autres solutions correctives, multiplication des réglementations, « sur-technologisation », réponses industrielles plutôt qu'architecturales, génériques plutôt que circonstanciées.

En faveur d'« une architecture sans isolation », les réflexions de Hubert Lempereur comportent aussi une dimension programmatique : « plus consciente, plus joyeuse, plus sensorielle, cette architecture pourrait à l'évidence faire l'économie des gouffres d'énergie grise de nos opérations actuelles tout en offrant

5 INGOLD, Tim, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011.

6 LEMPEREUR, Hubert, « Une brève histoire de l'isolation », *D'Architectures*, Episode 5/10, n°251, Mars 2017, pp.28-32

des lieux à la fois plus mouvants et plus harmonieux pour accueillir le passage des humains.»⁷

Pour une architecture météorologique

Elles rejoignent en cela le postulat de Philippe Rahm d'une architecture météorologique qui compose avec les éléments irréductibles pour envisager le milieu intérieur comme un climat :

« Après quelques résistances et atermoiements, l'ensemble de la profession est aujourd'hui mobilisé pour le développement durable en plaidant pour une meilleure isolation thermique des façades, l'utilisation des énergies renouvelables, la prise en compte du cycle de vie des matériaux ou une forme plus compacte des constructions. [...] Au-delà de ces objectifs responsables et écologiques, est-ce que le climat pourrait constituer un nouveau langage architectural, celui d'une architecture pensée comme météorologie ? Pourrait-on imaginer que les phénomènes climatiques tels que la convection, la conduction, l'évaporation par exemple, puissent devenir les nouveaux outils de la composition architecturale ? La vapeur, la chaleur ou la lumière pourraient-elles constituer les nouvelles briques de la construction contemporaine ? Le changement climatique nous oblige à repenser profondément l'architecture et à déplacer notre intérêt d'une approche purement visuelle et fonctionnelle, à une approche plus sensible qui s'attarde davantage sur les paramètres invisibles et climatiques de l'espace. »⁸

Pour une matière perméable au climat

L'isolant (pour la stabilité thermique), le pare-pluie et le pare-vapeur (pour la stabilité hygrométrique) sont les éléments constitutifs d'une enveloppe considérée comme une rupture entre deux milieux et non pas comme une frontière poreuse, véritable lieu d'échange thermique.

Cette manière de répondre aux considérations environnementales strictement normées fait passer les réflexions sur la matérialité de l'enveloppe au second plan ; comme le souligne Gilles Perraudin, « le bémol aujourd'hui vient, avant tout, des réglementations qui entravent toute démarche "intelligente". Pouillon n'ajoutait pas d'isolant sur ses murs en pierre, ce qui serait impossible avec les normes constructives actuelles.»⁹ Cette approche va aussi à contresens d'une logique environnementale qui tirerait parti des éléments naturels pour réguler un climat intérieur confortable. Conçue comme une armure aux agressions

7 LEMPEREUR, Hubert, « Une brève histoire de l'isolation », D'Architectures, Episode 10/10, n°258, juillet/août 2017, pp.24-29

8 RAHM, Philippe, Pour une architecture météorologique, Archibooks, 2009,

9 PERRAUDIN, Gilles, « Utiliser la pierre est une position morale et éthique », Fernand Pouillon par Gilles Perraudin, entretien réalisé par Laurie Picout, Architecture d'Aujourd'hui, 417, mars 2017.

extérieures, l'enveloppe s'accompagne de solutions mécanisées pour réguler le climat intérieur et rétablir un équilibre thermique et hygrométrique. La mécanisation des bâtiments tend alors à déconnecter architecture, nature et habitants.¹⁰

Si les dispositifs de régulation automatique des ambiances intérieures sont devenus des éléments palliatifs à une réflexion architecturale des ambiances régulées de manière passive, ils peuvent pourtant servir une réflexion sur le climat intérieur habité, en composant l'espace par les vides plutôt que par les pleins et en manipulant les phénomènes thermiques recoupés aux fonctions de l'habitat selon les besoins métaboliques de l'habitant. De même, à l'inverse d'une conception qui procède par rupture avec le milieu extérieur à grands renfort d'isolation, envisager le milieu intérieur comme un climat implique d'établir une relation ambivalente entre milieux extérieur et intérieur. Enfin, l'intérieur du bâtiment, souvent pensé comme un milieu stable et homogène, pourrait au contraire être envisagé comme un climat à part entière, hétérogène et fluctuant.

Active House

En ce sens, plutôt que d'isoler du climat extérieur, le principe de l'active house développé par Matyas Gutai en recherche post-doctorale à l'université de Tokyo¹⁰, utilise à son avantage les sources d'énergie renouvelables de l'environnement. Avec sa Water House, Matyas Gutai conçoit une architecture sans isolation qui redéfinit les outils de conception de l'enveloppe et tire parti des éléments climatiques pour parvenir à un équilibre énergétique annuel : l'eau de pluie récupérée est substituée à l'isolation et plutôt que de créer une rupture entre deux milieux, elle régule deux climats distincts mais en symbiose. Si la Water House renverse finalement les éléments de conception du solide au liquide elle laisse entrevoir la définition d'une nouvelle architecture qui manipule les éléments immatériels et compose avec l'irréductible climatique. Lumière, chaleur, eau et humidité prennent alors une dimension de matériaux météorologiques où les phénomènes de convection, dépression et évaporation redéfinissent les principes de composition.

Cet exemple rejoint l'émergence de prototypes d'enveloppes réactives au climat qui relèvent de la revendication d'un «nouveau bioclimatisme». Objets expérimentaux, ces prototypes permettent de requestionner la matérialité de l'enveloppe et sa porosité au climat extérieur ; ils s'emparent de matériaux composites, issus de divers domaines, réactifs aux variations d'humidité, de température, de pression de l'air... pour inventer des solutions de régulation passives, basées sur les propriétés des matériaux. Contribuant à cette réflexion, on peut

10

GUTAI, Matyas, Liquid Engineering, Towards New Sustainable Model for Architecture and City, University of Tokyo, Prof. Kengo Kuma Laboratory, Department of Architecture, 2014

citer les recherches d'Achim Menges¹¹ à l'ICD de Stuttgart ou la méthodologie de conception d'enveloppes biomimétiques établies par l'architecte Lidia Badarnah Kadri à l'University of Technology de Delft¹².

Ces recherches qui prennent pour modèle les capacités d'adaptation du vivant sont souvent menées en dehors du contexte de conception d'un bâtiment et n'entrent pas dans une logique de régulation à plus grande échelle. Couplées à une réflexion bioclimatique et à une réappropriation des modèles traditionnels (tours des vents en Iran, moucharabieh à évaporation...), leur modèle biomimétique semble promettre une réaction à une architecture aujourd'hui trop imperméable au climat.

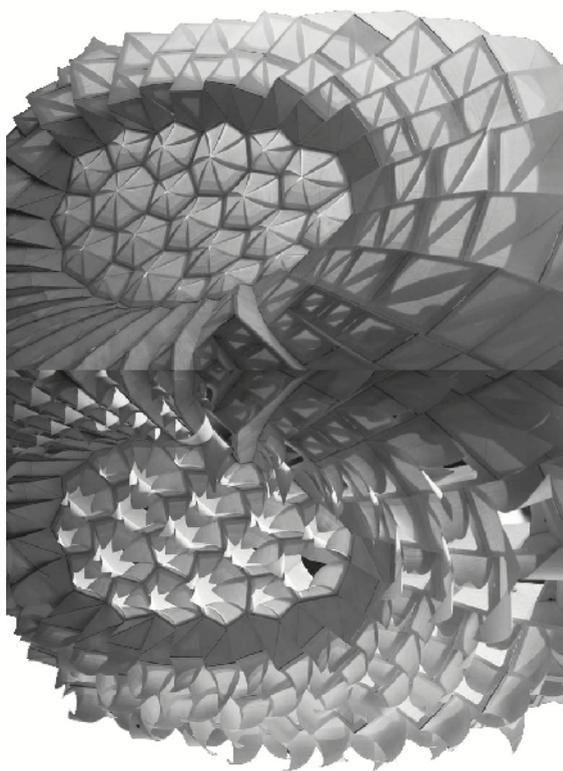


Fig. 70 : Achim Menges, *Morphogenetic Design Experiment*, 2012. Permanent Collection, Centre Pompidou Paris - Les écailles en bois composite de l'Hygroscope assurent une ventilation régulant le taux d'humidité. Source : www.achimmenges.net/

11 <http://www.achimmenges.net/>

12 BADARNAH KADRI, Lidia, *Towards the living envelope*, Biomimetics for building envelope adaption, Delft, University of Technology, 2012

Cet article propose une réflexion sur le rôle éthique de l'architecte face à l'urgence devant laquelle nous place l'industrialisation sans fin d'un monde aux ressources matérielles limitées.

Dans quelle mesure cet outil technique et législatif récent qu'est l'analyse de cycle de vie (ACV) offre-t-il une réponse à cette urgence ? Basée sur les paradigmes d'un monde industriel en expansion, l'auteur voit dans l'ACV le paroxysme d'une logique procédurale et d'expertise mais aussi un outil précurseur permettant à l'architecte d'exercer sa capacité à concevoir dans des problèmes complexes et à inventer de nouvelles situations matérielles d'intervention.

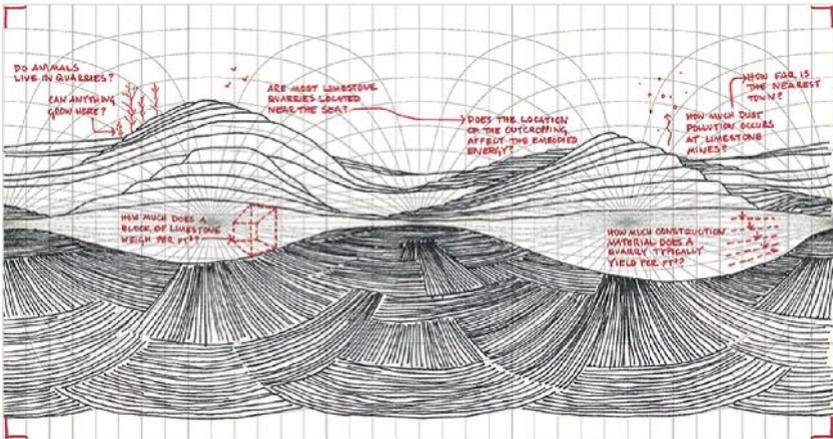


Fig. 71 : Représentation d'une carrière de calcaire suivant une projection cylindrique équidistante. Illustration : Lidsey Wikstrom, *Three Material stories*, dans : David BENJAMIN, *Embodied energy and design*, [anglais], Lars Müller Publishers, 2018, 232p.

L'ARCHITECTE ET L'ÉCOLOGIE NORMÉE

Quelles stratégies de conception et quelle éthique pour l'architecte dans un contexte d'urgence environnementale et de politiques technocratiques ?

«L'architecture est d'utilité publique ...»

La conception architecturale est une discipline qui compose avec les aspirations et les valeurs d'une société et en produit une forme construite s'imposant à tous. C'est pour cette raison que l'architecture est le premier art selon Hegel¹. Le patrimoine dont nous héritons conforte ce constat de cristallisation de dynamiques sociétales. On peut illustrer cette idée en prenant pour exemple l'architecture des premiers grands ensembles qui propose un modèle révolutionnaire pour l'époque. Des logements disposant de lieux d'hygiène, avec plusieurs chambres pour une seule cellule familiale et des logements disposant de plusieurs orientations, ... Les enjeux de salubrité et de qualité d'espace sont au cœur des pratiques architecturales qui y ont conduit.

Notre mode de vie contemporain s'appuie sur l'industrialisation de la majorité des domaines d'activités. En dépit des bénéfices individuels et collectifs de cette évolution de notre civilisation, les conséquences néfastes inhérentes à cette dynamique sont aujourd'hui patentes. La préservation de la santé publique et de l'écosphère² des dommages collatéraux engendrés par nos multiples activités est au cœur des défis que nous devons relever. L'architecture, par son rôle double de témoin et de vecteur de valeurs et de préoccupations sociétales, se doit de participer à la transition écologique. La loi de 1977 sur l'architecture lui confère sa qualité d'utilité publique, à charge aux architectes, aux industriels du bâtiment et aux commanditaires de relever ce challenge.

Le rôle majeur de l'architecte est celui d'imaginer et de justifier des propositions cohérentes à des questionnements auxquels il n'existe pas de réponse unique tant les enjeux et les intérêts manipulés sont multiples. C'est donc par le

1 G. W. F. HEGEL, Charles BENARD, et al., Esthétique, Paris, Le Livre de poche, Classiques de la philosophie, 1997, 768p.

2 L'écosphère désigne un écosystème dans lequel plusieurs niveaux interagissent les uns avec les autres : la matière, l'énergie et les êtres vivants. LaMont Cook COLE, «The Ecosphere», Scientific American, Vol.198, No.4, 8 Avril 1958, p.83-p.96.

compromis, le choix de montrer la primauté de certains enjeux, autrement dit le parti-pris, que l'architecte joue son rôle auprès du commanditaire et de ses concitoyens. Un des leviers d'action majeurs en architecture réside ainsi dans la refonte des paradigmes de conception à la lumière de ces enjeux ; mettre en perspective ce que signifie faire usage de tel matériau ou de telle technique. *Firmitas, utilitas, venustas*³, et maintenant *sanitas*.

Émergence d'une écologie des cycles de vie

Depuis le premier choc pétrolier et plus encore depuis le début du siècle, on voit se développer des pistes pour la prise en compte des impacts collatéraux à l'acte de bâtir. Cependant, le secteur du bâtiment est toujours le premier contributeur aux émissions de gaz à effet de serre en France, devant les transports, l'industrie et l'agriculture. L'intérêt économique pour l'usager et l'incitation réglementaire ont permis un progrès notable sur la réduction des impacts directs : pour remplir un même usage, les consommations des fluides que sont l'eau, le gaz ou encore l'électricité sont en stabilisation ou en réduction. En tête, les besoins en énergie pour le chauffage subissent une baisse importante pour partie en lien avec l'introduction et le durcissement progressif des réglementations thermiques⁴.

Néanmoins notre vision de l'impact d'un bâtiment sur l'écosphère ne peut se réduire aux seules consommations annuelles directes. En effet, la construction, les rénovations et la fin de vie d'un bâtiment sont autant d'étapes peu documentées ou incertaines et dont les enjeux environnementaux sont peu pris en compte alors qu'ils dépassent la seule consommation énergétique d'usage. Pour être en phase avec la réalité, on comprend qu'il convient de penser le bâtiment à ses différentes échelles et dans le temps long : celui de la fabrication de ses matériaux constitutifs, celui de l'organisme que ses matériaux constituent dans leurs interactions, celui des cycles de son entretien et de ses rénovations et enfin celui de son devenir lorsqu'il ne remplit plus de fonction. Et c'est désormais ce large scénario de matière et de temps, cette pensée et cette narration des cycles de vie du système {matières, énergies et usages}, qui fait architecture.

Le paradoxe d'une réponse procédurale aux dérives de l'industrie

L'analyse de cycle de vie (ACV) est une procédure, c'est-à-dire une suite d'étapes standardisée selon des normes elles-mêmes construites par des entités parapu-

3 Triade Vitruvienne qu'on doit à la lecture de Charles Perrault de Vitruve, *De l'architecture*, livre I, 3. (Des parties dont se compose l'architecture, texte en latin et traduit en français par Ch. L. MAUFRAS, 1847, p. 53)

4 Réflexion Bâtiment Responsable 2020-2050, « Rapport d'étape du groupe - Embarquement immédiat pour un bâti sobre, robuste et désirable » [en ligne], février 2013, URL : https://conseils.xpair.com/agenda_news/embarquement-bati-sobre-robuste-desirable.htm. p.16

bliques et des groupements d'industriels. Elle peut être utilisée afin de rendre compte de la qualité de la relation entre un scénario de bâtiment et son environnement. Par son asservissement à un but identifié, la procédure ACV devient un outil. Par la quantification de la consommation d'énergie, de l'émission de polluants et de l'épuisement des ressources sur les temporalités et les objets qui composent un bâtiment, cet outil permet d'évaluer la recevabilité sanitaire et environnementale d'une proposition. A ce titre, elle fait l'objet d'un projet de réglementation et est en cours d'expérimentation par des équipes pilotes sur une sélection de projets dans le cadre du Plan Bâtiment Durable (PBD). La pratique de l'ACV envisagée par cette future réglementation s'articule autour de la réalisation d'un bilan des impacts d'un bâtiment dans le but de les confronter avec une exigence globale pour ces mêmes impacts. L'idée est de restreindre les impacts négatifs d'une construction tout en garantissant de ne pas contraindre spécifiquement certains éléments. La contrepartie à cette exigence globale est l'impossibilité pour l'ACV de transcrire la richesse des interactions entre les éléments du système et donc de remonter à l'intelligence conceptrice de ce système. L'enjeu qui se dessine pour la conception architecturale est donc : mettre au point des solutions garantes d'une performance environnementale par le développement de scénarios riches de leur complexité, tout en validant cette performance par un outil ne prenant en compte que la somme des effets de cette complexité riche.

Une éthique de l'architecture renouvelée par la narration des cycles de vie

Au-delà de la dimension uniquement environnementale de l'étude des cycles de vie, la démarche épistémologique que constitue la recherche des antécédents et des futurs des constituants de l'architecture implique aussi l'étude des procédés humains impliqués. Une association étasunienne, *Who builds your architecture ?*, s'est intéressée à l'équité dans la rémunération et le traitement des acteurs de la construction. Dans un rapport de 2017, il est mis en évidence qu'un large volume des projets de construction contemporains est à la charge exclusive d'un réseau mondial d'architectes, d'entreprises de construction et d'ouvriers du bâtiment. Si les architectes et les agents en missions support des entreprises de construction ne connaissent a priori pas d'irrégularité dans leurs conditions de travail, les ouvriers de ce réseau mondialisé se voient parfois refuser l'exercice de leurs droits les plus fondamentaux. Le rapport fait état de plus d'un million d'ouvriers de la construction immigrés au Qatar et aux Emirats Arabes Unis. Quelle narration sociétale la construction des grands monuments de la péninsule arabique véhicule-t-elle ? Dans le même temps, l'agence d'architecture Tekhnê (Lyon) fait un usage important de la construction bois par préfabrication en atelier puis assemblage sur site. La narration des bâtiments réalisés selon cette technique inclut entre autres arguments une construction dans des

conditions de travail améliorées pour les compagnons.

Le phénomène de relocalisation des productions et des consommations a bonne presse dans notre société contemporaine. Si le domaine de l'alimentation ne souffre que de peu d'exceptions au principe de proximité, l'équation est un peu plus complexe dans le domaine de la construction. Un article dans le magazine *D'Architectures*⁵ explore le bien-fondé de ce principe pour différentes filières, dans une approche qui relève d'une ACV. Cela participe aussi de la responsabilité de l'architecte de défendre l'emploi de ressources locales quand le contexte lui est opportun.

Enfin, parmi les paradigmes de conception à réinventer, celui de durabilité, c'est-à-dire la prévision d'un maintien dans le temps, occupe une place importante. En effet, la mise en place d'une architecture-scénario⁶ peut permettre d'imaginer et de calibrer finement des solutions dont la tenue dans le temps est spécifiquement pensée. A l'opposé du carton, matériau sobre des architectures d'urgence de Shigeru Ban, le béton des grands ensembles rasés puis reconstruits n'a pas pu offrir un usage à la hauteur de son coût environnemental et de ses qualités. De manière analogue, ajoutons aux facteurs économiques et patrimoniaux celui du cycle de vie quand se présente le choix de la rénovation ou de la démolition – reconstruction.

C'est donc par cette inlassable curiosité de l'histoire des choses qui nous entourent qu'on peut imaginer un nouvel engagement en architecture.

Un nouveau rôle pour l'architecture

La dynamique d'expansion perpétuelle associée au fonctionnement industriel et mondialisé de notre société contemporaine se trouve en contradiction avec les limites matérielles de notre environnement, à l'image de l'introduction du concept d'anthropocène. Avec l'émergence périodique de situations où cette contradiction devient critique, nos sociétés réagissent pour mieux les contrer. C'est dans ce contexte qu'émerge un outillage technique et législatif pour assurer à tous que chacun respecte nos biens communs. La dynamique autour de l'ACV relève de cet outillage et participe donc à cette transition permanente de nos modèles de société. L'ACV s'appuie fondamentalement sur les paradigmes d'un monde industriel en expansion. C'est à la fois le paroxysme d'une logique d'expertise, de modélisation et de procédés, et en même temps le précurseur d'un système en fonctionnement presque clos et dans un cycle presque à l'équilibre.

5 Olivier NAMIAS, « Construire local : révolution ou chimère ? », *D'Architectures*, n°192, 2010.

6 Alastair FUAD-LUKE, « Slow Design, a paradigm shift in design philosophy ? », [en ligne], 2002, URL : https://www.researchgate.net/publication/228555968_Slow_Design_a_paradigm_shift_in_design_philosophy.

Cependant, il est manifeste que cette évolution constitue l'infléchissement de trajectoires à forte inertie. Pour cela, il apparaît nécessaire de construire pour chacun le moyen d'accéder à de nouvelles définitions des concepts de besoin, d'usage ou encore de déchet. Par sa conformation aux aspirations caractéristiques de sa société hôte, l'architecture constitue un média de premier plan pour proposer ces nouveaux paradigmes d'existence.

Ces nouvelles définitions ne peuvent toutefois émerger que par la seule contraction ultime d'un système, mais surtout par l'attrait d'une vision et d'une confiance en celle-ci. Dans un rôle réinventé, l'architecte peut contribuer à porter à connaissance cette vision nouvelle : sa capacité à intervenir dans des problèmes complexes⁷, associée à la démarche épistémologique que propose la pensée des cycles de vie, lui permet d'inventer des situations matérielles et narratives incarnant de nouveaux enjeux de société.

7 Edgar MORIN, *La tête bien faite: repenser la réforme, réformer la pensée, L'histoire immédiate*, Paris, Editions le Seuil, 1999

S'engager par l'architecture ? Commençons par nous engager pour l'architecture. Dévions de cette tendance suicidaire qui consiste à la tenir pour seule somme des différents domaines qui s'y greffent, à l'effacer derrière ses disciplines associées, à la réduire à une matière « incluse dans », alors même qu'elle est « englobante ». Cessons de résister à la rencontre inévitable entre la théorie et la pratique ; entre le chercheur, l'enseignant, l'architecte, et l'artiste ; entre les individus d'un même groupe, qu'on voudrait uniques auteurs d'œuvres fondamentalement personnelles. Dépassons cette pensée réductrice, qui isole et compartimente. Sauvons l'architecture.



Fig. 72 : Une nouvelle architecturicité sur fond de matière et d'espace – la mise en avant des usages dans le temps, Gilles Desèvedavy, impression sur Inox 21 x 29,7 présentée à la Biennale d'Architecture de LYON en juin 2017

ARCHITECTURICITÉ

« architecturicité »

se propose en complément de la scientificité
parce que l'architecture est passée de pratique à discipline
avec violence mais non sans perspectives excitantes ...
... et puisqu'il faut **discipliner le faire**

voici 7 apports constructifs

La déclaration de Bologne du 19 juin 1999 a préparé à la création d'un espace européen de l'enseignement supérieur harmonisé par le système LMD (Licence en 3 ans – Master en 5 ans – Doctorat en 8 ans) officiellement entériné lors des déclarations de Budapest et Vienne de 2010. En conséquence, l'architecture est passée de pratique à discipline scientifique par décision politique et cela est devenu effectif par la création d'un nouveau Doctorat en architecture. Jusqu'à ce jour et avec bon sens¹ les architectes savent finalement très bien ce qu'il en est : **ça change rien !**

Si le Doctorat en architecture commence à apparaître dans le paysage français de l'architecture, de son enseignement et de la recherche, il le fait très doucement depuis 2008 et bien raisonnablement, sans bouleverser grand chose : ceux qui précédemment s'occupaient des doctorats d'autres disciplines sur sujets architecturaux modifient un peu leurs étiquettes et s'approprient le Doctorat en architecture : les acteurs des sciences sociales, de la technique ou de l'histoire ont depuis longtemps et depuis leurs disciplines respectives investi une recherche sur sujets architecturaux et voient dans ce doctorat un nouveau territoire à occuper, comme la reconnaissance d'investissements préalables souvent ignorés ou méprisés par leurs collègues enseignants-praticiens, basés sur un quasi-bénévolat (en heures de recherche par rapport à l'université) enfin reconnu. Bien sûr, ce sont des scientifiques légitimes (docteurs et/ou HDR) dont les disciplines possèdent une antériorité incontestable à propos de la recherche « sur » architecture et qui doivent prendre toute leur place dans un dialogue avec la discipline nouvelle ... mais doivent-ils prendre place dans la discipline ? Et surtout, doivent-ils prendre toute la place dans cette discipline ?

Les architectes² ancrés dans la permanence propre à la discipline ne perçoivent pas de changement de nature : ce sont les architectes qui font l'architecture et la discipline ne peut raisonnablement pas « être » sans eux ! les praticiens-enseignants, devenus en France aujourd'hui des petits maîtres fonctionnarisés croient encore fermement à leur permanence. Les uns comme les autres, souvent surplombants et condescendants par peur de l'inconnu et par protectionnisme des pairs, invoquent le sérieux de leurs postures : Les praticiens sérieux d'un côté, les scientifiques sérieux de l'autre,

et les artistes et les poètes³ au milieu... écrasés !

eh beh NON, le monde change : joie⁴

Si l'art et la science relèvent ontologiquement de l'aventure partagée, vive l'aventure à venir !

investiR ce monde nouveau, cette discipline toute nouvelle, relève d'un défi très excitant !

L'architecture demeure en partie le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière selon la célèbre définition de Le Corbusier, et l'architecte demeure en partie ce praticien et notable bourgeois qui assemble des matériaux sur un site en fonction d'un cahier des charges fonctionnel, celui qui dirige la conception et la construction des maisons et des immeubles comme nous le savons tous et comme le prouve l'histoire. Ceci demeure bien sûr en partie...

... mais en partie seulement.

La loi du 3 janvier 1977

dans son article 1er dit ceci :

l'architecture est une expression de la culture [...]

Or le monde change et la culture bouge.

L'architecture, ses définitions et ses pratiques, se conçoivent maintenant scientifiquement, quittent l'histoire surplombante et rétroactive pour pénétrer un art-en-train-de-se-faire en confrontation synchrone dans une géographie multi-scénarisée et maintenant observée préparant **un à-venir nouveau, répondant alors peut-être aux désirs des futurs architectes.**
Ça change et c'est tout de même plutôt chouette ! NON ?

2 titre protégé : architecte = inscrit à l'Ordre

3 le réductionnisme satisfait les tenants d'une structuration catégorielle (professionnels comme académiques) mais ici bride les créatifs et diverses avant-gardes

4 Cf. Spinoza

« Architecturicité » se penche sur ce qui change depuis cet événement précis en architecture, sa scientification, et son passage de pratique artistique à discipline scientifique avec les conséquences induites en enseignement et expertise : l'arrivée des scientifiques.

Ce sont les architectes qui disent l'architecture ? Bientôt, demain, ce seront les scientifiques.

À nous alors de devenir ces scientifiques-architectes, issus de ces nouveautés excitantes.

Pour m'être engagé en ce sens⁵, devenu Docteur par architecture⁶ et me préparant à devenir Directeur de Recherche⁷, je propose ici de participer à la nais-



Fig. 73 : « Casimir », personnage de fiction français créé par Yves Brunier et Christophe Izard dans les années 70

5 Le 20 mars 2013, je commençai cette aventure : ce jour-là, après que notre administration nous a expliqué qu'il serait bon que nous, enseignants de projet d'architecture, obtenions un Doctorat (ne serait-ce que pour continuer à pouvoir dire l'architecture?), je me précipitai dans le laboratoire MAP de l'école pour obtenir au plus vite une HDR.

6 J'obtenu le 13 décembre 2014 le premier Doctorat en architecture par VAE : Valorisation des Acquis de l'Expérience.

7 Une Habilitation à Diriger des Recherches (HDR) autorise à diriger les futures préparations doctorales : faire les docteurs

sance de l'architecture comme cette discipline nouvelle ne se faisant ni contre les architectes en place ni contre les scientifiques en place mais avec tous et au service des futurs praticiens de la discipline, ceux de demain, ces monstres mais monstres gentils (à la fois praticiens et scientifiques, sérieux donc, mais aussi créatifs et donc bizarres) et de poser sept (7) apports constructifs dans cet objectif.

1/7 : une légitime thymotique



Fig. 74 : « Sweety 2 ». Illustration : Gilles Desevedavy , d'après « Sweety » Roche, DSV & Cie pour « 36 modèles pour une maison » 1997

Même bien peu scientifique, la révolte peut être féconde.
(thymotique = relatif à l'humeur, à l'agressivité, à la passion)

Bien des scientifiques auront étudié des phénomènes issus de la colère (de Spartacus aux indignés via Marx) a posteriori jugés comme productifs ou fascinants allant jusqu'à impliquer des scientifiques dans des idéologies et militantismes assumés.

Récemment, des homosexuels mourraient nombreux du SIDA et les experts leur expliquaient très scientifiquement pourquoi, puis bizarrement, quand ils sont devenus experts eux-mêmes, les homosexuels ont commencé à beaucoup moins mourir...⁸

8 Janine Barbot, Les malades en mouvement. La médecine et la science à l'épreuve du sida, Paris, Baland, 2002.

Steven Epstein, La grande révolte des malades. Histoire du sida 2, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001 (traduction de : Impure science : AIDS, Activism and the Politics of Knowledge, Berkeley, University of California Press, 1996)

En changeant la nature de l'expertise, on en change les résultats, et c'est l'objet d'un combat. **La science étant d'abord une méthode de partage et de ren-contre, sa convergence avec l'art devrait logiquement soulever les enthousiasmes des uns comme des autres.** La naissance de la discipline scientifique architecture ne relève pourtant pas que de l'amour car elle intervient dans un contexte tissé de certitudes préalables et d'immobilisme clanique.

- Les architectes seraient les seuls à pouvoir dire une architecture relevant de la pratique et récusent en conséquence une discipline scientifique qu'ils regardent avec incrédulité.

- Les scientifiques seraient les seuls à maîtriser la scientificité nécessaire à toute discipline scientifique quelle qu'elle soit, même issue de pratiques professionnelles et/ou artistiques.

- Les artistes restent des partisans/artisans d'un flou ontologique difficilement objectivable.

Ces positions, légitimes par ailleurs et largement ancrées dans les jeux des acteurs au sein des établissements (les ENSAs), structurent des condescendances croisées qui handicapent les convergences et bienveillances aujourd'hui nécessaires à la naissance de la discipline.

Tous surplombants voire querulents⁹ s'entendent à combattre cette belle ren-contre !

La violence aujourd'hui se trouve du côté des scientifiques qui, tenant enfin leur revanche sur les architectes qui les ont longtemps relégués en périphérie de la discipline, leur opposent un évident déficit de scientificité pour pouvoir entrer dans la discipline devenue scientifique.

Aux aventuriers qui tentent la convergence, il n'est alors proposé que de se soumettre...

Le combat légitime des futurs architectes devient de pouvoir entrer en architecture... par architecture ré-investiR

9 Tendence pathologique à chercher querelle, à revendiquer une réparation disproportionnée d'un préjudice réel ou imaginaire.

2/7 : la graphico-théorie

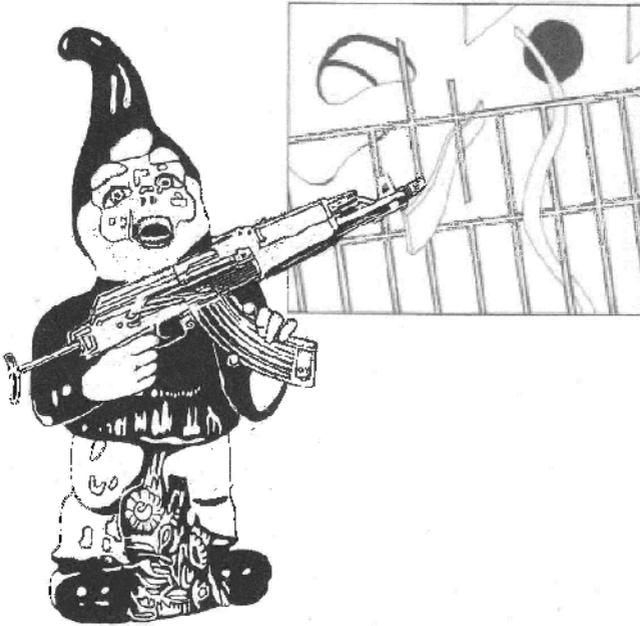


Fig. 75 : «Sweety 2» (plan rapproché)

Bernard Tschumi en 1983 pour le concours du Parc de la Villette, puis Palladio, Boullée, Ledoux, Le Corbusier, Libeskind, Koolhaas, et beaucoup d'autres maîtres nous auront prouvé, intuitivement mais de façon bien partagée, dans quelle mesure, en architecture, un contenu théorique et abstrait en amont de la forme passait par le graphisme et par sa transmission sensible, avant même un approfondissement plus classique sur les contenus par une objectivisation textuelle, souvent opérée a posteriori d'une reconnaissance.

Qui plus est, pédagogiquement, le passage par la graphico-théorie permet de fait à nos étudiants (comme à leurs prédécesseurs) de constituer une passerelle vers des ambitions théoriques encore ressenties comme ambitieuses ou difficiles à assumer trop directement pour peu qu'elles ne soient ni complètement orthodoxes architecturalement ni aisément canalisables scientifiquement, mais perçues comme efficaces (à Berlin, le vieux juif pleure¹⁰). C'est bien là une ontologie architecturale encore fragile qu'il faudrait consolider, encourager et reconnaître en France comme un enjeu disciplinaire, pédagogique et profession-

10

Daniel Libeskind, architecte de papier contesté et contestable livrant là, avec le Musée Juif de Berlin, une première réalisation incontestable.

nel, non plus d'avenir mais actuel. C'est par ailleurs un excellent exemple de ce que les universités étrangères peuvent développer en leur sein de plus contemporain et en lien avec les avant-gardes, comme par exemple celles qui auront invité très tôt les avant-gardes mondiales autour de la notion de « paperless studio » initiée dès 1993 à Columbia Université par un groupe autour de Greg Lynn et... Bernard Tschumi¹¹. On pourrait même penser à certains discours souvent provocateurs, thymotiques mais hilarants¹² :

Le graphe décrédibilisant, dépassant et détruisant le texte, restant comme le seul argument théorique réel et suffisant.

Beaucoup plus simplement ici, il s'agit d'évoquer des avancées théoriques qui auront été mieux communiquées, partagées et transmises par un graphisme que par des mots. (FAKE)

Une « intersubjectivité partagée » duement constatée comme telle et relevant d'un langage propre : ça le fait ! non ?

3/7 : les synchronicités re-calée



Fig. 76 : «Sweety 2» (plan moyen x3)

Un étudiant en architecture¹³ qui, à l'issue de son Master, viserait une excellence complète avant de pratiquer en architecte, devrait obtenir une triple reconnaissance par les pairs :

- Un Doctorat en architecture obtenu dans des conditions de plus en plus contraignantes, souvent condensé en 3 ans (ou 4) via un contrat doctoral lié à un engagement à plein temps.
- L'inscription à l'Ordre des architectes suite à l'obtention de son HMONP,

11 Démarches contestées et contestables en architecture, devenues corpus sur architecture incontestable.

12 Comme « R. DSV & Sie » aux propos subversifs et médisants, lassants d'agressivité vengeresse, mais devenus observés scientifiquement et dont des extraits choisis deviendraient abscons voire faux et même comme ici rétro-inventés...

13 En France, aujourd'hui.

liée à une MSP¹⁴ de six mois à plusieurs années, représentant donc aussi un engagement à plein temps.

- Produire de l'architecture remarquable et/ou gagner un concours ou un prix pour obtenir une reconnaissance et/ou un label architectural¹⁵ ... en travaillant au moins les soirs et WE.
- Éventuellement une expérience d'enseignement suffisamment bien installée pour corroborer l'excellence doctorale et professionnelle, représentant un engagement au moins à mi-temps.

Nous parlons donc d'une triple ou quadruple reconnaissance, engageant chacune plusieurs années, et nécessitant une reconnaissance par des pairs à chaque fois différents et exigeants : les pairs concernés sont scientifiques pour le Doctorat, professionnels pour la HMONP, culturels pour les prix et enfin enseignants pour l'expérience d'enseignement.

Malheureusement, l'excellence architecturale n'est pas commune mais cumulative et exclusive à chacun des groupes de pairs...

Aujourd'hui il faudrait 9 ans à un Master 2 pour devenir architecturalement excellent !

3+3+3

Si ces synchronicités décalées relèvent du vécu (constat) des étudiants devant jongler entre les mépris et dénis, des solutions relevant de la convergence deviennent envisageables.

Appelons HMONP-DA **une Habilitation à la Maîtrise d'Oeuvre en son Nom Propre via un Doctorat en Architecture** qui mutualiserait les contraintes afin de dégager une synergie, au service d'une excellence spécifique en architecture obtenue en 3 ans seulement. Un contrat doctoral (issu des CIFRE actuels¹⁶ et valant MSP), liant un laboratoire de recherche et une société exerçant la maîtrise d'oeuvre et comprenant un travail architectural personnel identifié, non seulement répondrait à une double exigence mais ouvrirait simultanément à la valorisation et/ou à l'enseignement... et surtout aux travaux de prospective et d'avant-garde. Cette excellence complète, possible, nécessite donc bien des architectes en architecture...

14 Habilitation à la Maîtrise d'Oeuvre en son Nom Propre : une forme de Licence d'exercice professionnelle liée à une Mise en Situation Professionnelle (MSP) de 6 mois (demandée en un contrat), 2 ans (c'est l'usage européen) ou 3 ans (en plusieurs expériences de maîtrise d'oeuvre pouvant dispenser du contrat unique).

15 Du type des Albums de la Jeune Architecture et du Paysage du Ministère de la Culture (AJAP).

16 Le dispositif CIFRE - Conventions Industrielles de Formation par la REcherche - subventionne toute entreprise de droit français qui embauche un doctorant pour le placer au cœur d'une collaboration de recherche avec un laboratoire public.

4/7 : la désindividuation doctorale



Fig. 77 : Casimir (x8)

Tout le monde sait bien que les architectes ont un gros ego. Souvent c'est aussi un homme cinquantenaire habillé en noir.

« Bon sens et Doxa » nous apprennent également que le scientifique est souvent modeste, un travailleur désintéressé fondu dans un groupe. C'est connu, partagé, quasi scientifique... et objectivement faux :

la reconnaissance scientifique est rigoureusement individuelle alors que la reconnaissance architecturale devient très majoritairement collective.

Un scientifique consciencieux régularise très régulièrement un Curriculum Vitae exhaustif où sera scrupuleusement listé la moindre de ses activités et où apparaît en premier son nom ! Ceci par normalisation formelle obligatoire : un ouvrage, un article, une participation à un colloque voire même un chapitre dans un ouvrage collectif, doit faire apparaître en premier le nom de l'auteur (en Nom et Prénom) avant toute autre indication par ailleurs nécessaire. Cette normalisation commune sert comme outil de base à toute activité scientifique nécessairement évaluable par les pairs donc individuellement avant même tout groupement.

En architecture (au sens courant, la pratique et non la discipline), les activités deviennent comme ailleurs inévitablement complexes et obligatoirement collectives au point même de ne plus pouvoir ramener la production de l'œuvre à un seul individu : les lauréats des AJAP du MCC depuis plusieurs¹⁷ se présentent très majoritairement sous des noms collectifs.

Le Doctorat lui-même, au-delà de notre situation précise (en prospective et/ou à l'étranger), présente une utilité relevant d'une nature collective, socialement comme ontologiquement¹⁸.

La « désindividuation doctorale », en complément des « synchronicités décalées puis re-calées », et pour les mêmes raisons, propose l'idée d'un porteur-manda-

17 « années » (Un mot oublié peut remettre en question le sens de la phrase... vuez les conséquences en mise en page... ici le mot « années » oublié ne peut être réintégré dans le texte sans provoquer un drame esthétique ! Cette relation FOND / FORME, faisant écho à la graphico-théorie, peut déstabiliser un architecte qui écrit ... lol ndr)

18 Les doctorants sont des spécialistes de l'innovation. Il n'est pas possible de soutenir une thèse qui n'apporte rien de neuf. Quel que soit son parcours, un docteur est d'abord quelqu'un qui a su surmonter des difficultés dans le cadre d'un long parcours. Qu'ils étudient les sciences ou les lettres et sciences humaines, ils savent travailler en équipe dans des laboratoires et poser les questions auxquelles on ne s'attend pas et qui font avancer le processus. <http://my.dauphine.fr/insertion-professionnelle-et-orientation/choisir-le-doctorat>

taire du doctorat pour un groupe. Ainsi les excellences recherchées au travers de la production d'agence, de l'enseignement et de la recherche seraient partagées entre plusieurs individus d'un même groupe et au nom de celui-ci tant l'architecture semble de plus en plus difficilement pouvoir se pratiquer seule.

Le doctorat en architecture attribué à un collectif, comme les prix en architecture ou les contrats de mandataire, serait le gage d'une reconnaissance des pratiques réelles, intégrée à une discipline naissante au-delà de la seule individualité du porteur du titre.

5/7 : P'inversion Quantique

S'il est question ici de suggérer aux scientifiques de faire bon accueil à leurs nouveaux pairs en architecture, les architectes, il sera inversement demandé à ces derniers d'investir la discipline nouvelle débarrassés de leurs certitudes corporatistes : « la rencontre d'un programme et d'un site, prétexte à disposition composée de matériaux dans l'espace et sous la lumière » ne peut rester comme encore actuellement une indépassable doxa. Cette permanence essentialiste doit être révisée à la lumière d'apports scientifiques récents. Au-delà de l'omniprésence de la physique dans notre quotidien (Einstein VS Newton) et en philosophie¹⁹, c'est l'histoire et l'historiographie encore qui pèsent pour dire le temps et l'espace : après que ni la technique ni l'art n'auront réussi à nous préserver de la barbarie, les disciplines se seront un temps recroquevillées sur leurs fondamentaux : en architecture, séparer le temps et l'espace revient à scinder la responsabilité de sa spatialisation : à l'architecte l'espace, et au politique l'usage (le temps) **représente donc la revendication d'une architecture irresponsable !**

Aux temps du consensus professionnel sur sa responsabilité environnementale et de sa scientificité naissante, l'architecture ne peut plus s'en tenir à ses définitions historiques et traditionnelles²⁰, et à la seule spatialisation neutre, technique et désidéologisée. Avec l'anthropocène (ou capitalocène) et l'esthétique relationnelle²¹, l'architecture deviendrait moins irresponsable et rétinienne. En remplacement d'une architecture principalement donnée à voir, surtout d'essence compositionnelle, nous imaginons ici un élargissement conceptuel

19 Levinas (où vérité et éthique restent secondaires par rapport à l'expérience du visage d'autrui), Foucault (la vérité microphysique et/ou globale posée par un pouvoir immanent en vue de gouvernement et contrôle par les corps), Derrida (la justice comme solution à la recherche de vérité), en ouvrant la porte à la supériorité de la décision responsable sur le savoir partagé déductif jetant ainsi un pont entre savoirs constitués et foi, œuvrent tous à relativiser les frontières entre savoirs et œuvre, entre réflexion et action. Deleuze prolonge Foucault dans le combat contre l'idéal de la reconnaissance (la banale reconnaissance des vérités et des valeurs établies) et prône un picorage culturel, un zapping avant le mot, déhiérarchisé et menant à un syncrétisme productif.

20 Benoit Goetz, Philippe Madec, Chris Younes L'indéfinition de l'architecture. Ed de la Villette 2009

21 Bourriaud, Nicolas, L'esthétique relationnelle, Dijon Les Presses du réel 1998

au temps qui passe et à la vie qui provisoirement s'installe, **une architecture ...habitée**

L'interprétation architecturale et actuelle de la courbure de l'espace-temps pourrait être « **sur fond de matière et d'espace la mise en avant des usages dans le temps** ». L'avenir de la discipline « architecture » et a minima celui d'« architecturicité » serait de l'étudier.

6/7 : un changement de sexe

Sortant de l'école et entrant dans la vie professionnelle, un étudiant en architecture en France aujourd'hui devra accuser le choc du réel et affronter la réalité de dessiner des logements collectifs avec des chambres où il ne souhaiterait sûrement pas vivre lui-même, trop petites, avec 2m50 sous plafond et une petite fenêtre verticale de 90 cm de large : devoir dessiner et vendre « ça » demeure une honte qu'il devra, comme nous, apprendre à partager en silence...

Certains parleraient de professionnalisme, alors qu'il s'agit surtout de présentisme et quoi qu'il en soit d'un cynisme forcé ou d'un TINA²² menant à un immobilisme désespérant. Face à ce professionnalisme contraint, amnésique et peut-être aveugle, la scientification de la discipline architecturale apporterait une mise en perspective salvatrice, une issue, un espoir :

En 1974, René Dumont, le premier candidat écologiste à l'élection présidentielle, se présentait plutôt mal rasé, en pull-over rouge tricoté main, prédisait une hausse des carburants, et faisait campagne à vélo en demandant la disparition des voitures individuelles.

La France avait alors plutôt bien rigolé devant un manque de réalisme aussi évident : niais !

40 ans plus tard, Alain Juppé, un des réalistes les plus sages et estimés (avec Michel Rocard) attaquait sa nécessaire réélection à la Mairie de Bordeaux, en bras de chemises et à vélo, et toutes les villes de France remplaçaient leur voie rapide sur Berges par des pistes cyclables.

L'architecture de son côté systématisait les surépaisseurs d'isolant et les fenêtres rétrécies.

Après la crise du pétrole en 1970 et ses conséquences aujourd'hui bien connues et réelles, nous connaissons aujourd'hui des crises planétaires environnementales, voire religieuses autour d'une surpopulation terrestre indicible (Cf. Malthus), de la maîtrise médicalisée de la naissance (Cf. PMA et GPA) et de la mort

22 TINA : « There is no alternative » Cette expression, attribuée à Margaret Thatcher, caractériserait selon les altermondialistes le totalitarisme du monde actuel, où la mondialisation du marché, actualisation du capitalisme, serait la seule voie raisonnable.

(loi Leonetti), qui resteraient sans conséquences ?

L'architecture subit aujourd'hui les conséquences de la crise du pétrole et d'un économisme dominant et obscènement présentiste (ignorant passé et avenir) et resterait inchangée dans ses perspectives face à ce qui sans doute demain toucherait **Dieu, la vie et la mort ?**

Le changement de sexe, tout de suite en architecture, serait de dépasser le fonctionnalisme court-termiste et gestionnaire qui sépare irréversiblement bureaux et logements, pour concevoir plutôt des **CONVERTIBLES** durables parce qu'aimés²³.

Une approche « trans » permettrait aux futurs professionnels de pouvoir espérer pouvoir dessiner demain des lieux neutres mais agréables, destinés à être aimés comme hier, plutôt que comme aujourd'hui sexuellement vendus... mais si malaimés.

23 Desèvedavy Gilles, Vers un immeuble durable... et aimé ?, Rapport Final 2008 Programme Interdisciplinaire de Recherche « Art Architecture et Paysage » session 2004 MCC DAPA Bureau de la Recherche Architecturale et Paysagère.

7/7 : l'Architecturicité

L'architecturicité se propose comme un concept à partager, se posant en complément de la scientificité légitimement demandée dans le cadre de la nouvelle discipline scientifique qu'est devenue l'architecture par décision ni architecturale ni scientifique mais politico-administrative. « Architecturicité » est aussi le titre d'un travail scientifique reconnu par les pairs²⁴, en partie seulement développé ici dans cet article et qui s'est présenté aussi sous forme de slogans :

**« pour explorer une discipline toute nouvelle
... que l'on connaît déjà bien : l'architecture ! »**

**« le plan est le langage de
l'architecte traditionnellement,
et le maître est son scolasticien »**

**« ... l'équation que nous interrogeons reste celle
d'un non-choix entre réductionnisme scientifique et
holisme culturel, vers une pensée complexe »**

**« Est-ce à comprendre
à propos de naissance et pour
reprendre Gramsci que le nouveau ne
peut pas naître ? »**

**« Le simple remplacement qui s'annonce
des petits maîtres immobiles par les universitaires
pourrait en fait permettre un renouvellement salvateur »**

**« ...pulvériserait cette hypocrisie
de l'indépendance sociale du
domaine scientifique »**

**« S'il est pragmatiquement explicable
qu'aucun HDR distribuant le Doctorat en architecture français
ne soit titulaire d'un doctorat en architecture français,
est-ce pour autant logique ou normal ? »**

**« séparer l'outil
de son usage »**

²⁴ J'obtenu le 13 décembre 2014 le premier Doctorat en architecture par VAE : « Qui dira l'architecture ? » ; puis présentai une HDR « idéale » devant des pairs architectes et/ou HDR dans le cadre d'un séminaire scientifique à Lyon en juin 2017.

« Alors si l'on veut être gentil,
on conclura à l'irresponsabilité collective diluée
comme pour les problèmes écologiques ou éthiques
Mais si l'on veut être lucide, on conclura aux méfaits
des tutélaires et héritiers du dogme fonctionnaliste »

« Si le politico-administratif
a créé le problème,
le politico-administratif pourrait
fournir la solution :
nous deviendrions scientifiques
par rattachement »

« sans changer finalement grand chose à la
reconnaissance de l'œuvre par les pairs,
il suffit pour le Doctorat en architecture d'intégrer ces mêmes
pairs à l'université »
« l'amour enfin possible »

tout de même ! ... quand tu vas te faire soigner par un toubib,
t'aimerais bien que son doctorat en médecine ne lui ait pas
été donné uniquement par un géographe, une philosophe, un
historien d'art et un physicien, mais qu'il y ait eu un toubib ...

NON ?

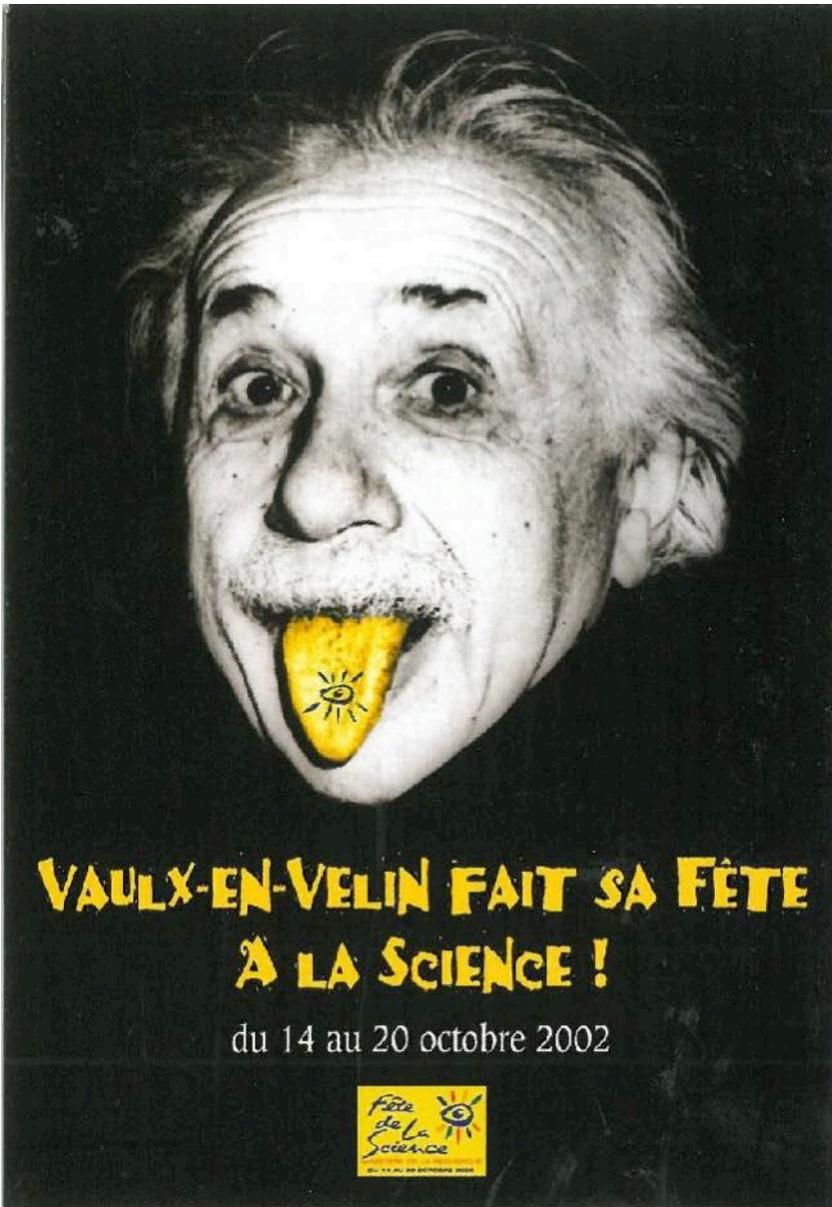


Fig. 78 : Affiche de la fête de la Science. Vaulx-en-Velin 2002

Au sein d'ateliers de discussion, et pour les besoins de cette publication, chacun-e a pu exprimer sa manière de définir l'engagement. Bien évidemment, les multiples propositions ont généré le débat sans parvenir à créer une définition qui accorde tous les principes. Cependant pour préciser sa propre notion de l'engagement chaque étudiant-e a fait appel à d'autres mots constituant un lexique qui est devenu commun à tout le groupe. Mais de nouveau ce vocabulaire possède des connotations différentes voire divergentes selon la personne qui les emploie. Ce glossaire apparaît alors comme une manière de reprendre les termes apparus au cours de ces échanges, non pas pour rédiger LA définition de l'engagement mais pour composer et reproduire une grande partie des circonvolutions déployées.

MIS·E·S EN CHOC !

La complexe notion de l'engagement : glossaire sélectif de l'étudiant-e en architecture de 2018 en France

Face à l'impossibilité de constituer un glossaire exhaustif, il a fallu être sélectif, première (é)preuve de la nécessité d'un engagement. Pour chacun de ces termes, nous allons apporter une définition qui interroge à la fois son étymologie¹ et son rapport à la notion d'engagement, tout en l'augmentant de réflexions philosophiques. L'ordre des mots proposé est alphabétique et n'est aucunement le reflet d'une quelconque hiérarchie. Nous espérons que chaque définition ait du sens pour elle-même, avec pour objectif que l'ordre de lecture puisse se faire selon le choix du lecteur.

CHOIX

Substantif masculin

Un parmi tant d'autres

Le substantif « choix » est formé à partir du verbe « choisir » qui vient de « coisir » présent dès le milieu du XI^{ème} siècle : celui-ci signifie « distinguer, voir distinctement ». La signification du verbe évoluera dans le sens de « prendre de préférence ». Le substantif, lui, se définit logiquement par l' « action de discerner, fait de choisir ». Il s'agit d'un acte réalisé par un sujet agissant, ce n'est que plus tard, au début du XVII^{ème} siècle que « choix » deviendra un objet, « un ensemble de choses parmi lesquelles on peut choisir ». Avec cette notion d'assortiment, l'idée de valeur n'est pas encore présente au-delà du fait que le sujet sélectionne un objet sur lequel il porte sa préférence. La partialité de l'acte de choisir n'appartient alors qu'au sujet. Lui seul détermine ce qui est convenable, conforme à ce qu'il souhaite. Ce ne sera qu'à la fin du XVII^{ème} siècle que « choix » prendra aussi une valeur de qualité supérieure : « une marchandise de premier choix ».

Faire son choix

Le CNRTL nous précise l'expression familière « Faire son choix » comme le fait de « prendre quelqu'un ou quelque chose de préférence à un-e autre en raison de ses qualités, de ses mérites, ou de l'estime qu'on en a. » Il s'agit bien d'un acte

¹ Sauf mention contraire, les références pour la recherche étymologique proviennent du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales www.cnrtl.fr

purement subjectif du sujet. Puisqu'il s'agit d'une sélection selon la préférence du sujet sur des objets, il est intéressant de questionner la notion de préférence. Ce qui est préféré n'a pas valeur d'absolu, même pour le sujet, il peut de manière tactique préférer quelque chose à un moment donné pour accéder à une autre chose plus précisément briguée. La première est choisie en conscience pour ensuite obtenir quelque chose de plus proche du souhait de départ et ainsi de suite dans une chaîne d'actions jusqu'à la décision ultime. Parfois, des choix sont faits à contrario de notre opinion pour accéder finalement à l'objectif (cf. gagner ou avoir raison). C'est l'ensemble des choix qui crée la position prise lors de l'engagement.

Est-il nécessaire d'avoir une bonne vue pour s'engager ?

En français, l'étymologie de « choix » se rapporte à la vue, c'est l'œil qui distingue ce que le sujet va sélectionner. Choisir serait alors uniquement fait par le sens de la vision ? Quid des autres sens ? Dans ce cas, comment faire le choix pour des objets qui s'appréhendent autrement que par le regard ? Par exemple pour des ambiances architecturales qui ne se regardent pas, mais se vivent pleinement (ambiance sonore, olfactive, texture, etc. qui se rapportent à d'autres sens de l'être humain, le toucher, l'odorat... mais aussi le ressenti). Il est intéressant de constater que le verbe « kiesen » (choisir) en allemand ancien provient du gothique « kausjan » qui lui signifie « goûter, examiner, éprouver ». Le choix se fait par une expérience globale qui implique les différents sens pour être dans la capacité de distinguer. Parce que pour nombre d'étudiants, l'engagement se définit par les choix que le sujet opère, il s'agit bien, pour celui-ci, de faire alors preuve de discernement dans l'expérience globale.

COMPROMIS (?)

Substantif masculin ou adjectif

Promesses harmonieuses

Emprunté au latin juridique « compromissum » formé sur la base du participe passé du verbe « compromittere », lui-même construit à partir de « promissum » (promesse) et du préfixe « cum » (avec, simultanéité). Littéralement « compromissum » peut se traduire par : promesses concomitantes, le fait de s'engager mutuellement. C'est au milieu du XII^{ème} siècle que le substantif compromis se définit dans la langue française par un « appel à la sentence d'un arbitre ». Ce n'est que deux siècles plus tard qu'il prend le sens d'un accord ou d'une convention. Et c'est finalement au début du XVII^{ème} siècle que se dégage la notion de renoncement dans le compromis qui est alors un « accord par concessions mutuelles des deux parties ». C'est au cours du XIX^{ème} siècle que « compromis » apparaît comme adjectif avec une valeur dépréciative. Pour un objet, c'est le fait « d'avoir subi un dommage ». Pour un être

humain, il se réfère à l'opinion extérieure au sujet puisqu'il s'agit de la réputation et de l'honneur d'une personne qui ont subi un tort irréparable.

Compromettre sans se compromettre

Le compromis, dans l'acte de compromettre, est bien pour une personne de s'en remettre, de se soumettre véritablement, à l'arbitrage d'un tiers. Il s'agit de la réalisation d'un objet extérieur qui n'a, à priori, aucune influence sur le sujet agissant. Néanmoins, il se révèle que celui-celle qui accomplit un compromis s'engage à respecter l'accord conclu. Il-elle prend la responsabilité des concessions pratiquées au détriment des promesses formulées. Il-elle aura fait des choix qui l'exposent au jugement des autres. Le pas est facilement franchi : de verbe transitif il devient pronominal réflexif, avec tout le changement de sens qui en découle ! D'un « compromis-objet extérieur » (souvent effectué dans l'intention de satisfaire le plus grand nombre) on passe au « sujet-compromis » (celui-celle qui s'est exposé-e) avec des promesses qui n'ont pas été tenues). Il-elle s'est compromis (ou a compromis) c'est-à-dire s'est exposé à préjudice et est jugé de manière négative.

Égotrip

Lorsque l'on s'engage, les choix réalisés souffrent-ils le compromis ? La question essentielle est de savoir jusqu'à quel point il est possible de faire des compromis tout en conservant sa conscience de l'engagement. Dans le compromis, il y a une notion de réciprocité incontestable. L'engagement est réciproque, du sujet envers d'autres, mais avant tout du sujet avec lui-même. Il appartient à la personne qui compromet de considérer les sacrifices effectués afin qu'ils n'affectent pas outre mesure sa position. Dans le cas contraire, si les compromis remettent en cause notablement les choix initiaux, il y a un désengagement ou dégagement du sujet. Il convient à chacun de se fixer ses propres limites pour l'acceptation du compromis ; limites à respecter ou à outrepasser selon son propre point de vue.

FAIRE

Verbe transitif

Que qui quoi

Dans nos ateliers de réflexion, le verbe « faire » surgit avec une récurrence fréquente mais avec des usages très divers. Un premier dialogue avec Eva Mahdalickova² nous permet de préciser cette complexe notion du faire. Pour cela la philosophe se tourne vers l'étymologie pour revenir à l'essence de l'origine latine « facere » qui s'est enrichie des origines grecques « poiein » et « pratein

2 Philosophe, docteur en « Histoire et sémiologie du texte et de l'image » et enseignante à l'ESA-Paris, membre du laboratoire GERPHAU de l'ENSA-Paris la Villette

» (qui donneront « poiésis » et « praxis »). Le latin « facere » est la réalisation d'une chose aussi bien du point de vue spirituel que matériel. La double racine grecque introduit la notion de sujet et d'objet distincts l'un de l'autre. Tout d'abord, « poiein » (qui façonnera aussi le terme « poésie ») est l'art de créer, de faire création d'un objet extérieur au sujet agissant. Tandis que « pratein » (qui composera les substantifs « pratique » et « praxis ») est une action pratique, le sujet réalise pour l'acte lui-même. En explorant cette notion de faire, les philosophes élaboreront un troisième niveau de l'activité humaine créatrice « théorien » : l'acte d'observer, de contempler et d'examiner pour chercher la vérité.

Se construire

« Faire », est un verbe toujours associé à un complément d'objet, dans sa forme transitive directe : faire un choix, un compromis, un geste, un sacrifice, etc. mais aussi dans sa forme pronominale : se faire des idées, du tort, une situation, justice... On découvre alors toute l'étendue disparate que peut porter l'acte de faire « quelque chose ». Cependant, est-il possible de faire sans ajouter ce « quelque chose » ? Je fais. Inévitablement la question surgit : tu fais, mais tu fais quoi ? Nous ramenent à un acte de création extérieur au sujet (ou agissant sur lui-même). Peut-être pouvons-nous trouver une réponse dans la forme pronominale réfléchie du verbe : je me fais. Sans que ce qui est fait soit quelque chose (je me fais du soucis) ou un acte (je me fais la main), mais réellement « je me fais moi-même ». Est-ce là le début de l'engagement ? En le pensant dans le contexte des trois niveaux (poiésis », « praxis », et « théorien») : je me fais avec mes propres choix, dans les limites que je me fixe pour réaliser mon geste. Cela revient-il à se construire soi-même ?

Architecturer : faire architecture ?

Il est intéressant de se poser la question de l'acte architectural, est-ce un acte qui tient de « poiésis », « praxis » ou « théorie » ? La définition donnée par le CNRTL tient en un seul mot : « construire », en précisant que le verbe architecturer est vieux et inusité. Le « faire architectural » est donc de construire, soit, mais construire quoi ?... Par extension moderne, le fait d'architecturer désigne le plus souvent une œuvre littéraire ou artistique ou bien encore sociale, politique, etc. Construire, agencer quelque chose comme un tout organisé, donner un caractère architectural à quelque chose... L'architecture fabrique-t-elle un objet extérieur à elle-même, se construit-elle dans l'importance de son geste, est-elle une compréhension du monde ? La fabrication de milieux, de blocs rythmiques spatiaux, est manifestement au centre de son activité. Toutefois, l'architecture est aussi créatrice de liens entre différents milieux. Le faire architectural appartiendrait donc autant aux différents domaines des sciences et techniques (puisqu'il y a construction d'un objet) qu'à ceux des arts. Mais celle-ci produit aussi une pensée développée en rapport à la société et au monde, en

ce sens qu'elle propose des usages particuliers pour les édifices qu'elle dispose et assemble. Cela implique-t-il que faire architecture est nécessairement un engagement ?

GAGNER OU AVOIR RAISON

Verbe

Laborieux hasard

Le verbe « gaignier » est présent dans la langue française sous la forme active dès le début du XII^{ème} siècle avec deux acceptions : celle de s'assurer un profit matériel par un travail ou une activité et celle de s'emparer de, conquérir par la force. Il s'agit alors de l'obtention de quelque chose (chose matérielle extérieure au sujet) par une action volontaire. Ce n'est que par la suite que vient la notion du gain par le hasard favorable ou le jeu. Plus tard, au milieu du XII^{ème} siècle, le verbe employé sous la forme passive acquiert le sens de « agir sur » (ou « être atteint ») avec une modification du sujet qui peut-être matérielle ou immatérielle : un outil gagné par la rouille, une plante gagnée par la maladie, ou un-e étudiant-e gagné-e par le sommeil, la faim, etc. C'est avec cette connotation d'immatérialité qu'à la fin du XIII^{ème} siècle il est possible de gagner un procès ou la confiance de quelqu'un. Trois siècles plus tard, le verbe « gagner » prend également pour sens « s'étendre » et « avancer », aussi bien pour un sujet physique qu'abstrait, c'est en gagnant du terrain qu'une idée fait son chemin.

Une bataille ou la guerre

S'agit-il de gagner chaque bataille pour conquérir la victoire ? Pour persuader les auditeurs de la pertinence de son engagement, il faut parfois savoir faire des compromis, se résigner à faire certains sacrifices pour gagner la confiance et finalement faire entendre sa voix. C'est ce que nous propose Thomas More³ dans l'un des discours du narrateur de L'Utopie :

Prenons le cas qu'on joue quelque comédie de Plaute, où certains serviteurs usent de bourdes et mensonges entre eux, et que tu te présentes sur l'échafaud en habit de philosophe, et récites ce passage de la tragédie d'Octavia où Sénèque dispute avec Néron : « n'aurait-il pas mieux valu que tu eusses joué un rôle muet plutôt que, en récitant un morceau étranger, d'avoir mêlé ta tragédie avec leur comédie ? Tu corromps et pervertis la pièce qu'on joue, car tu mêles choses contraires, bien que ce que tu dises soit meilleur. Quelle que soit la pièce qu'on joue, joue-la du mieux que tu pourras, et ne va pas perturber toute la pièce, sous prétexte qu'il te vient à l'esprit une autre pièce qui soit plus belle et plus élégante. [...] il faut t'efforcer, par une menée oblique, de traiter de tout ton pouvoir toutes choses commodément, et ce que tu ne peux tourner en bien, fais

à tout le moins que ce ne soit pas si grand mal : car il ne se peut faire que tout aille bien, si tous ne sont bons – ce que je n'espère qu'il se puisse faire encore de longtemps. »⁴

L'architecte, gagner et avoir raison

L'architecte se doit de posséder un esprit de synthèse. En plus d'analyser chaque situation de projet, il lui faut mobiliser une multitude d'outils pour développer le projet. Il doit aussi savoir transmettre ses idées et certains outils à tous les acteurs. Ensuite, l'architecte les accompagne pour mener à bien le projet. Et c'est lui qui réalise la synthèse des points positifs et des difficultés pour pouvoir prendre les meilleures décisions. Il doit faire montre de cet esprit de stratégie pour savoir développer les arguments qui mèneront à ce que la raison l'emporte.

GESTE

Substantif masculin

D'action à concept

Au XII^{ème} siècle, le « geste » est l'activité du corps en action et surtout un mouvement qui est perçu de l'extérieur. Déjà il peut être estimé selon différentes qualités : gracieux, machinal, noble, méprisant, etc. toujours dans l'idée d'un sujet en motion. Au cours du temps, il prendra aussi le sens d'une attitude corporelle au terme de l'action, comme si le résultat de celle-ci est exprimée uniquement dans la posture finale immobile. C'est ce qu'on retrouve dans les études posturales de la sculpture : la position du corps d'une statue doit révéler une intentionnalité. Ce qui conduira à comprendre par « geste » l'action en elle-même et non plus uniquement le mouvement du corps du sujet agissant. Au pluriel, les « gestes » sont les habitudes familières d'une personne. Ce qui mène à considérer le « geste » comme l'incarnation d'une pensée ou de l'esprit : le fameux geste architectural.

Démonstration chimérique

Le geste est fréquemment qualifié dans un spectre très vaste de possibles : du beau au mauvais, du brusque au délicat, de l'instinctif au dédaigneux, etc. de même il existe une variété considérable de manières de réaliser le geste : esquiver, affirmer, retenir, ébaucher, réprimer... jusqu'à la populaire expression « Pas un geste ! ». Mais qu'en est-il de l'action du geste elle-même ? Faire un geste n'est-il que « être en mouvement » ? L'acception commune de faire un geste est une métaphore pour donner un gage de sa bonne volonté sans pour autant s'engager réellement. Par extension, faire le geste de faire quelque chose est une parabole pour donner uniquement l'illusion de faire. Ce qui revient par

dérivation à gesticuler et non pas à faire réellement. Le propre de l'architecte ne serait-il pas alors d'éviter le geste, d'empêcher cette manière de ne pas faire architecture ?...

Faire un geste architectural ou faire le geste architectural ?

Le philosophe Henri Lefebvre⁵ nous éclaire sur une partie de ce que pourrait être le geste architectural en rapport à l'engagement :

Si chaque société produit un espace, le sien, il s'ensuit encore quelques conséquences. Une « existence sociale » qui se voudrait et se dirait « réelle » mais ne produirait pas son espace, resterait une entité, une sorte d'abstraction très particulière ; elle ne sortirait pas de l'idéologique, voire du « culturel ». Elle tomberait dans le folklore, et tôt ou tard déperirait, perdant son identité, sa dénomination, son peu de réalité. (...)

Une révolution qui ne produit pas un espace nouveau ne va pas jusqu'au bout d'elle-même ; elle échoue ; elle ne change pas la vie ; elle ne modifie que des superstructures idéologiques, des institutions, des appareils politiques. Une transformation révolutionnaire se vérifie à sa capacité créatrice d'œuvres dans la vie quotidienne, dans le langage, dans l'espace, l'un n'allant pas nécessairement au même pas que l'autre, également.⁶

Il s'agit bien alors d'un geste créateur celui qui permet l'incarnation d'une pensée dans la réalisation d'une œuvre. En passant par le faire (dans l'acceptation de ses trois niveaux : praxis, poïésis et theorien) le geste architectural ne doit pas se permettre de donner l'illusion, il est nécessairement fondu dans un choix qui reflète la position de l'architecture, lui donnant corps.

LIMITE(S)

Substantif féminin

Changer de paradigme

À la fin du XIV^e siècle, la limite se définit de manière concrète par « ce qui borne un terrain, un territoire ; ligne de démarcation entre des terrains, des territoires contigus ». Ce n'est qu'au début du XVI^{ème} siècle que la notion de limite prend un sens figuré par la contrainte sur des capacités ou restriction sur des actions de l'être humain. La ligne est donc l'endroit physique ou mental qui indique la fin de quelque chose, avec ou non la possibilité (ou la volonté) pour un sujet de la dépasser. Cette notion de limite en sous-entend d'autres telles que : l'interdiction, le dépassement, la progression, la frustration, la transgression, etc.

5 Philosophe et sociologue français, 1901-1991

6 LEFEBVRE, Henri, La production de l'espace, Paris, Economica / Anthropos, 2000 (4e édition), édition originale de 1974) 485p.

Épaissir les limites

L'engagement doit-il nécessairement franchir les limites existantes? En conservant ce point de vue on admettrait qu'il s'agit uniquement d'une question de se situer « à l'intérieur de » ou « à l'extérieur de », que ce soit au sens propre ou figuré. L'existence de ces « limites » implique alors la réalité d'entités de différentes natures (physiques, mentales, réglementaires, etc.) départagées les unes des autres. La philosophe Chris Younès⁷ nous encourage, en remplaçant le substantif « limite » (qui restreint) par le verbe « limiter » (qui admet une action), à ne plus considérer la limite comme une fermeture mais comme un lieu de passage à quelque chose d'autre, d'un état à un autre.

Territoire public vs espace intime

Au cours de l'Histoire, les sociétés ont structuré leurs villes à partir de limites, avec pour l'une des conséquences une distinction entre des lieux utilisables par tou-te-s et d'autres réservés à certains individus. Ces deux types d'espace prendront les noms d'espace public pour les premiers et d'espace privé pour les seconds. Cette désunion s'accroît au cours du temps, l'espace public perdant de sa qualité de liens (collectifs et communs) pour conserver principalement un usage de passage tandis que l'espace privé devient l'endroit où l'on loge. Toutefois, considérer l'espace public exclusivement comme un espace de circulation est trop réducteur quand bien des habitant-e-s y demeurent de manière permanente. Puisqu'il s'agit de questionner le vocabulaire, nous pourrions amener un changement de paradigme sur les espaces urbains publics et privés et apporter une nouvelle vision sur la fabrique de la ville. Les réflexions de l'historien de l'art Jean-François Chevrier⁸ sur la notion de territoire qui est constitué d'espaces (traversés) et de lieux (habités) réintroduit indéniablement une des essences de l'urbain : la pluralité de l'occupation de l'espace. La notion de territoire public semble plus pertinente car elle implique une plus grande appropriation, chacun-e crée son propre territoire plus ou moins vaste, plus ou moins varié... Même si pour la plupart il se résume souvent au quartier d'habitation associé à celui du travail, cela n'en reflète qu'une réduction. Qu'en est-il pour une personne qui pour se laver doit effectuer 30 minutes de transport en commun ? Ou pour une autre, obligée de changer d'emplacement son habitat mobile quasiment tous les jours ? Dans ces situations, ces habitant-e-s public-que-s investissent et recomposent de manière quotidienne leur rapport à l'urbain. Le dit espace public devient alors un véritable territoire public, puisqu'il est traversé et habité, traversé pour être habité. Et peut-être pourrions-nous même préciser territoires publics puisqu'ils sont multiples, constitués du territoire propre à chacun-e.

7 Chris Younès, philosophe, professeure à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette et à l'École spéciale d'architecture, dirige le laboratoire Gerphau et le réseau international PhilAU. / Conférence "The City in 2112, Bratislava, 2012.

8 CHEVRIER, Jean-François, Des territoires, Paris, L'Arachnéen, 2011, 213 p.

POSITION (PRENDRE)

Substantif féminin

De l'art martial

Emprunté au latin « positio » qui est l' « action de mettre en place », en français du XIII^{ème} siècle « posicions » est la situation, la place d'une chose. Il s'agit d'un point de vue géométrique dans l'espace physique, de la place sociale dans la société ou de la disposition d'esprit par rapport à quelque chose (un discours par exemple). Le terme « position » est utilisé dans différents domaines qui lui donnent autant de définitions variées : en architecture, c'est l'orientation d'un bâtiment, en musique, c'est la situation des notes entre elles dans un accord, en chorégraphie, chaque position correspond à une posture corporelle, etc. C'est en passant par le domaine militaire à la fin du XVIII^{ème} siècle, « le terrain choisi pour y placer un corps de troupes » que le terme acquiert sa connotation de stratégique, la « position » définit alors l'ensemble des circonstances dans lesquelles le sujet se trouve, l'ensemble des idées qu'il a.

Ne pas vaciller

L'architecte est de fait dans une position d'intermédiaire, entre commanditaires (publics ou privés), usagers, constructeurs, etc. La conception d'un projet lui demande de prendre un certain nombre de décisions qui doivent favoriser la bonne évolution du projet. Quelle position doit prendre l'architecte dans ce processus ? Effectivement, la position n'est pas toujours le fruit d'une détermination conceptuelle mais elle peut être la simple manifestation de la réalité d'un état de fait. Elle est statique et peu propice à la mobilité. La posture, quant à elle, provient d'une attitude volontairement exprimée avec insistance, fréquemment choisie pour son originalité ou sa force idéologique, elle se construit et est évolutive. Pour l'architecte qui souhaite soutenir ses idées avec les contraintes de la commande, il s'agira alors d'adopter une posture, réfléchie et ordonnancée, plus que de prendre une position à défendre vis à vis du regard des autres.

Envers et contre tout

Prendre position ou construire une posture, c'est affirmer son avis ou ses choix. La substance d'un architecte se trouve dans son aptitude à penser le futur, à être visionnaire. Concevoir des objets nouveaux répondant aux envies des commanditaires tout en prenant une position innovante est un paradoxe qui se ressent d'autant plus fortement quand il s'agit d'une commande publique. L'architecte doit satisfaire autant aux objectifs du maître d'ouvrage public (que les visées des pouvoirs publics soient élaborées à partir des besoins des citoyens ou issues de volontés uniquement politiciennes) qu'aux espérances des usagers qui n'ont pas assurément une vision globale de tous les enjeux du projet. Le philosophe Thierry Paquot résume ainsi cette ambiguïté :

« Innover, n'est jamais simple. Surtout, si votre proposition remet en cause ce qui assure la légitimité de ce que contre quoi vous intervenez. »⁹

SACRIFICE

Substantif masculin

Du cadeau au dépouillement

Depuis le début du XII^{ème} siècle, le « sacrifice » se réfère à l'offrande faite à une divinité, que ce soit d'un objet ou du sujet lui-même. Le « sacrifice » se rapporte en particulier à la « mort du Christ pour la rédemption du genre humain ». Ce terme possède un caractère religieux avec une notion de rituel, d'une action qui est répétée régulièrement, plus ou moins fréquemment. Le « sacrifice » peut être accompli de manière personnelle avec le don d'un objet ou de soi, pouvant aller d'un investissement moral jusqu'à la mort du sujet. Mais il peut aussi être pratiqué par (ou au nom de) une communauté entière ; de même il peut s'agir tout autant d'une chose sacrifiée que d'individu mis à mort (que celui-ci soit consentant ou non). Ce n'est que plus tard, au milieu du XVII^{ème} siècle, que le « sacrifice » se détache de son aspect mystique pour exprimer le fait de l'abandon volontaire. Le sens évolue de l'action d'offrir à celle de renoncer à quelque chose, un objet matériel ou une idée. Toutefois, nous remarquons la dualité contenue dans le verbe « offrir » : lors du don le sujet est capable de céder quelque chose, alors que le fait de « renoncer » n'implique pas nécessairement que le sujet donne quelque chose.

Supprimer l'autre

La notion de « sacrifice » couvre un spectre très large : du don offert jusqu'à la mise à mort. Dans son acception religieuse, les premiers synonymes donnés par le CNRTL pour « sacrifice » sont (et dans cet ordre) : Holocauste, immolation, oblation, offrande, etc. Le terme très puissant d'holocauste se réfère au sacrifice d'une victime animale entièrement consumée par le feu. La notion de sacrifice s'associe alors à celle de victime et de destruction totale. Effroyablement, il arrive que d'animaux, les victimes deviennent humaines ! Le condamnable sacrifice de femmes et d'hommes dans des camps de concentration au profit d'une minime partie d'une civilisation. Terrible glissement que celui d'offrir l'anéantissement de ses semblables.

Don de soi

L'engagement passe-t-il inévitablement par une attitude sacrificielle ? L'adjectif « sacrificiel » désigne une personne (ou un groupe) disposée au sacrifice de soi,

⁹ PAQUOT, Thierry, Lettres à Thomas More sur son Utopie (et celles qui nous manquent), Paris, Éditions La Découverte, 2016, 188p.

et pose clairement la question de la dualité « offrir/renoncer » lorsqu'il s'agit d'un « sacrifice dans le cadre d'un engagement ». Le sujet se soumet-il intentionnellement à une pensée extérieure (qu'il aurait faite sienne) le conduisant à une résignation (d'objets ou de lui-même) ou accepte-t-il d'offrir (ou de s'offrir) volontairement sans que cela ne le dépossède de quoi que ce soit ? Tenir un engagement engendre fatalement de devoir faire des choix qui s'opèrent parmi des éléments qui semblent antagoniques entre une volonté de respecter l'engagement et une autre qui serait opposée. Si le sujet reste intimement convaincu du bien-fondé de son engagement, tous ses choix effectués dans l'esprit de son engagement ne lui procureront aucun sentiment de renoncement puisque justement le conflit n'existe pas. Ou simplement de manière temporaire lorsqu'il s'agit de choisir un objet qui semble contraire à son engagement pour ensuite mieux le défendre (cf gagner / ou avoir raison). Sans doute est-il plus convenable de parler de concessions (ou de compromis) plutôt que de sacrifices lorsqu'il s'agit de défendre des valeurs ou d'avoir une position engagée ?...

Quel est le fond d'investissements qui, en 2018, anime les étudiants et les implique, en architectes, dans le cours du monde ? Quels rapports à l'engagement entretiennent-ils ?

Sous forme d'essais brefs, d'articles de recherche et de contributions graphiques, les vingt six contributions sélectionnées dans ce recueil sont issues du séminaire et de l'atelier de projet du domaine d'études de master ALT de l'ENSA Lyon. Plus encore que le contemporain, ALT assume l'air du temps pour s'en faire à la fois l'écho et la critique. Sous cette météo, ALT cherche à faire éclore des parcours, des postures, des pratiques et des projets architecturaux singuliers. Cette multiplicité de singularités forme un collectif hétérogène voire dissonant, mais dont les visions simultanées esquissent le portrait d'étudiant-e-s enfants des crises, du développement durable, du pavillonnaire, du numérique, des réseaux sociaux, du penser global et de l'agir local ...



ÉCOLE
NATIONALE SUPÉRIEURE
ARCHITECTURE
LYON

Dépôt légal avril 2019

ISBN 978-2-490820-02-3

